

W-FENEC

MAGAZINE



LULÙ

AMBRE

PSYKUP

HOWARD

THE GREY

NINA ATTAL

POINT MORT

CLAIRE DAYS

ROCK A BLOCK

HUMAN IMPACT

GISELE PAPE VS MARTINE

SHANNON WRIGHT



0425

ÉDITO

À l'heure de chercher un éditto, nous sommes tous un peu sec, nous avons donné tout ce que nous avons dans les chroniques, les différents articles et interviews. À l'heure de la question «on le sort quand ?», la réponse est souvent «quand quelqu'un se colle à l'édito»... alors chacun regarde le sommaire et on se lance. Sans aucune coordination, sans aucune stratégie, les femmes sont bien présentes et occupent toutes nos rubriques. Ce numéro de W-Fenec n'est ni une thèse, ni une opération de com'. C'est un constat, brut et brûlant : les femmes sont là, sur scène, en studio, dans les caves et sur les grandes scènes. Elles créent, elles hurlent, elles réinventent. Même si Lola de P3C, initiatrice du mouvement More Women On Stage, n'est pas dans ces pages cette fois-ci (leur nouvel album sera chroniqué dans le prochain mag), le constat est là : il y a plus de femmes «on stage» et dans nos pages.

Shannon Wright s'impose en couv' (oui, les notres sont trop rarement féminines). Skunk Anansie nous a appris que la rage pouvait être flamboyante, noire, politique. Point Mort la fait vibrer dans les infrabasses du post-hardcore. Claire Days murmure des blessures qui frappent plus fort que bien des cris. Martine Fait du Rock, et ça ne se discute pas. Gisèle Pape invente un monde à part, entre lumière crue et poésie électrique. Nina Attal fait danser les murs. Une SMAC développe une Discothèque Féministe et un centre de ressources consacré aux artistes féminines. Au passage, nous ne sommes pas contre renforcer la présence féminine dans le terrier, il est peut-être temps de dire More women

in the W-Fenec Team. Bienvenue à toi chroniqueuse qui voudrait accompagner Gab : nous t'attendons !

Alors que des actrices du milieu rock miment «si toi tu as vécu cela en tant que femme...» stigmatisant le «Tu fais le catering ? Tu es la meuf du chanteur ? Tu es au merch ? - Non je suis musicienne». La question ne se pose pas dans l'équipe, c'est bon : c'est au sommaire. Que tu sois un homme, une femme, trans, blanc, noir, bleu, nazi (à non... faut pas déconner), si cela nous fait vibrer, il y a de la place chez nous. Pas de caricature... pas de positive action. Pas de mise en rayon forcée.

Ce numéro, c'est un coup de projecteur à des artistes qui ne demandent rien, sinon qu'on les écoute. Ce n'est pas une faveur. Trop longtemps, les voix féminines ont été reléguées au rôle de chœurs ou d'exception. Aujourd'hui, elles signent le morceau, elles le jouent, elles le hurlent, elles le dansent. Et elles nous emmènent et donc on en parle. Alors même si certaines manquent encore à l'appel, nous avançons. On leur tend l'oreille (et on sait que celle du Fenec est immense). Et vous invite à en faire autant.

Cet éditto a d'ailleurs été réalisé en écoutant Bad Bad Bird qui sera, nous le savons déjà, dans le prochain numéro.

■ JC Forestier
Photo : Pogo Car Crash Control
par JC Forestier

SOMMAIRE

006 SHANNON WRIGHT

016 LIVE : SKUNK ANANSIE

029 HUMAN IMPACT

047 POINT MORT

056 LIVE : DEPORTIVO

070 LIVE : SILMARILS

084 THE GREY

088 LIVE : KLONE

098 LIVE : EISBRECHER

111 HOWARD

116 LIVE : ZEAL AND ARDOR

127 AMBRE

134 ROCK A BLOCK

146 LIVE IN PARIS

157 LULÙ

169 CLAIRE DAYS

174 LIVE : NO ONE IS INNOCENT

185 PSYKUP

192 MARTINE VS GISELE

204 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

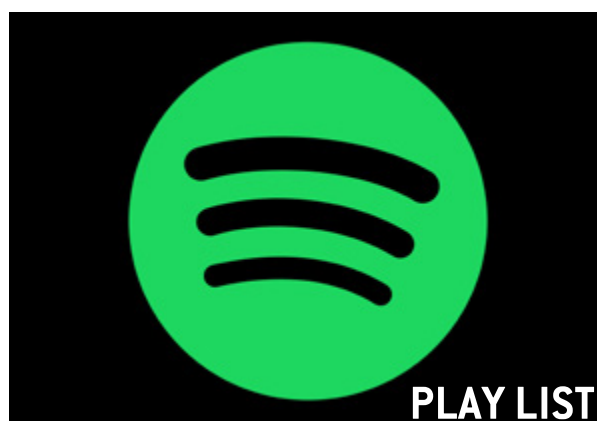
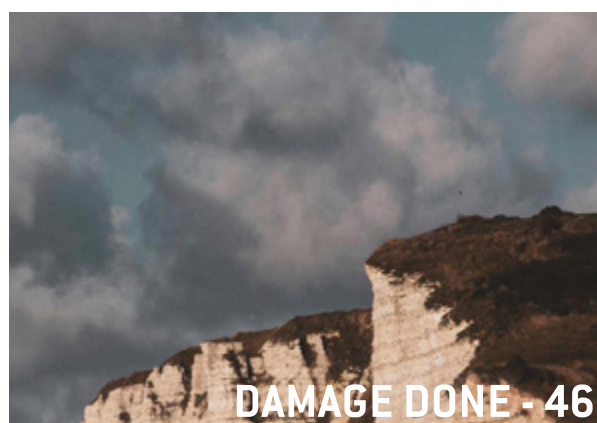
214 LES DISQUES OUBLIÉS

216 INTERVI OU : NINA ATTAL

220 GROWL AND DEATH

232 DISCOTHEQUE FEMINISTE

244 DANS L'OMBRE : M&O



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Nolive, Gab, Oofzos, Jerome_tFb...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Jason Maris

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

L'album solo hypothétique de **Tobias Forge** (frontman de Ghost) semble avoir fuité sur le Tube.

«**Spinal tap II: the end continues**», la suite du mockumentaire «This is Spinal Tap» a été annoncée pour le 12 septembre. Dans cette suite, le faux/vrai groupe de heavy metal se réunit après une pause de 15 ans pour un dernier concert. Des légendes de la musique feront des apparitions, dont notamment Elton John, Paul McCartney, Garth Brooks et Trisha Yearwood.

Chris Beattie (bassiste et membre fondateur) s'est fait viré d'**Hatebreed**.

Brent Hinds a quitté **Mastodon**.

En mars, on a perdu Coburn Pharr (ancien chanteur d'**Annihilator**), David Johansen (chanteur des **New York Dolls** et acteur), Aaron Rossi (ancien batteur de **Prong** et **Ministry**), Brian James (guitariste/membre fondateur **The Damned**) et Yann Morel (Président de l'association bisontine **Le Bastion** et fondateur du groupe Plugged). RIP.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Lynch Mob, le groupe formé par le guitariste George Lynch en 1989 après son départ de Dokken, a joué son dernier concert le 22 mars dernier à Medina au Minnesota. Le lendemain, Lynch a écrit sur les réseaux sociaux que le concert était le dernier du groupe, après 35 ans de carrière.

Jeff Loomis et Van Williams ont annoncé avoir recruté un nouveau chanteur, un second guitariste et un nouveau bassiste pour la réactivation de **Nevermore**.

Aborted a annoncé le départ de son batteur Ken Bedene avec effet immédiat.

Le guitariste **Buckethead** et le bassiste **Bootsy Collins** qui se connaissent via quelques collaborations par le passé, ont annoncé travailler ensemble actuellement. Aucune info n'a filtré si ce n'est juste que ça va être sauvage, bizarre et magnifique.

En avril, on a perdu Dave Allen (bassiste originel de **Gang Of Four** aussi passé dans The Elastic Purejoy, Low Pop Suicide, King Swamp, Faux Hoax et Shriekback).

QUI A DIT ?

On m'a diagnostiqué une maladie auto-immune avec laquelle je dois vivre jusqu'à ma mort.

- A. Gisèle Pape
- B. Nina Attal
- C. Claire Days
- D. Shannon Wright

On a passé des heures à s'auto-hypnotiser sur des séquences de synthés, à un moment le studio commençait à ressembler à un TP de physique, manquait plus que les blouses blanches.

- A. Human Impact
- B. Ambre
- C. The Grey
- D. Howard

Dans la scène actuelle, je n'y connais rien, je l'avoue...

- A. Point Mort
- B. Martine fait du rock
- C. Shannon Wright
- D. Lùlù

C'est à cause de ces putains de téléphones, mec. Jette ce truc dans la Seine.

- A. Howard
- B. Claire Days
- C. Shannon Wright
- D. Human Impact

SHANNON WRIGHT

LA SENSIBLE ET PASSIONNÉE SHANNON WRIGHT EST DE RETOUR APRÈS UN LONG SILENCE DUE À UNE DURE ÉPREUVE À PASSER, CELLE DE LA MALADIE. EN DÉBUT D'ANNÉE, ELLE A LIVRÉ RESERVOIR OF LOVE, UN NOUVEL ALBUM À LA HAUTEUR DE CE QU'ELLE EST CAPABLE DE FAIRE : DES MORCEAUX BOULEVERSANTS, ENTRE DOUCES MÉLODIES ET RIFFS FURIEUX. ON A DÉCIDÉ DE L'INTERROGER SUR CETTE PÉRIODE, MAIS AUSSI SUR SA VISION DE LA MUSIQUE. BONNE LECTURE !

Le titre de ton nouvel album, Reservoir of love, peut évoquer plein de choses. Est-ce que tu sous-entends par là qu'on ne donne pas assez d'amour aux gens de manière générale ?

Je dirais plutôt que Reservoir of love représente une vaste image de la vie d'une personne : ses amours, ses souvenirs, ses pertes, ses plans, ses projets et toutes ses corvées.

Tu disais il y a plus de 10 ans dans une interview que tes albums ne sont jamais conceptualisés, mais Reservoir of love parle beaucoup de la maladie, du deuil et de la solitude. As-tu vécu tout cela ces dernières années ?

Je te confirme encore aujourd'hui qu'ils ne sont jamais conceptualisés. J'écris des chansons au gré de mes émotions, quand je ressens le besoin de le faire, mais j'ignore comment elles vont se révéler quand elles sont mises en lumière. Je dirais que ce nouvel album est un cortège de réflexions, de ruminations et d'amour... et du fait que nous en avons tous besoin.

Est-ce que l'album Secret blood (sorti en 2010) est né de la même conséquence ? Parce que j'ai cru comprendre à l'époque que tu l'avais sorti juste après une période difficile à vivre pendant laquelle l'un de tes proches avait un cancer.

Pour moi, écrire et créer de la musique est une abstraction. Une inconscience où les choses évoluent afin d'explorer toutes les lumières et les obscurités que nous partageons et expérimentons.

Tu n'avais pas sorti de disque depuis 5 ans. Est-ce que ce nouvel album a été plus difficile à composer ? Ou c'est juste les aléas de la vie ?

Pendant le COVID, je dois dire que comme tout le monde j'étais un peu bloquée, et je n'arrivais pas à écrire la moindre chanson. Après cette

période spéciale, on m'a diagnostiqué une maladie auto-immune avec laquelle je dois vivre jusqu'à ma mort. Autant dire que j'avais des choses à régler... En réalité, je ne savais pas si je pouvais continuer à jouer de la musique quand je suis tombée malade. J'étais en train de faire le deuil de tout ça et j'ai vraiment regretté de ne pas avoir pu jouer pendant si longtemps. Et puis, le temps avançant, j'ai petit à petit repris des forces, et je n'ai pas pu m'empêcher de me résigner à l'idée d'écrire à nouveau de la musique.

Est-ce que des épisodes heureux de la vie peuvent nourrir ta musique ?

Bien sûr, il y en a beaucoup. Reservoir of love en est un exemple, c'est un parfait condensé d'amour et de bonheur, mais aussi de perte. Je pense que toutes ces émotions sont comme des rivières entrelacées. A travers ce disque, je questionne les comportements et les épisodes de la vie, et j'écris d'un point de vue de l'humain, pas seulement de mon propre point de vue.

Tu as avoué plusieurs fois que tu te posais souvent la question d'arrêter la musique. Est-ce que Reservoir of love a failli ne jamais voir le jour ?

C'est vrai, je pense généralement que mon album le plus récent est le dernier que je ferai. Il faut savoir que les morceaux de Reservoir of love ont été initialement écrits pour moi-même, je n'avais pas l'intention de les sortir un jour et de les montrer au public. Avec ce qui m'est arrivé, j'ai préféré prendre mon temps et ne pas me mettre de pression, d'autant plus qu'il n'y avait aucune planification d'album ou de sortie. Du coup, j'ai tout composé et enregistré à la maison, ce qui m'a évité de passer du temps en studio. En procédant ainsi, j'ai laissé libre cours à ma créativité, sans contrainte ni limite. Progressivement, j'ai commencé à





partager des morceaux à des amis qui m'ont encouragée à les sortir. Tu sais, j'ai passé un temps fou pour réaliser cet album, car j'avais la liberté de tout faire comme je voulais, le composer et enregistrer tous les instruments. Mon cher ami Kevin Ratterman l'a mixé avec moi et en a profité pour rejouer toutes mes parties de batterie dans son studio à Los Angeles.

Tu disais que tu as fait ce disque seule chez toi, tu l'as composé à la guitare ou au piano ? Et qui se joindra à toi sur scène pour la tournée ?

Je l'ai composé avec pas mal d'instruments : guitare, piano, basse, batterie, claviers, bruitsages, cordes et un Wurlitzer. Pour la tournée, c'est Kyle Crabtree (batterie) et Todd Cook (basse) de Shipping News qui m'accompagneront.

Penses-tu avoir donné le maximum de ce que tu es capable de faire musicalement, en termes d'émotion, de styles... ? As-tu déjà eu cette impression de te plagier ?

Si c'était le cas, j'aurais déjà arrêté de jouer de la musique.

Est-ce que tu t'intéresses à ce qui sort actuellement en termes de musique ? Ou tu es du genre à te dire «C'était mieux avant» ?

Les bonnes chansons restent quoi qu'il arrive de bonnes chansons, peu importe quand elles ont été écrites.

Depuis que tu joues en solo, est-ce que cela t'a déjà traversé l'esprit de rejouer sous la forme d'un groupe comme tu as pu le faire avec Crowdsell ?

Oui, je l'envisagerais peut-être si les bonnes idées et les convictions s'alignent.

Y a-t-il un instrument avec lequel tu te sens le plus proche ?

Les deux avec lesquels j'ai toujours joué, à savoir la guitare et le piano.

Est-ce que tu es plus libérée sur scène, quand tu composes ou quand tu enregistres en



studio ?

Le studio et la scène sont deux aspects totalement différents. Pour moi, il est impossible de les comparer. J'aime composer, enregistrer et jouer sur scène pour des raisons qui me sont propres. Quand je compose ou que j'enregistre, par exemple, j'adore passer des heures à essayer de nouvelles choses, expérimenter. Tandis qu'en live, je crée une connexion avec les gens par le biais de ma musique pendant un temps donné et dans une pièce ou un endroit précis. En concert, nous sommes tous immergés à la fois collectivement et individuellement d'une manière que nous-mêmes ne comprenons pas, c'est indéniable. C'est une liberté que la vie quotidienne n'offre pas souvent.

Est-ce que tu as encore le trac sur scène ?

Oh oui, toujours !

Ton label est français, tes collaborations se font souvent avec des Français (Yann Tiersen, Katia Labèque, David Chalmin, le projet

This Immortal Coil, Mansfield.TYA). C'est un coup du hasard ? Ou tu aimes vraiment la France et ses artistes ?

La France est comme ma deuxième maison, je m'y sens donc très liée. Ce lien que j'ai avec ce pays est né à la fois d'une coïncidence et des amitiés qui se sont construites au fur et à mesure. Cela ne veut pas dire que je néglige certains autres aspects de la France. C'est vraiment un pays que j'aime beaucoup dans lequel je tourne depuis un certain temps déjà.

Ton titre «The hits» me fait penser à une question : Que penses-tu de ces artistes qui substituent les albums par des singles ou des EPs pour éviter les absences trop longues et faire l'actu plus régulièrement ?

Je n'en pense rien car ces artistes ne font pas partie de mon univers. «The hits» est une chanson qui n'a rien à voir avec la musique, il s'agit plutôt d'une abstraction de ce que nous traversons tous dans la vie.

Pour terminer cette interview, je souhaiterais savoir si tu prêtais attention à l'image qu'ont les gens de toi ? Est-ce que tu lis par exemple les articles qui parlent de toi, les chroniques de tes albums, les commentaires sur les réseaux sociaux ?

J'apprécie sincèrement tous les efforts que les personnes font pour écrire ou parler de mes albums, mais le plus important c'est surtout que quelqu'un se sente concerné par ce que j'écris, ou est sensibilisé par ma musique. Si je le fais, c'est uniquement par amour pour la musique et parce que cela me permet de me sentir connectée à quelque chose de plus grand que moi. Ça relève de la pureté, de quelque chose que je ne peux exprimer avec des mots, de quelque chose que je ne comprends pas. Si j'écris des chansons, c'est parce que je ne peux tout simplement pas m'en empêcher. C'est simple, je jouerai jusqu'à ce que mes mains ne bougent plus. La musique est ce continuum indélébile qui peut convoquer toutes nos histoires. Écouter une pièce musicale ou un morceau que l'on aime évoque un flot incessant d'émotions, rendant le reste du monde qui nous entoure silencieux. C'est un réconfort sans pareil. C'est si précieux.

Merci à Guillaume de Vicious Circle.

■ Ted

Photos : Jason Maris



SHANNON WRIGHT

RESERVOIR OF LOVE

[Vicious Circle]

Au moment où je commence à rédiger ces lignes sans direction définie à l'avance, je dois préciser que j'ai dévoré jusqu'à l'os ce *Reservoir of love*, nouvel album de Shannon Wright sorti en février dernier (toujours) chez l'excellent label bordelais Vicious Circle. Il me semble que jamais je n'avais autant été obnubilé par un disque de l'Américaine depuis *In film sound*, qui au passage a fêté ses 12 ans le mois dernier. Je ne sais pas vraiment si c'est son contexte (la maladie de la musicienne - voir l'interview dans ce magazine pour en savoir plus) ou simplement le fait que cette œuvre combine le meilleur de ce qu'est capable de donner Shannon Wright en termes d'émotion. Honnêtement, avant de le découvrir, je pensais avoir fait le tour de la question, en me disant que je n'allais pas être plus surpris que ça, que ça allait rester du Shannon Wright pur jus, donc très qualitatif. Ce n'est pas faux, mais j'ai ressenti dans ce *Reservoir of love* quelque chose en plus au regard de l'entièreté de son œuvre qui a évolué avec le temps (ses deux précédentes expériences studio furent, par exemple, marquées davantage par l'usage du piano/clavier que la guitare). Et puis, par curiosité, j'ai quand même posé la question à l'intéressée pour savoir si elle avait l'impression de se répéter. La réponse ne s'est pas fait attendre : « Si c'était le cas, j'aurais déjà arrêté de jouer de la musique. »

Il y a bien des choses insaisissables et insondables dans la musique de Shannon, des

nuances ou des couleurs qu'elle seule peut définir ou ressentir en tant que multi-instrumentiste et compositrice, à travers une note, un mot, une intonation, une attention particulière, que sais-je... Mais ce onzième album qu'elle a réalisée seule pour la première fois chez elle à Atlanta (avec l'aide de son ingénieur sonore Kevin Ratterman qui a réenregistré les parties de batterie initialement réalisées par l'artiste) ne peut laisser indifférent. Il aurait pu être en effet son dernier (pour de vrai cette fois-ci), et je prends son retour aux guitares brûlantes et aux rythmiques robustes comme une sorte de renaissance, un cadeau même. Un album pour dire à ses fans qu'elle est toujours là, que sa force et son envie de créer ne sont pas altérées, malgré les aléas de la vie. La disparition l'année dernière de son cher ami et ancien «producteur» Steve Albini ou bien celle de Philippe Couderc (fondateur de son label) n'ont assurément rien arrangé (les deux derniers morceaux leurs sont dédiés, à ce propos), mais elle s'en est aussi servie pour mettre au monde huit morceaux absolument touchants, mêlant mélodies bouleversantes au rock le plus brut. Le tout, et il faut le signaler, agrémenté d'arrangements, dont des cordes soignées à l'image de «Countless days» (alto, violon, contrebasse), morceau le plus calme de *Reservoir of love* qui reste l'une de ses plus belles surprises.

Il y a dans ce nouveau disque l'expression irréfutable d'une douleur, mais aussi beaucoup d'amour stocké dans un très gros réservoir à l'intérieur duquel se sont immiscés quantité de souvenirs et, on l'espère, un futur plus radieux pour cette artiste qui le mérite tellement.

■ Ted



NINA ATTAL

TALES OF A GUITAR WOMAN

[LVCO Production]

Nina Attal commence sa carrière dans le milieu des jams blues parisiens. Avant tout guitariste, elle est également chanteuse et compositrice. En 2011, son premier album est posé dans les bacs. Sa musique s'inspire de différents styles : blues, folk et rock. Récemment, elle s'est illustrée avec le groupe féminin Electric Land pour un hommage à Jimi Hendrix. Fin mars, Nina Attal revient avec un nouvel opus : Tales of a guitar woman.

La promotion de cet album se fait par la sortie de quatre singles. «Backdoor» est un morceau pop/rock dans lequel Nina Attal expose directement ses talents de guitariste en proposant un beau solo. «I dance through the night» s'inscrit dans le même style musical avec des accents plus puissants. Si le disque est majoritairement en anglais, quelques compositions sont en français. C'est le cas d'un des 4 singles sorti début 2025 : «Pas la peine». Le titre est écrit et réalisé en duo avec Victor Mechanick. Les textes et le style de chant se rapprochent de la scène française. «Keep on running» revient sur une approche pop/rock. La voix de la chanteuse devient plus lyrique et cela lui va à ravir. «Can't be undone» se présente avec une forme plus douce. Ses vocalises sont mise en avant. Les refrains montrent un visage plus puissant sur le plan instrumental. Derrière son micro, Nina Attal en profite pour réaliser de belles envolées lyriques. Elle expose aussi ses qualités vocales

sur des morceaux plus posés comme «The sun is rising». Nina renouvelle un duo avec Victor Mechanick sur «Missing something». Il vient ajouter une note soul. Le morceau «Through the windows» termine l'album tranquillement. Un harmonica et une seconde voix interviennent pour donner de l'intensité au sein de cette petite douceur.

Un album de Nina Attal, c'est un parcours qui passe par différents styles musicaux. D'un titre à l'autre, l'ambiance est parfois différente et surprenante. L'artiste exploite ses talents à la voix et à la guitare pour passer d'un univers à l'autre, en cela réside la richesse de ses compositions.

■ Julien



MARCH OF SCYLLA

ANDROMEDA

[Klonosphère]

Au-delà de l'aspect musical (un metal ouvert avec des touches core et d'autres prog), March Of Scylla coche de nombreuses cases annexes pour que je devienne rapidement un de leurs fans ! Dans leur line-up, stabilisé en 2021, ils comptent un guitariste prof de philo et un chanteur qui a fait une fac d'histoire, et c'est donc tout naturellement que leurs créations sont fortement marquées par un thème à la croisée de ces chemins, thème que j'adore moi aussi : la mythologie. Ce n'est pas de l'Histoire, mais la façon dont certains ont travaillé les sujets a donné de nombreuses idées à Hérodote et ses successeurs. Plusieurs versions existent quant au mythe de Scylla, on retiendra l'idée d'une nymphe transformée en monstre qui dévore ceux qui s'approchent trop près de lui du côté de Messine, un mythe sombre (comme le nom traduit de leur EP de 2023) qui illustre les déviances de l'humanité (la jalousie ici) autant que les menaces qui pèsent sur notre monde.

March Of Scylla nous présente donc Andromeda, fille de Cassiopée (à qui un titre est dédié) qui aurait dû servir de repas à un monstre marin (évidemment) qui nous plonge dans un passé lointain irréel, mais aussi vers un futur tout aussi irréel puisque c'est le nom de la galaxie la plus proche de la Voie Lactée (mais ce qu'on en voit a mis 2,5 millions d'années à arriver alors n' imagine pas pouvoir t'y rendre en vacances). Ajoutant un peu de matière noire et de jolies images

(signées Pierre Gacquer), le groupe montre des centres d'intérêts à la fois opposés et tellement proches, tant le lointain cosmos est parsemé de noms issus de la mythologie. Si tu apprécies autant ces sujets que moi, tu as de quoi faire avec Andromeda qui donne une interprétation de l'histoire d'Ulysse, d'Achille ou de Myrrha. Si ce thème ne t'émoustille pas, sois rassuré, «Storm dancer», «Death experience» ou «BlaAst» ont des titres qui évoquent d'autres sensations bien plus métalliques et tout autant dans l'ambiance des Amiénois.

Avec un metal ultra moderne qui allie puissance et légèreté, March Of Scylla peut ravir un large spectre d'auditeurs d'autant que les parties lumineuses sont aussi bien senties que les passages les plus obscurs. Aussi à l'aise avec un death plombé qu'avec les atmosphères plus aériennes et aventureuses («Dark matter» coche toutes les cases !), le combo se permet de naviguer d'un plan à l'autre avec une facilité déconcertante et, de par la qualité des compositions comme la finesse de la production, mérite largement la comparaison avec les patrons que sont Gojira, même si dans les intentions comme dans le son, on les sent plus modérés et moins «hargneux». Tu l'as compris, March Of Scylla impressionne dès son premier album.

■ Oli



BEBLY

ARRACHER LES FLEURS

[La Souterraine]

Bebly, aka Benjamin Blin, ne rebranche toujours pas les guitares, il continue dans la lignée de ses deux précédents LP et ça lui (nous) va bien. Après *Le spleen* à présent en 2021 et *Coriace* en 2023, le spleen est toujours coriace avec ces cinq nouveaux titres. Une approche toujours fragile et douce, où la voix susurrée et la guitare ne sont importunées que par quelques notes, sons ou voix qui parsèment un espace délicat et triste qui reste pourtant aérien et poétique. À l'image de l'artwork, Bebly semble s'effacer ou se noyer dans une belle unité musicale sachant mettre en valeur les mots, les textes, la poésie. Les phrases résonnent comme un cadavre exquis autour du thème de la mélancolie, accompagnées d'une musique épurée et mélodieuse. C'est comme une sensation plaisante de se sentir posé sur un nuage, à observer l'espèce humaine en contrebas, tenter de survivre aux douleurs quotidiennes terrestres. Bref, si tu ne sais pas encore ce que peut donner un mix entre folk et chanson française, eh bien il y a quelques EPs qui t'attendent, et autant commencer par le plus récent, *Arracher les fleurs*.

■ Eric



KESYS

EP 1

[Araki Records / Duality Records]

Si tu es amateur de guitare acoustique et que tu cherches une musique propice à la détente ou au vagabondage de l'esprit, alors tu es tombé au bon endroit. Voici pour toi le premier EP de Kesys, projet solo de Jeff Grimal - un artiste visuel et guitariste ayant joué seul (*Prisme*) ou au sein de plusieurs formations telles que *The Great Old Ones*, *Demande À La Poussière* et *Tormenta* - débuté en 2019. Pressé à 100 exemplaires, cet EP inaugure une trilogie musicale qui s'annonce palpitante. Il s'agit d'un recueil de 4 titres instrumentaux fusionnant habilement des éléments folk, ambient et post-rock, et dans lesquels la guitare 12 cordes de Jeff est accompagnée par la basse de Benoît Gateuil et la batterie de Simon Renault. EP 1 détient donc les atouts parfaits pour entrer en contemplation grâce à des paysages sonores étirés et évolutifs (un titre dépassant les 10 minutes). Plutôt atmosphérique dans l'ensemble, seule «*Merci la lune*» vient remuer un tantinet la quiétude du disque sur sa fin, histoire de nous ramener progressivement à la dure réalité. La musique de Kesys reste avant tout une expérience sensorielle pour, je cite son auteur, «se reconnecter à la nature et l'exploration de soi». Donc, si tu as vécu une journée difficile, accorde-toi juste 30 minutes et laisse-toi emporter par les mélodies apaisantes de cet EP.

■ Ted



BLACK IRIS

LE SOUFFLE

[Autoproduction]

Issu du 77, Black Iris nous livre ici un disque de rock racé, aux guitares ciselées et à la production léchée, qui s'élève au-dessus du lot grâce à un souffle - oui, justement - rare : celui de l'inspiration et de la sincérité. Chanté intégralement en français, Le souffle refuse les clichés du rock metal à slogans pour préférer des textes sensibles, profonds, souvent à double lecture, qui mettent en scène l'homme face à ses failles, ses rêves, et ses défis.

Dès les premières notes de «La nuit», l'identité sonore est claire : riffs lourds, chant habité, structures solides, mais aussi une recherche constante de nuance et d'émotion. La voix tend vers celle de Pierre de Merzhin et il y a pire comme comparaison. Et on se laisse entraîner sur le refrain «allez, viens danser». L'empreinte grunge, évoquée par le groupe lui-même, flotte parfois entre les lignes, on pense également à du Saez en version musclée, ou à du Noir Désir en plus metal - une écriture française qui ose se marier avec le metal sans renier.

Côté guitares, David et Ben se complètent à merveille : le grain est riche, nerveux, et les textures sonores très travaillées, servies par un travail de studio millimétré au DNI Studio (Combs-la-Ville). C'est du circuit court, c'est du fait-main, et ça s'entend. La section rythmique ne faillit jamais, et PY, au chant, donne tout, sans forcer : chaque mot est articulé, senti, porté par une voix claire,

chaude, parfois rugueuse, jamais caricaturale. Un frontman humain qui préfère le fond au folklore. Les morceaux s'enchaînent avec fluidité, portés par une dynamique à la fois organique et puissante. Le souffle, justement, est là, tout du long : dans les arrangements, dans les silences bien placés, dans les montées progressives, dans les éclats d'énergie. Petit faux pas à mon avis quand Black Iris lorgne vers Indochine le temps de quelques dizaines de secondes sur le titre «Le coupe-ret»... mais il ne faut pas retenir que cela.

Le souffle reste une réussite. Un album de rock français qui ne triche pas, qui assume ses influences grunge, et son besoin d'air pur. Reste à savoir si le groupe de K Pop éponyme ne risque pas de brouiller les pistes d'une réputation qui commence à se solidifier avec cet album et le précédent EP.

■ JC Forestier

**MAKE
BETIZFEST
NOT WAR**



JEUDI 5 JUIN : FACE À LA GARE

BURNING HEADS + LES GUZZLERS + M26.7

VENDREDI 6 JUIN : PALAIS DES GROTTES

TAGADA JONES + LION'S LAW

KRAV BOCA + NO TURNING BACK

OPIUM DU PEUPLE + CALCINE + DOUGLAS HINTON

SAMEDI 7 JUIN : PALAIS DES GROTTES

ALCEST + BENIGHTED + MONKEY3

SORCERER + WITCHORIOUS

EMBRACE YOUR PUNISHMENT + INSURGENT

MINDGRIEF + SLICEE + ECLIPSE LIVE

CAMBRAI 2025

TARIFS : JEUDI GRATUIT

30€ PAR JOUR / PASS 2 JOURS 52€

WWW.BETIZFEST.INFO

**BISES
AUX
FILLES**

**BY
AND
FOR
FAB**



SKUNK ANANSIE

L'OLYMPIA, PARIS

PARIS. UN MERCREDI SOIR DE PRINTEMPS, JUSTE ASSEZ CHAUD POUR FAIRE SAUTER LA VESTE, JUSTE ASSEZ NERVEUX POUR BATTRE LE CŒUR PLUS VITE EN APPROCHANT DE L'OLYMPIA. JE SUIS EN RETARD. ENFIN NON, PILE À L'HEURE, DISONS PROFESSIONNELLEMENT EN RETARD. JE RATE LA PREMIÈRE PARTIE, SO GOOD, MAIS ÉTANT ACCRÉDITÉ DIRECTION LE PIT PHOTO : 3 TITRES, PAS UN DE PLUS. PILE À L'HEURE DONC POUR REVOIR LES LÉGENDES ANGLAISES SKUNK ANANSIE.



Sur le chemin, Marion envoie un message : « J'ai une place assise pour toi, rang 3. » Ce genre de miracle qui donne le ton de la soirée. Le temps de rentrer, badge autour du cou, appareil au poing, les battements de batterie de «This means war» résonnent déjà. C'est la guerre, en effet : Ace dégaine ses riffs avec une précision chirurgicale, et Skin entre en scène comme une tempête qui aurait décidé de danser. «Charlie big potato» emboîte le pas avec sa basse lourde et vrombissante. C'est une chanson qui ne vieillit pas, hypnotique,

presque industrielle. Cass (sans ses dreads !) assure les lignes de basse avec un groove neuf, épuré, presque mathématique. Mark Richardson, derrière sa batterie frappée d'une araignée blanche gigantesque sur fond noir, cogne avec élégance et fureur. Troisième titre : «Because of you». Les trois titres passés, je range le matériel, fonce à la consigne et remonte vers les gradins, où Marion m'attend. Et là, surprise : je suis assis juste à côté de Keziah Jones, concentré, penché en avant, le regard fasciné. Je le comprends.





Les tubes s'enchaînent : «An artist is an artist», joué avec une tension à couper au couteau. «I believed in you», poignante, presque incantatoire. «Love someone else», plus électronique, avec des éclairs stroboscopiques qui découpent les silhouettes. «God loves only you», résonne comme un vieux mantra. Et puis «Secretly», titre incontournable. Skin se fait des bains de foule traversant la fosse, fait assoir le public. Arrivent ensuite «Weak», toujours aussi irrésistible, et «I can dream», rêche et puissante, avant «Twisted (everyday hurts)» et «My ugly boy», deux moments d'énergie brute. La scène est baignée de rouge et de bleu électrique, le son est parfait, chaque instrument trouve sa place dans une mixité aussi solide qu'un mur de béton. La voix de Skin fend l'air comme une flèche, même dans les moments les plus doux. Quand «Tear the place up» explose, le public est en fusion. On saute, on crie, on s'étreint. La scène devient un volcan.

Premier rappel. Skin revient et impose le silence pour «Hedonism (just because you feel good)». Toute la salle chante. «Cheers» prolonge le moment, puis c'est l'extase collective quand Ace attaque les premières notes de «Whole lotta love», un hommage digne et déchaîné à Led Zeppelin. On n'y croyait pas, mais c'est là, et c'est monstrueux. Paris sera la seule date où le public a poussé le groupe à jouer plus que l'intro... Paris est magique, paraît-il. Et le public chante en cœur le refrain. Ce qui n'était qu'un riff qui tournait pour présenter les membres du groupe intègre à part entière la setlist pour notre plus grand plaisir. Skin arbore un t-shirt du groupe qu'elle remettra à une personne du premier rang. «Little baby Swastikkka» claque comme un avertissement. Et la fin, en apothéose, «Yes it's fucking political», est un manifeste, un cri, un feu d'artifice dans nos tripes. Les dernières notes de «You'll follow me down» résonnent à peine que Skin revient un verre à la main pour trinquer à notre santé.

Je suis encore sonné quand on se rend en backstage avec Marion. Ace est là, tranquille, rigolard. Skin arrive un peu après, toujours habitée, rayonnante. On échange. On respire. Et moi, évidemment, j'en profite pour prendre

un petit selfie avec Ace, que j'envoie direct aux potes de The Grey pour qui Ace a posé des riffs sur leur dernier album. Quelle soirée! Ce nouveau concert de Skunk Anansie à l'Olympia aura encore été une démonstration de force, d'émotion et d'intensité. Le groupe prouve une fois de plus qu'il n'a jamais perdu sa rage ni son élégance scénique, quel que soit le répertoire exploré. Les morceaux inédits laissent entrevoir un futur album aussi engagé que percutant, et la complicité intacte entre Skin, Ace, Cass et Mark nous rassure : Skunk Anansie est encore là pour longtemps - et tant mieux pour nous.

Merci à Roger de WTPI et Doudou de Radical Production pour l'accréditation.

Merci à Skin, Ace et Cass pour nos échanges en after.

Merci Kat Kennedy.

Un énorme love sur Marion Renard, je redeviens ton +1 quand tu veux.

Mes excuses à So Good que la sortie tardive du travail m'a empêché de voir.

■ JC Forestier

Photos : JC Forestier













SKUNK ANANSIE

THE PAINFUL TRUTH

[FLG Records]

Neuf ans. C'est le temps qu'il aura fallu attendre pour que Skunk Anansie revienne enfin avec *The painful truth*, un septième album qui marque un tournant décisif dans leur carrière. Plus qu'un simple retour, cet opus est une véritable déclaration d'intention : puissant, incisif et terriblement actuel. Loin de se reposer sur leurs lauriers, Skin et sa bande ont traversé une période de doutes et de remises en question. Parentalité pour Skin, maladie pour Cass, départ de leur manager... autant d'épreuves qui ont failli faire vaciller l'existence même du groupe. Mais Skunk Anansie ne connaît qu'une seule réponse aux incertitudes : la musique. C'est dans une retraite post-COVID en pleine campagne anglaise que le quatuor a retrouvé son âme et forgé un album brûlant de sincérité. « Je ne me soucie pas d'avoir été énorme dans les années 90 », affirme Skin. Elle poursuit : « Créativement, c'est sans importance, car dans ma bible du rock, le premier commandement stipule : Si tu te reposes sur tes lauriers, tu dépériras artistiquement, musicalement, mentalement. Et puis financièrement ».

Dès les premières notes du titre qui ouvre l'album et qui a servi de single avant la sortie, «An artist is an artist», on retrouve la patte inimitable du groupe : un rock acéré, porté par la voix toujours aussi habitée de Skin. Le morceau se veut à la fois provocateur et cathartique, avec une énergie new-wave aussi tranchante que fédératrice. Vient ensuite «This is not your life», un titre per-

cutant qui oscille entre urgence punk et mélodies aériennes. «Shame» et «Lost and found» dévoilent quant à eux une facette plus introspective du groupe, avec des arrangements subtils et une tension émotionnelle à son paroxysme. Mais c'est avec «Cheers» (également sorti en single) que Skunk Anansie frappe un grand coup. Ce single, taillé pour la scène comme nous avons pu le voir à l'Olympia, repose sur un groove imparable et un refrain euphorisant qui s'imprime instantanément en tête. Un véritable hymne au dépassement de soi, où Skin prouve une fois de plus qu'elle est l'une des frontwomens, voire la frontwoman, les plus charismatiques du rock. La production, confiée à David Sitek (TV On The Radio), insuffle une modernité indéniable à l'ensemble. Les textures sonores se font plus riches, les structures plus audacieuses, et pourtant l'identité du groupe reste intacte. «Animal» et «Fell in love with a girl» en témoignent, avec leur alternance de passages viscéraux et de montées mélodiques saisissantes. J'ai eu la chance de voir «Animal» en live à l'Olympia, et ce fut une véritable déflagration sonore. Entre les riffs acérés d'Ace, la batterie de Mark et l'atmosphère rouge sang créée par les lumières, l'expérience était aussi bestiale qu'hypnotique et gageure, nous ressentons la même chose en écoutant le disque. Enfin, «Meltdown» clôt l'album sur une note explosive, synthèse parfaite de ce que Skunk Anansie sait faire de mieux : un rock viscéral, sincère et profondément humain.

Avec *The painful truth*, Skunk Anansie ne se contente pas d'ajouter un album à sa discographie. Le groupe signe ici une œuvre essentielle, une réponse sans concession à un monde en perpétuelle mutation. Ce n'est pas un retour nostalgique, mais une renaissance. Et si Skin affirme que c'est leur meilleur album à ce jour, difficile de la contredire. Tout simplement, parce qu'il est puissant, inspiré, et prouve que Skunk Anansie est toujours aussi pertinent en 2025.

■ JC Forestier

Le Crédit Mutuel donne le **LA**

FURIOSFEST

— OPEN AIR —

23>24 AOUT 2025 - SAINT FLOUR



DARK
TRANQUILLITY

ライズ・オブ・ザ・ノーススター
rise OF THE northstar

NO ONE IS INNOCENT SLOMOSA
BLACK RAINBOWS SMASH HIT COMBO DESTINITY
MERCYLESS TARLD KILLUS DATCHA MANDALA BLOODORN
CHARCOAL SWEET NEEDLES BLOOMING DISCORD ASK YOUR MOM

INFOS RÉSERVATIONS : [FURIOSFEST.COM](https://www.furiosfest.com)



Crédit Mutuel

E.Leclerc

Mas
LE ROULET
CANTAL

ASAP

HARD

RockHard

LOUPE TV

NEERLIN

NAWAK ROSSE

MYROCK

FURIOUS

MUSING

WITTE PIERRE

OLOXAM

sacem

fm

LICENCE D-2023-002542



BURNING THE OPPRESSOR

WAKING NIGHTMARE

(M&O music)

Il fait très froid dans l'hiver canadien, mais nos amis d'outre-Atlantique savent se réchauffer à coup de riffs ultra violents et de blasts qui pourraient décoller ta tapisserie si tu as l'idée de mettre le son de tes enceintes trop fort ! Avec Burning The Oppressor, on est face à 13 ans d'expérience dans le death canadien. Ça y va fort, à coup de hache sonore capable de trancher un

bouleau en un coup tellement c'est brutal et aiguisé. C'est brut comme la nature du Grand Nord. Sans doute leur album le plus agressif. Il nous offre une intro tout en douceur pour mieux nous piétiner sans concession. Les breaks de l'album sont très joliment posés tout au long des compositions des Québécois. Le bassiste s'en donne à cœur joie en nous mitraillant les tympans avec une incroyable violence.

Burning The Oppressor envoie du lourd du début à la fin, sans nous laisser reprendre notre souffle. Tous les membres du groupe semblent décidés à donner ce qu'ils ont de plus bestial en eux pour nous enterrer sous des tonnes de riffs et de percussions sortis des profondeurs de l'enfer. Le chant est hurlant à l'extrême, mais sans jamais perdre le fil. On notera des passages plus classiques, voire même du groove et des envolées de légèretés appuyées par des solos de guitares (bon, ok, très courts) dignes des classiques du metal. Si vous aimez le death violent, vous allez être servi et enchanté du résultat. Alors n'écoutez pas cet album pour faire un footing, car vous allez rapidement prendre le rythme et vous asphyxier au bout de 500 mètres de course.

■ Nolive





HUMAN IMPACT

GONE DARK

[Ipecac Recordings]

Souvenez-vous du premier Human Impact, cette charge urbaine, poisseuse, viscérale, débarquée en plein mars 2020 comme une alerte rouge envoyée par un monde à bout de souffle. Il pleuvait des drones, des roulements de toms métro-nomiques et des cris étouffés sous le béton. Le monde était confiné, mais la rage elle, explosait, brute, sur vinyle noir. Cinq ans plus tard, le monde n'est pas beaucoup plus habitable, mais Chris Spencer n'a pas déserté. Il est toujours là, front ceint de colère, gueule vissée au micro comme s'il hurlait à travers des barbelés. Et Gone dark, deuxième salve du projet, est exactement ce que son titre laisse deviner : une descente plus profonde, plus frontale, plus organique dans les ruines de la modernité.

À ceux qui avaient encore des doutes, ils ont été pulvérisés sur scène à Petit Bain en avril dernier. Le groupe, désormais recomposé autour d'une rythmique qui rappelle celle d'Unsane, frappe plus sec, plus dur, et surtout plus ensemble. Eric Cooper (basse) et Jon Syverson (batterie), que Spencer a appelés après la mise à l'écart de Phil Puleo et Chris Pravdica, ne jouent pas pour faire joli : ils labourent. Et avec eux, Human Impact est désormais un vrai groupe, soudé, cohérent, prêt à en découdre avec la finesse d'un char d'assaut. Seul survivant du quatuor originel avec Chris, Jim Coleman (Cop Shoot Cop) reste ce sorcier électronique qui transforme chaque riff en menace et chaque silence en soupçon. Il est ce parasite

génial qui insère ses textures industrielles et ses samples grinçants dans les interstices du chaos. Son rôle est central. Dans l'interview qu'il nous a accordée, il le dit sans détour que son boulot est d'injecter du malaise et que, si cela sonne trop propre, il a foiré le job. Mission accomplie.

Sur disque, ça commence à coups de pelle. «Collapse» défonce la porte sans prévenir. Spencer éructe, le groupe bastonne, ça suinte la tension. On est quelque part entre Unsane, Cop Shoot Cop, et la bande-son d'un film catastrophe filmé en caméra thermique. L'intensité ne baisse jamais vraiment. «Imperative» scie les nerfs avec ses grondements sourds et ses cris d'agonie en arrière-plan, pendant que «Repeat», déjà hymne du live, tourne en boucle dans le cortex comme un mauvais trip. Mais ne vous méprenez pas : cette fois, la brutalité ne fait pas tout. Il y a du souffle, de l'ambiance, des zones grises. «Hold on», «Destroy to rebuild», «Corrupted»... autant de titres qui montrent que le groupe sait aussi ralentir pour mieux étouffer. Le travail de Coleman y est d'ailleurs magistral, jouant de l'angoisse comme d'un instrument à part entière. L'homme des cavernes et le sorcier semblent avoir trouvé leur point d'équilibre. Et puis vient «Lost all trust», conclusion fatiguée, presque résignée. La rage y laisse place à une sorte d'abandon, une plainte plus qu'un cri. Comme un dernier râle d'un corps qu'on a trop secoué. Plus que jamais, Spencer donne à entendre l'usure, l'effondrement intérieur, cette ligne ténue entre résistance et capitulation. Le disque ne se termine pas, il s'éteint.

Gone Dark n'a peut-être pas l'effet de sidération de son aîné. Mais il est plus dense, plus cohérent, plus écrit. Il ne cherche pas à surprendre mais à imprimer. Il creuse un sillon déjà entamé, mais avec une force nouvelle : celle d'un groupe enfin formé, d'une entité à quatre têtes, et pas d'un projet temporaire. C'est un disque qui vous racle les tripes et vous rappelle que la colère peut être une catharsis. Si vous aimez les textures abrasives, les guitares comme des scies, les rythmiques qui tabassent et les cris qui viennent du ventre, vous savez où vous mettre. En plein dans la gueule.

■ JC Forestier



HUMAN IMPACT

ALORS QUE LE RENDEZ-VOUS ÉTAIT DONNÉ AVANT LEUR PASSAGE SUR SCÈNE À PETIT BAIN, NOUS AVONS (TED ET MOI-MÊME) RENCONTRÉ LES DEUX ÉMINENCES GRISES DE HUMAN IMPACT À SAVOIR CHRIS (EX-UNSANE) ET DE JIM (COP SHOOT COP. TOUS LES DEUX FRAÎCHEMENT ARRIVÉS DES ÉTATS-UNIS, ILS NOUS LIVRENT LEUR VISION ACERBE DU MONDE QUI PARFOIS EST EN DEÇÀ DE LA RÉALITÉ.

Merci beaucoup de nous avoir accordé cette interview. C'est un plaisir pour nous de vous rencontrer. Et, nous avons hâte de vous voir sur scène. C'est le premier concert de la tournée...

Chris (Guitare et chant) : Oui, tout à fait !

Comment vous sentez vous ?

Chris : Nous nous sentons bien. Nous avons répété jusqu'à un point où, par exemple, j'ai eu mal à la main, je me suis cogné la bouche sur le microphone, etc... J'étais tout simplement épuisé. On a dû dormir pendant deux jours. Tu sais, on a répété un paquet de fois avant d'entamer la tournée. À tel point qu'un jour, notre batteur avait les mains tellement enflées qu'il est venu me voir pour me dire : « Chris, je ne sais pas si on devrait jouer aujourd'hui », Et j'ai répondu : « Non, tu devrais te calmer ». Nous avons réalisé beaucoup de choses en peu de temps.

D'accord. Quand êtes-vous arrivés ?

Chris : Hier matin, par avion.

Vous ne ressentez pas trop le décalage horaire ?

Chris : Non, non. C'est bon. Je ne sais pas ce que c'est car j'ai beaucoup voyagé. J'étais au Mexique pendant un moment, puis je suis allé à Savannah pour aller voir Jim. Il vit à Savannah, en Géorgie. Et tous les jours, c'est un peu la même chose. Je me couche à la même heure. Je me réveille à la même heure. En général, je me lève quand je vois le soleil.

Jim (claviers / électronique) : J'étais à Singapour il y a deux semaines, donc c'était plus difficile pour moi.

Chris : Il est un peu fatigué par le décalage horaire. Singapour, c'est dur. C'est vraiment la merde niveau jet lag.

Quand nous avons reçu l'album, vous indiquiez dans la bio que vous souhaitiez que cette tournée soit «un antidote temporaire» pour les gens qui sont présents à vos shows.

Chris : Oh, oui. Eh bien, aux États-Unis, c'est vraiment la merde en ce moment. Les choses se transforment en un régime fasciste et plein de stupidité. J'ai l'impression que le disque que nous avons fait reflète vraiment beaucoup de choses qui se passent en ce moment. J'ai écrit pas mal de textes qui n'avaient pas encore porté leurs fruits ou qui ne s'étaient pas encore produits. Maintenant, c'est le cas...

C'est ce que je me suis dit, parce que vous avez intitulé l'album Gone Dark, mais aujourd'hui le monde est encore plus sombre.

Chris : Les choses sont devenues sombres. J'avais écrit une chanson sur EP01, «Contact», sur une maladie qui était un virus transmis par les voyages en avion, puis le COVID a frappé. Nous avons cette pandémie et notre disque est sorti juste au moment où cette merde arrive. Toutes nos tournées ont été annulées, mais il y a eu des aspects prémonitoires dans nos paroles ou notre musique, ce qui n'est pas bon. Je suis assez négatif à propos des choses, mais je suis aussi optimiste sur le fait qu'elles ne peuvent pas se produire. J'aimerais que les choses sur lesquelles j'écris ne se passent pas. J'aimerais avoir tort quand elles se produisent.

Jim : Nous vivons dans certains états des États-Unis, mais ce qui se passe avec la politique de Trump est, en quelque sorte, amplifiée sur tout le pays. Mais cela se passe également à l'échelle mondiale. Notre musique décrivait des choses sombres, mais les politiques ont surpassé les attentes.

Chris : Maintenant aux États-Unis, si tu es migrant, la Police peut débarquer sans uniforme, juste des vêtements ordinaires, et peut t'envoyer au Salvador dans une grande prison de haute sécurité où sont tous les membres de gangs. Dans ces prisons-là, il y a tous les enculés les plus fous dont vous ayez jamais entendu parler. Et Trump les envoie tous là... C'est comme un camp de déportation...

Jim : Ils parlent aussi maintenant de l'envoi de ce qu'ils appellent les criminels locaux, c'est-à-dire des Américains lambda.

Chris : Oui, des citoyens américains. Trump paie le Salvador pour que ce dernier accepte tous les délinquants américains...

J'ai vu la prison gigantesque où les gens sont presque nus et ont des dortoirs de 200 personnes.

Chris : Tout à fait et vous devez par exemple, vous agenouiller en sous-vêtements, la tête baissée...

Ils envoient donc des citoyens américains là-bas ?

Chris : Ouais, ils en parlent de plus en plus. Si ça c'est pas du fascisme...

Quand vous avez écrit sur la noirceur du



**monde, était-ce une sorte de catharsis ?
Voulez-vous plutôt renvoyer cette noirceur
comme une sorte de miroir ?**

Chris : Non, c'est plus une manière de dire où vont les choses, une sorte de réflexion sur le monde. Je ne veux pas paraître pessimiste, mais je ne voyais pas d'espoir dans quelqu'un comme Kamala Harris. Je ne voyais pas le parti démocrate se montrer à la hauteur. Quand vous voyez le niveau de stupidité d'un certain nombre de citoyens américains, vous savez obligatoirement que l'avenir ne va pas être évident. C'est presque comme l'Allemagne nazie, où tu avais un petit pourcentage de gens qui adhéraient au départ à ses idées, puis il y a eu ensuite comme un mouvement de masse de crétins qui ont suivi ce courant.

Jim : C'est l'effet de la peur diffusée à la télévision. On dit à tout le monde d'avoir peur alors que, si vous regardez votre propre vie en tant qu'individu, les choses ne sont pas comme ça. Mais c'est ce qu'on leur dit, et les gens le croient et y adhèrent. C'est une stratégie qui a déjà été utilisée par le passé. C'est l'émergence d'une sorte de peur incontrôlable dont

vous n'êtes pas conscient... Il s'agit donc d'une simple programmation des esprits pour vivre dans un monde où règne la peur.

Jim : Ce système à deux partis politiques que nous avons aux States est complètement pétié !

Chris : Je pense même qu'ils travaillent tous ensemble, main dans la main.

Jim : C'est une politique qui s'aligne sur les désirs et les intérêts d'une classe de milliardaires et d'entreprises. Si on commençait par taxer les entreprises et les milliardaires, cela résoudrait pas mal de problèmes. Mais, cela n'arrivera pas. Tu parlais de catharsis, bien que la musique que nous faisons n'en soit pas une au sens large, j'ai l'impression qu'elle agit comme un traitement que nous faisons pour le monde dans lequel nous vivons. Bien entendu, si cela fait sens pour ceux qui aiment Human Impact.

Chris : J'ai l'impression qu'en tant qu'individu, notre musique est une façon d'exprimer une sorte de mécontentement face à cette stupidité et à ce monde fait de peur et de mensonges qu'on nous présente aujourd'hui. Comme que

je disais tout à l'heure, on tente de nous abrutir par la peur, et notre musique est une façon de se défouler et de dire en quelque sorte ce que l'on veut, et de donner une voix pour dénoncer les choses fausses qu'on nous assène.

Vous parlez du bipartisme, mais en France nous avons une multiplicité de partis et nous nous retrouvons presque dans la même situation.

Chris : Je pense que c'est peut-être le cas. Peut-être que ce n'est pas le nombre de partis qui est important, mais le simple fait que leurs intérêts politiques soit en alignement avec les intérêts des entreprises. Les politiques servent les grandes entreprises de toute façon.

Jim : Nous sommes tous nourris d'informations avec Internet, la télévision et tous les médias. C'est ce trop plein d'information qui empêche le vivre ensemble.

Il me semble que vous vouliez que le deuxième album soit plus agressif que le premier, c'est bien cela ? Cela émane-t-il du fait que les membres du groupe commencent à mieux

se connaître ? Ou est-ce juste une réponse à ce monde de plus en plus sombre ?

Chris : Nous avons une section rythmique différente aujourd'hui... J'ai toujours voulu faire partie d'un groupe avec Jim. Je l'ai connu avant de commencer à jouer dans Unsane, il n'était même pas encore dans Cop Shoot Cop ou même dans un autre groupe. On se connaissait avant tout ça. Et comme je lui disais hier, mieux vaut tard que jamais. Tu sais, j'adore jouer de la musique avec lui car il est très talentueux et très doué. Je l'appelle le magicien. Mais désormais, nous avons une nouvelle section rythmique, et je suis très proche de Jon (batter) et de Cooper (basse). Et nous avons beaucoup joué ensemble, notamment pendant la pandémie de COVID car il n'y avait pas de concerts. Les tournées ont été annulées et nous nous sommes retranchés pour jouer de la musique ensemble. Donc ça crée un lien plus étroit, une meilleure symbiose dans notre musique. Alors qu'avant, c'était quatre gars qui se réunissaient et répétaient pendant deux semaines, apprenaient des chansons et bla-bla-bla... Désormais, c'est plus comme si



on jouait cette merde depuis 3 ou 4 mois, nous sommes un groupe qui se comprend, on peut désormais choisir les trucs qu'on veut utiliser pour l'album et couper le gras, pour ainsi dire. Je ne pense pas que cela ait été le cas pour les premiers morceaux. On a une meilleur symbiose, je suis très ravi de cette nouvelle formation.

Jim : Je pense que le premier album que nous avons fait était une sorte d'exploration, nous ne savions pas ce que nous faisons. C'était donc une approche très exploratoire. Même de manière pratique, parfois nous enregistrions des choses et certaines de ces chansons étaient composées en retournant dans le studio. Il y a même eu des modifications a posteriori, ce que nous n'aurions jamais fait avec la formation précédente.

Chris : Oui, c'était une sorte d'exploration. Et je pense qu'entre le fait d'apprendre à mieux connaître qui nous étions en tant que groupe, mais aussi avec l'arrivée de Coop et Jon, il y a plus de férocité. Cela a été énormément bénéfique.

Vous avez travaillé avec Andrew Schneider, comment a-t-il capturer cette énergie live ? Était-ce quelque chose de naturel pour lui ?

Chris : J'ai beaucoup travaillé avec Andrew pour les différents disques d'Unsane. Lui et moi sommes de très bons amis. Il sait ce que je fais et ce que j'essaie de faire avec mes projets. Ça aide quand c'est un pote qui te connaît, surtout dans cette situation où nous étions prêts à lâcher les chiens. Nous avons énormément répété, nous étions prêts, on avait nos chansons et il a vraiment tout fait pour que cela sonne juste. En studio, j'avais cinq amplis de gratte. D'habitude, j'utilise juste un seul ampli, un putain de Twin Reverb du début des années 1970 qui m'appartient. Mais il m'a installé un Vox AC 30, puis un Sunn Head 125... Ou peut-être que c'était un modèle T... et ensuite un Marshall JCM 800 des années 70. Il avait donc quatre micros sur chaque ampli, bref, il a sorti l'armada pour une ligne de guitare. Je ne suis même pas certains qu'il ait utilisé tous ces enregistrements (rires).



Jim : Non, il ne les utilisait pas tous. Il passe en revue les enregistrements et choisit celui ou ceux qu'il pense être les meilleurs. Il a un choix énorme de différents instruments. Il suffit que tu lui parles d'un type de son pour qu'il te sorte soit un ampli, soit un instrument ou un micro qui puisse avoir le rendu équivalent qu'il va te faire sonner nickel.

Chris : Il est vraiment très bon dans ce qu'il fait. J'ai beaucoup travaillé avec lui avec Unsane, nous avons sorti un disque de malade qui s'appelle Visqueen, et je pense qu'il a vraiment fait du bon boulot sur cet album. Et donc, on s'est dit : « Andrew, aide-nous. Nous voulons quelque chose qui ne soit pas exactement comme Visqueen, mais quelque chose qui ait cette puissance... » Et il était tout à fait d'accord. C'est un gars génial avec qui travailler.

Et nous pouvons entendre sa patte sur l'album.

Chris : Mais ne dites pas qu'il est génial dans l'interview, parce que je ne veux pas que les gens le sachent. Il va augmenter les tarifs et il va être occupé tout le temps. Je déteste ça... écris plutôt que c'est un vrai cauchemar de bosser avec Andrew (rires)

On ne lui jette pas de fleurs alors...

Chris : Ouais, c'était un cauchemar. C'était tellement difficile d'enregistrer avec lui que cela a failli me tuer...

Tu as dit que Jim était un peu sorcier. Toi, tu vas droit au but. Comment arrivez-vous à cohabiter ?

Chris : Je suis un homme des cavernes. Nous avons une émission de radio. Le magicien et l'homme des cavernes à la radio, et nous faisons des commentaires sur les trucs débiles de Trump. Nous nous attaquons vraiment à tous ces idiots de redneck. Non, je déconne, nous n'avons pas d'émission de radio. Mais cela pourrait tout à fait être possible. C'est une private joke. Plus sérieusement, pour te répondre, il est très fin et il a une énorme bibliothèque de sons tous plus fous les uns que les autres. J'ai une Telecaster, un ampli, et je me contente de livrer de simples riffs que j'aime. Et il fait ce qu'il aime, mais il a tout un spectre de fréquences gigantesques auxquelles je n'ai pas accès. Je pourrais éventuellement, mais je ne le fais pas. J'aime travailler avec ce que j'ai. J'aime vraiment ça, donc je pense que c'est

très cool d'associer nos deux univers sonores ensemble. En plus, il m'aide vraiment à me sortir de ma stupidité...

Jim : (rires) Non, dis pas ça, c'est faux... Nous voulions travailler ensemble depuis longtemps parce que nous bossons de manière très différente. Mais j'ai l'impression que notre objectif et notre intérêt pour le son ont toujours été les mêmes, tu vois ?

C'est une façon d'équilibrer la colère, le bruit et la mélodie en quelque sorte ?

Chris : C'est exactement ça !

Jim : Chris est beaucoup plus concentré dès le départ. Et je me retrouve dans cet état d'esprit maximaliste où c'est à moi de lui répondre avec mes sons.

Chris : Grave ! Il va m'envoyer environ neuf morceaux. Je lui envoie un riff un peu débile... Doo doo doo doo (il chante). Puis, il me renvoie d'autres sons que je choisis et puis je lui renvoie un ou deux riffs, bref, c'est une sorte de va et vient permanent qu'on édite au fur et à mesure, et c'est ainsi qu'on fonctionne.

Jim : Pour moi, la créativité consiste souvent à essayer d'éditer, de se limiter à ce qui est nécessaire, ce qui, vous le savez, n'est pas le cas.

Et vous dites que vous vous envoyez des choses. Est-ce que c'est quelque chose que vous avez appris à faire pendant le COVID ? Ou cela a toujours été votre façon de travailler ?

Chris : Non, c'était bien avant la pandémie, c'est un procédé facile auquel nous nous sommes habitués car nous étions sur des côtes différentes des USA, totalement opposées. Mais on arrive à se retrouver ensemble à Austin chez Cooper. Il avait un studio d'enregistrement dans son garage, qui est devenu par la suite un local de répétition. Alors on se retrouve là bas pour bosser ensemble, et passer de bons moments.

D'accord. Et vous semblez faire attention à l'esthétique de la pochette de vos albums et de vos clips. Si je ne me trompe pas, vous avez clippé cinq chansons sur les neuf de l'album.

Jim : On a fait cinq clips ? Je ne le savais même pas...

Chris : Pareil, j'ai perdu le fil, mais faire des clips est amusant.

Jim : L'esthétique et la pochette de l'album ainsi que les vidéos sont en quelque sorte en phase avec notre musique.

Chris : On compose le clip comme une chanson. Parfois je peux me dire : « Pourquoi ne pas utiliser les publicités pour les médicaments des années 80 ? » [rires]. Rien n'est figé, on ne se met pas de barrière. Il faut que les clips correspondent à nos textes.

C'est pour ça qu'on a l'impression d'un patchwork. Mais cela va bien avec les paroles car nous les prenons en pleine figure.

Chris : C'est indéniablement lié aux paroles.

Et que voulez-vous que l'auditeur et le public ressentent lorsqu'ils écoutent l'album ou quand ils sont présents à vos concerts ?

Jim : On dirait une dystopie énergisante...

Chris : Ouais, une sorte de reflet de la dystopie moderne dans laquelle nous sommes tous sur le point d'entrer. Avec une certaine dose d'espoir. Tu n'es pas stupide, n'est-ce pas ?

J'espère que non.

Chris : OK, j'espère que je ne le suis pas non plus. Parce que j'ai un peu d'espoir que l'humanité puisse résister à cette vie qui se résume pour beaucoup à utiliser l'ordinateur, la carte de crédit, ce putain de téléphone portable, et tous ces trucs qu'ils nous mettent à disposition. Et tout ça n'est qu'un gigantesque travail de contrôle. C'est une seule et même chose. Et ils peuvent stocker toutes ces informations prêtes à l'emploi si jamais vous causez des problèmes ou si vous sortez du rang. Ils ont nos dossiers et ils savent tout ce que nous faisons. Non pas que ce que tu fais puisse causer des problèmes, mais si jamais... S'ils veulent savoir quoi que ce soit sur toi, ils connaissent tous tes faits et gestes. Elon Musk prend vraiment soin de nous. Je ne suis donc pas inquiet... Juste pour clarifier : je sais que le sarcasme ne fonctionne pas dans les interviews. C'était du putain de sarcasme. Elon NE nous veut PAS du bien.

C'est plutôt comme dans un film de science-fiction en quelque sorte ?

Chris : Oui tout à fait, mais c'est désormais la réalité.

Y a-t-il une chanson que vous aviez du mal à terminer et que vous vouliez peaufiner.

Jim : Je n'en vois pas personnellement.

Chris : Ouais, j'ai l'impression que tout s'est mis en place de manière très organique, en douceur. Non, attends... il y en a une : «Hold

on» !!! Nous avons cette chanson depuis des années.

Jim : Exact, depuis l'époque du premier album je pense, non ?

Chris : Oui... nous l'avions faite pour le premier album. J'avais écrit le premier riff sur la basse, c'était il y a très longtemps. Ce morceau a connu six incarnations différentes, notamment une avec un synthétiseur séquentiel. On a même essayé la version country tellement on ne savait pas comment la finir [rires].

Jim : Nous avons tout essayé, nous avons même tenté le son de l'évier de la cuisine...

Chris : Je pense que le morceau était bon sous toutes ses formes. Au tout départ, je pensais qu'il fonctionnait, puis je me suis rendu compte qu'il manquait un truc... puis sur la dernière version, il y avait une certaine dissonance qui nous plaisait à tous, c'était un peu plus fluide aussi.

Et à l'inverse, les chansons qui étaient évidentes pour vous ?

Jim : Toutes l'étaient.

Chris : Elles ont été composées/peaufinées en répétition par le groupe au complet, donc on savait de suite si un riff ou un rythme ne fonctionnait pas. Si c'était pas bon, on modifiait jusqu'à trouver la bonne formule. Auparavant, nous nous rencontrions dans le studio une fois que tout le monde avait bien appris sa partie de chanson.

J'ai lu quelque part que vous citiez Rick Rubin qui disait que lorsqu'un artiste écrit des chansons, il doit le faire comme si c'était un hobby et ne pas essayer de faire le meilleur album.

Chris : Hey, tu cites déjà cette interview, elle est assez récente celle-là [rires]. Oui, Rick Rubin a tout à fait raison : ne considérez pas l'écriture d'un disque comme s'il y avait une pression pour que ce soit fait comme ceci ou comme cela. Il suffit juste d'écrire. Quand j'ai commencé à faire de la musique, je l'ai fait parce que je me sentais étranger aux gens et que je voulais juste composer quelque chose pour moi-même, ce qui est, je pense, une bien meilleure façon d'écrire. Prenez ça comme un hobby, il y a tellement de trucs nazes que j'ai composé dans ma vie, mais faut passer par là, c'est comme ça qu'on avance. Au tout début d'Unsane, à chaque fois que je rencontrais Pete [Shore], on jouait quelque chose et Char-



lie [Ondras] me disait parfois que ça ressemblait un peu à telle chanson ou que ça sonnait comme tel groupe. Je me disais alors : « OK, oublions ça. On ne le jouera pas, ce n'est pas grave ».

Jim : C'est marrant parce que ça marche dans l'autre sens aussi. Dernièrement, nous avons entendu un titre qui est sorti et qui reprenait exactement le même riff que celui de «E605», un morceau de notre premier album.

Chris : Exact ! C'est un album électronique ambient, mais c'est toujours le même riff. C'est assez drôle.

De quel groupe s'agit-il ?

Jim : C'est Alessandro Cortini. J'adore son travail, et je ne suis pas du tout en train de le dénigrer. C'est juste que je pense que c'est intéressant d'avoir le même riff dans des morceaux de genre différents.

L'album est sorti à la fin de l'année dernière, mais vous concentrez-vous sur la tournée ou êtes-vous prêts à sortir un autre album bientôt ?

Chris : Nous avons des idées. Nous savons que nous devons nous retrouver et continuer à écrire, et nous verrons vraiment avec cette tournée si c'est viable ou pas pour nous de poursuivre sur cette voie-là ? Donc pour l'instant, nous faisons cette tournée pendant trois semaines, et ensuite nous faisons trois semaines aux États-Unis. Typiquement, chaque fois que vous êtes dans un groupe et que vous partez en tournée, des choses arrivent par inadvertance. Par exemple, une fois, j'étais en tournée et je croise dans un festival un gars que je connais assez bien depuis longtemps qui se trouve être assez Buzz Osborne des Melvins. Il traînait avec Fantomas à cette occasion. Mike Patton était là, j'étais assis à une table pour déjeuner, et il me dit, « Tu sais, Ipecac (NDRL : son label) aimerait signer Unsane ». Et je me suis dit que l'idée était trop cool. Ça s'est fait comme ça, juste à l'improviste, et c'est ainsi que les choses arrivent : le simple fait d'être dehors et de jouer de la musique. Il se passe des choses que l'on ne peut pas faire en restant chez soi, en écrivant dans son stu-



dio et en ne parlant pas aux gens.

Jim : Les débuts avec Ipecac pour Human Impact n'ont pas démarré sur les chapeaux de roue. Nous avons été un peu paralysés à cause du timing. On avait un tas de choses en tête et on s'est rendu compte que ça n'allait pas le faire.

Chris : Et puis le COVID a frappé. On a joué à New York et la ville était en train de rentrer dans la période de confinement. Nous avons joué pour notre release party et tout le monde portait des masques. New York a fermé ses portes le lendemain, il n'y avait plus de concerts jusqu'à nouvel ordre.

Jim : Nous n'avons pas pu faire d'after. Des gens se sont présentés au club après le concert pour une soirée qui se déroulait après notre show, ils ont été renvoyés chez eux car nous étions tous en quarantaine.

Jim : Notre disque est sorti le jour où tout a été fermé pendant deux ans et demi. Tu comprends mieux pourquoi on ne se projette pas trop sur cette tournée.

À part le Hellfest en 2022, c'est votre premier

concert en France ?

Jim : J'avais attrapé le COVID sur cette tournée.

Chris : Nous avons dû annuler six concerts en Italie et dans le sud de la France, parce qu'il a choppé ce virus. Nous avons accumulé les soucis.

Jim : Nous avons joué au Hellfest. C'était avant que je ne tombe malade, le jour d'avant.

Chris : On me dit que je suis un «superspreader». J'ai eu le COVID cinq fois ! Et la troisième fois, j'étais un peu malade. La quatrième, à peine malade. La cinquième fois, j'ai eu l'impression d'avoir des allergies. Sérieusement, Cooper et Jon se sont dit que j'étais peut-être allergique à leur chien, alors que je ne suis pas allergique aux chiens. Et quelques jours après, Jon se retrouve fiévreux et mourant en répétition. Je me suis senti mal parce qu'à ce stade, je n'étais pas atteint, je remercie Dieu parce que je suis fumeur, je n'ai pas l'hygiène de vie la plus saine à vrai dire.

Donc le premier concert de Human Impact à Paris, c'est ce soir ?

Chris : Oui, le groupe n'a jamais joué à Paris.

Nous sommes heureux de pouvoir assister à

ce premier concert parisien.

Jim : Je suis finalement content de jouer avec Human Impact à Paris. Marie (Marie XXme, vidéaste et photographe ayant bossé avec pas mal de groupes dont Oxbow), qui filme le concert ce soir, nous a aidé à obtenir cette date parce que c'était difficile pour nous de gérer le booking à Paris depuis les États-Unis.

Il est temps de vous poser la traditionnelle dernière question : Quelle est la question que je n'ai pas posée et à laquelle vous vouliez répondre ?

Jim : Oh mon Dieu. Ça c'est de la question ! Je pourrais te la retourner (rires). Je ne sais pas vraiment, mon esprit s'emballe sur ce sujet.

Chris : Tu as deux types de questions, la question basique et la question «mode avancé». Et là, j'ai une question bizarre : «Sur le plan de la thématique, votre prochain disque sera-t-il axé sur l'espoir ou le cynisme ?» Ma réponse est : hum, je dirais les deux, parce pour les précédents disques, j'ai été très annonciateur de ce qui allait arriver. Et je suis un peu nerveux à l'idée d'écrire quelque chose de sombre et que cela se réalise finalement...

Jim : Alors commence à écrire des choses sur les chiots et les arcs-en-ciel (rires) !

Chris : Bonne idée, mais pour m'inspirer il faut que je prenne un chiot et que j'aille voir un arc-en-ciel...

Attention, t'es pas allergique aux chiens toi ?

Chris : (rires) Putain, je vais mourir dans le processus d'écriture du nouvel album. Et si ça se trouve, ce sera contagieux et vous serez tellement malade que vous allez regretter d'avoir été en contact avec moi. Plus sérieusement, il y avait une fille à Austin l'autre jour, je lui parlais de Human Impact parce qu'elle connaissait Coop et Jon. Et elle me fait : « Tu es un putain de super propagateur ». Et je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire par là. Elle m'a dit : « Tu es le gars qui ne tombe pas malade mais qui rend tout le monde malade autour de lui »...

J'espère que nous ne tomberons pas malades après cette interview. J'aurais dû apporter un masque.

Chris : (rires) Non, c'est à moi de porter un masque. Pas les simples en papier, mais ceux avec les doubles filtres... et toi Jim, à quelle question aurais-tu aimer répondre ?

Jim : Je ne sais pas, j'étais en train d'en cher-

cher une. Allez, «Où est l'espoir ?» Et ce n'est pas une question. Je pensais à ma fille qui a 22 ans et, je vois beaucoup d'espoir dans sa génération, mais aussi beaucoup de dysfonctionnements. Et, parfois, je regarde ses pairs et je me dis : « Comment diable vont-ils s'en sortir dans une société prospère, mais politiquement et socialement dérangée ? ». Socialement, il y a un tas de gens qui ont dépassé leur date de péremption et qui essaient de s'accrocher au pouvoir. C'est donc la jeune génération qui, je l'espère, évoluera vers la bienveillance. Ma fille s'intéresse à la politique et aux relations internationales. Mais j'ai l'impression que sa génération s'en désintéresse alors que ce sont eux qui peuvent changer les choses. Je pense qu'il peut y avoir de l'espoir dans cette génération. Et je pense aussi qu'il y a de l'espoir dans le fait de faire de la musique, de créer sa propre réalité dans l'espace. Je ne sais pas, peut-être un certain niveau de désengagement dans cette machinerie, mais que les arts peuvent nous sauver.

C'est une belle conclusion. Merci les gars !

Les deux : C'est nous !

Merci beaucoup pour votre disponibilité. Nous vous donnons donc rendez-vous sur scène pour la deuxième étape. Merci également à Rosie de Rarely Unable.

■ JC Forestier

Photos : JC Forestier



HUMAN IMPACT

PETIT BAIN, PARIS

LORSQUE L'ON PARLE DE NOISE-ROCK, L'UNE DES PREMIÈRES RÉFÉRENCES TRAVERSANT L'ESPRIT EST UNSANE. ALORS, QUAND LE NOUVEAU GROUPE DE CHRIS SPENCER, LE FRONTMAN DE CETTE FORMATION DÉFUNTE, VIENT JOUER À PETIT BAIN À PARIS, ET QU'EN PLUS, ON A LE PLAISIR DE SE VOIR OFFRIR UNE PROPOSITION DE LIVE-REPORT ET D'INTERVIEW, ON NE RÉFLÉCHIT PAS, ON FONCE ! ET LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE, C'EST QU'ON N'A PAS REGRETTÉ DU TOUT AVEC LE COLLÈGUE JC, VENU ICI (ENTRE AUTRES) IMMORTALISER PAR SES CLICHÉS LA PREMIÈRE DATE DE LA TOURNÉE EUROPÉENNE DES AMÉRICAINS.



MAQUINA.

Human Impact, c'est comme une sorte de supergroupe, comme disent les journalistes. Les gars qui composent cette formation de noise-rock indus fondée en 2019 à New York ne sont pas vraiment des inconnus : Chris Spencer d'Unsane (guitare/chant), Jim Coleman de Cop Shoot Cop (clavier), Eric Cooper de Made Out Of Babies (basse) et Jon Syverson de Daughters (batterie). Notez que dans la formation originale (c'est-à-dire avant la sortie en octobre 2024 de *Gone dark*, le nouvel album), Chris et Jim jouaient avec Phil Puleo (Cop Shoot Cop et Swans) à la batterie, et Chris Pravdica (Swans et Xiu Xiu) à la basse. Bref, un sérieux pedigree

pour une musique qui rappelle naturellement les grandes heures du rock nerveux et sombre des 90's, voire celles des 80's avec ce petit clavier/machine qui fait toute la différence quand il s'agit d'immerger des sons hétéroclites.

Mais avant cela, la soirée proposait Maquina., un groupe portugais totalement inconnu de nos services et qui ne jouait pas du tout sur les mêmes terrains que la bande de Chris Spencer. Alors, je vous rassure de suite, il ne s'agit pas ici de techno hardcore irritante pour jeunes drogués hérétiques, mais plutôt d'une savante recette de rock aux rythmiques répétitives.

Une musique galvanisante et dansante élaborée par un power trio (batterie/voix/effets + basse + guitare) qui puise ses inspirations dans le krautrock, l'EBM et la techno industrielle. Bien que les cadences soient en place, le batteur paraît raide comme un piquet s'affairant à gérer ses rythmes, en même temps que sa voix et les effets de cette dernière. Le bassiste, quant à lui, fait gronder sa 4 cordes, tête baissée, et plaque ses notes mécaniquement, tandis que le guitariste est souvent en mode shoegaze, son regard étant porté régulièrement sur une quantité non négligeable de pédales. Nous ne percevons malheureusement pas tout le fruit de son travail, le duo basse-batt' étant plus fort dans le mix (en tout cas, perçu ainsi de notre côté). Il faut aussi reconnaître que quand cette puissante «machine» se met en marche, elle vous absorbe tellement que ces petits détails n'ont vraiment plus d'importance. Maquina. nous a rappelé l'explosivité de certaines formations, telles que MadMadMad, Parquet, voire La Jungle. Les Lisboètes ont livré l'année dernière Prata, un disque de 6 titres qu'on vous recommande chaleureusement, si les quelques mots plus haut vous parlent.

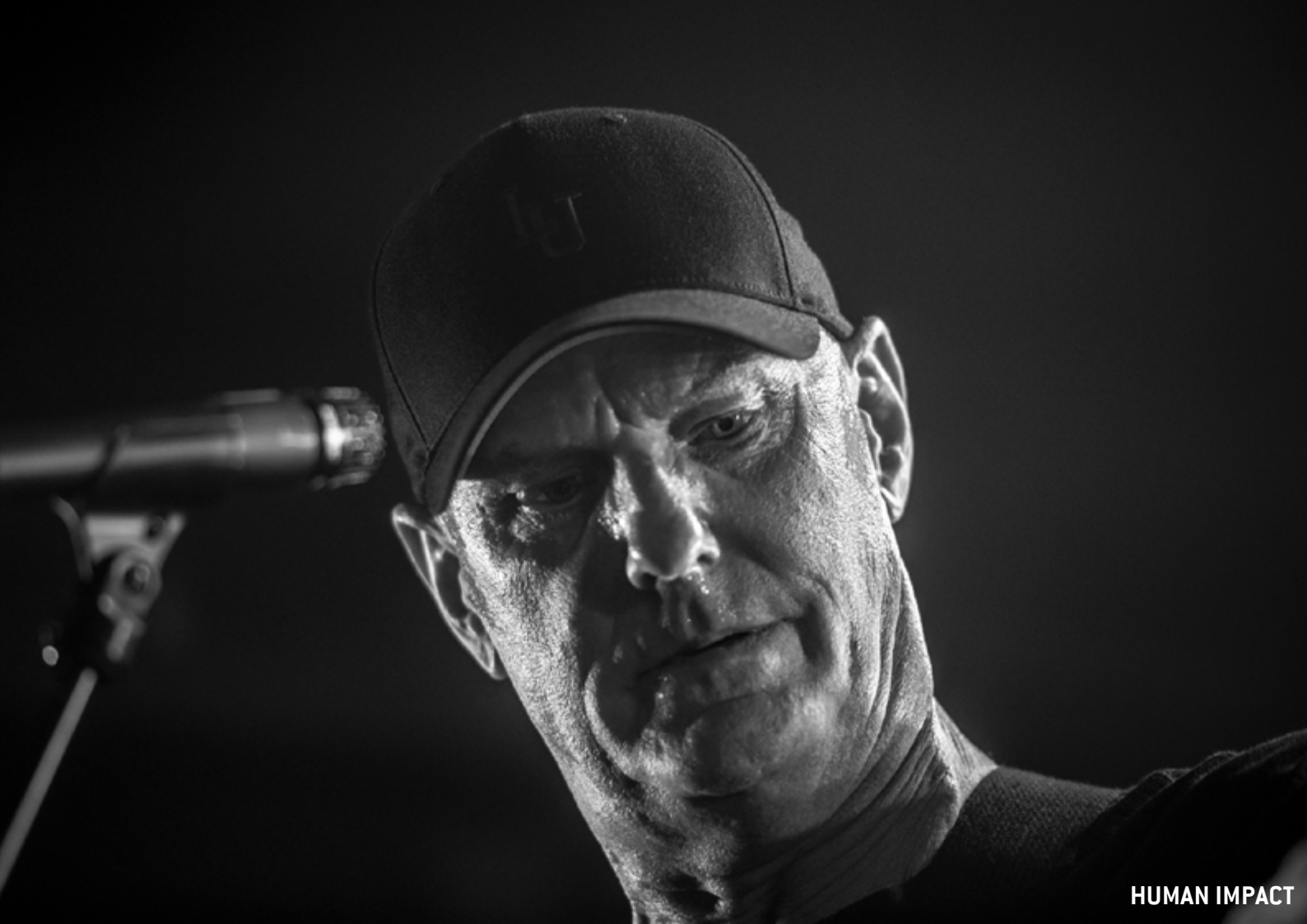
Place à Human Impact «nouvelle formule» qui défendra ce soir majoritairement Gone dark dans un Petit Bain malheureusement pas tout à fait rempli. Ce sont d'ailleurs les cinq premiers morceaux de l'album, dont l'ordre sera respecté, qui inaugurent la première partie du show. On enchaîne les admirables interprétations de morceaux lourds et rugueux, avec un chant criant le désespoir. Impossible de ne pas penser régulièrement à Unsane durant ce concert, qui sera d'ailleurs repris grâce à «Only pain». Human Impact livre quelques morceaux de son album éponyme («E605» et le rappel «November») et son EP01 («Recognition» et «Contact» et «Sparrow»), histoire de contenter tout le monde. Spencer, pas vraiment déstabilisé par son jetlag, présente une forme olympique n'hésitant pas à aller régulièrement bousculer et rigoler avec le trapu bassiste Eric Cooper, et faire crier sa guitare. La section rythmique l'est tout autant, ça frappe fort et ça groove, le sol de la barge flottante subit les impacts. Tandis que Jim habille l'ensemble et harmonise la setlist avec ses divers samples

entre les morceaux. Le public, étonnamment de toutes les générations, est plutôt dans une sage communion avec le groupe, il bouge peu mais livre ses pensées à Chris entre les chansons. Un respect mutuel s'est installé naturellement, si bien que lorsque le groupe s'apprête à dire au revoir, il n'a pas d'autres choix que de grappiller sur le temps et de lui faire plaisir avec «November», le premier single de son histoire.

Je n'étais pas un amateur éclairé de Human Impact avant de venir à Petit Bain, je le suis devenu grâce à ce live et à cette rencontre avec la formation à qui on souhaite le meilleur pour sa tournée. Il y a aura fatalement des milliers de chanceux.

Merci à Rosie de Rarely Unable.

■ Ted
Photos : JC Forestier





R3VIVRE

VICTOIRE

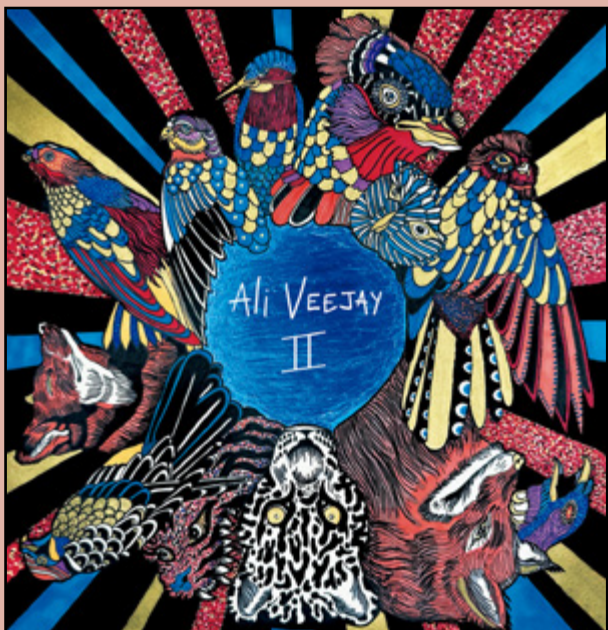
[Guerilla Asso]

Tel le Phoenix qui renaît de ses cendres, et forts de leurs expériences passées au sein de diverses formations angoumoises, quatre teneurs se sont acoquinés pour former R3vivre (un lien avec l'excellent combo ricain RVIVR ?) et balancer un premier album très abouti.

À défaut de le faire revivre (il faut savoir rester modeste dans la Victoire), ils entretiennent la flamme et font perdurer un punk-rock mélodique chanté en français, qui trouve ainsi toute sa place dans l'écurie Guerilla Asso, et qu'on peut rapprocher de Charly Fiasco ou encore Dolores Riposte. Sans oublier les influences américaines, NOFX en tête sur «Pas le temps», morceau dans lequel ils ont pourtant bien pris le temps de rendre hommage à «Linoleum», ou The Ataris sur «Influences» justement. Malgré son titre et sa pochette, la teneur générale de l'album n'est pas trop à la fête. Écologie («Tout ça pour ça»), monde du travail («Robots»), introspection («Absent»)... la naïveté et l'insouciance des jeunes années sont passées, et l'âge adulte ne fait pas franchement rêver. Le constat est amer, mais la pilule passe mieux en l'évacuant au travers ces douze morceaux empreints d'une douce mélancolie, de refrains accrocheurs et fédérateurs et des très nombreux chœurs («Si demain», «Les sages»). Mais s'il ne fallait retenir qu'une victoire dans ce disque, ce serait «Les routes de traverse», qui m'a accroché d'entrée et me file toujours les poils après moult écoutes. Autrement dit, un titre grâce auquel tu te sens vivre, voire revivre...

■ Guillaume Circus





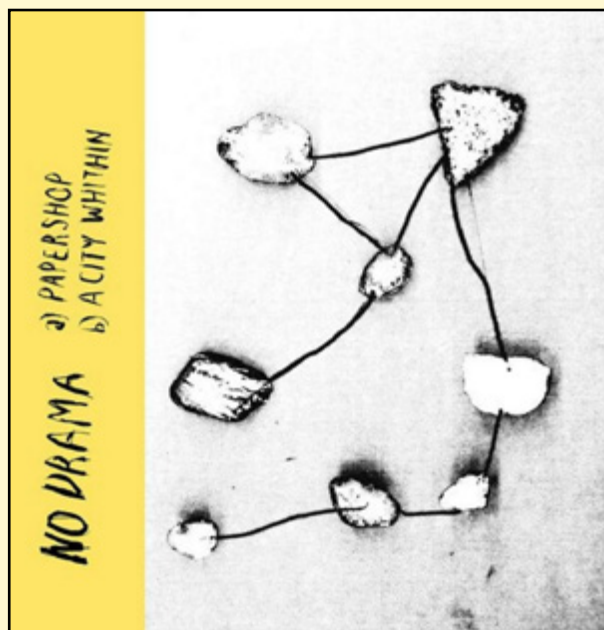
ALI VEEJAY

11

(Dora Dorovitch)

Son premier album en solitaire explorait de nombreuses pistes avec une certaine direction vers la scène indépendante américaine, ce Il choisit une toute autre voie... Ali Veejay s'exprime en français, balance ses textes en spoken word, reléguant les mélodies à quelques phrases pour casser les rythmes et faire baisser la tension. Avec des morceaux expéditifs (14 en 28 minutes), on a peu le temps de s'accrocher à un gimmick ou à un riff décomposé, quand bien même on aurait aimé le voir davantage exploité («Sorcier»). Mon côté rock préfère quand il joue avec le «Feu» au bord de la «Mer». Quand il part en beatbox et en slam artisanal, c'est un peu la douche froide, j'ai beau sentir le travail et entendre des idées, je n'arrive pas à entrer dans ce monde pour vouloir y retourner. Si l'opus avait été coupé en deux avec une partie (ou un EP ?) axée pop (les titres cités ajoutés à «Hypersensib», «Déesse» et «Sorcière» par exemple) et une autre spoken word, j'aurais aisément choisi mon camp, mais la division n'est clairement pas l'intention d'Ali Veejay qui préfère réunir les opposés et faire des étincelles.

 Oli



NO DRAMA

PAPERSHOP / A CITY WITHIN

[Araki Records / Hidden Bay Records /...]

Au milieu des tas de vinyles envoyés dans le terrier, parfois se trouvent (se cachent même) des 45 tours. C'est rare, mais ça arrive. C'est le cas du 2-titres d'un quatuor toulousain répondant au nom de No Drama. Et ce qui est assez frustrant et difficile dans ces moments-là, c'est de se forger un avis sur la ou les artistes. En tout cas, ce que je décèle d'emblée à l'écoute de «Papershop» et de «A city within», c'est la jeunesse de ce groupe d'indie pop punk. Le style ? La manière de jouer ? De chanter ? Bah, un peu tout ça mélangé. Ça sent la fraîcheur, l'imperfection, l'innocence, la sincérité, et puis le goût de jouer comme leurs bands préférés, peut-être. C'est franchement touchant et leurs compositions le sont tout autant. Ils ne se prennent pas la tête, jouent sans prise de risques, vont à l'essentiel. Grâce à eux, on retourne 20-30 ans en arrière lorsqu'on découvrirait avec émerveillement des groupes comme Mineral, Weezer, Jawbreaker ou encore American Football. Il s'agit de leur 2e sortie, après un 1er EP éponyme en 2023 (ils se sont formés en 2022), et tout ce qu'on leur souhaite est de poursuivre dans cette voie, continuer à jouer, à tourner, à s'éclater. Et si on devait leur donner quelques conseils pour la suite, ce serait de soigner davantage la production de leur disque, et de changer de nom, car on ne compte plus les No Drama sur la planète...

- Ted



CHAFOUIN

TRUCS

[Araki Records / Epicericords / ...]

Visiblement en pleine créativité, Chafouin ne s'arrête plus ces derniers temps. Alors qu'un nouvel album est sorti le 1er avril, les Brestois nous avaient délivré deux disques en 2024, dont ce Trucs. La dernière fois qu'on vous en avait parlé, c'était pour Trois, quatre, album livré en mai 2023. Ça fait donc 4 disques en 2 ans, une belle prouesse. Mais alors que vaut ce Trucs ? Eh bien, on va dire que si tu connais un peu les garnements, tu ne seras pas vraiment surpris du résultat. Chafouin reste dans les fondements de la musique minimaliste (pas étonnant qu'ils aient proposé leur version d'In C de Terry Riley l'année dernière), mais en mode rock expérimental. Une musique avec pas mal de bases répétitives donc, ce qui peut devenir assez vite chiant à la longue quand on n'est pas habitué. Et puis, presque par surprise, le groupe parvient à présenter des chansons beaucoup plus faciles d'accès comme «Batav» et sa sensibilité pop. J'ai un petit faible aussi pour les airs mélancoliques (non sans excentricité) que diffuse «Cinq point un». Trucs, que je trouve personnellement moins abouti que Trois, quatre, est plus centré sur l'expérimentation aboutissant parfois à quelques dingeries comme «Max la menace», ou à des compositions superbement travaillées comme sur l'hypnotisant «AZAG». En bref, un album qui retourne le cerveau.

■ Ted



DAMAGE DONE

STRANGER SKIES

[Klonosphère]

Damage Done est un groupe originaire de Nantes, évoluant dans un style rock/folk acoustique. Leur premier album, Stranger skies, nous offre 7 titres répartis sur 43 minutes de musique immersive. La formation propose des morceaux atmosphériques et pesants, portés par une voix qui évoque celle d'Eddie Vedder de Pearl Jam, Layne Staley d'Alice in Chains, ou encore Ryan McCombs de Soil. Les amateurs des sessions acoustiques de MTV des années 90 y trouveront leur compte. Personnellement, le style et les tonalités choisies m'ont beaucoup rappelé l'album Damnation d'Opeth. Malgré ces influences marquantes, Damage Done parvient à se frayer son propre chemin et à imposer sa touche unique dans ce genre musical. Certains titres sont si lourds que, si les guitares étaient distordues au lieu d'être acoustiques, elles rivaliseraient sans honte avec les classiques du metal. D'autres titres flirtent avec le blues, comme «The Fire» et son riff introduisant du slide sur les guitares. On se laisse rapidement emporter et bercer par les morceaux, avec ces 43 minutes qui s'écoulent très (trop) vite. En résumé, ce premier album est à la fois mature, accompli et superbement produit.

■ Jerome_tFb



POINT MORT

LE POINT DE NON-RETOUR

[Almost Famous]

Depuis toujours, Point Mort est compliqué à suivre et à définir, ce nouvel opus ne nous facilite pas les choses, mais l'artwork attire notre attention sur la dualité. La peinture présente deux femmes, l'une clairement en souffrance tandis que l'autre semble apaisée et réconfortante, répondant au cri rouge sang par une rose et une caresse. Et si c'était la clef ? Un groupe qui présente un déchirement et cherche dans le même temps à nous consoler ?

Le point de non-retour débute par une ambiance assez malaisante, une introduction malmenée par des grognements/hurlements qui deviennent des mots plus humains avec une touche d'électronique pour décor, on ne sait pas trop où l'on va et s'il faut vraiment y aller, mais on se laisse emporter jusqu'à «An ungrateful wreck of our ghost bodies», une des pièces maîtresses de l'opus. Très hardcore avec une agressivité dingue et une cadence folle, le titre gagne encore en intensité avec les variations du chant, parfois plus clair (mais pas moins énervé), parfois complètement growlé... On se retrouve soudainement dans l'œil du cyclone, ne reste qu'une voix douce sur quelques notes éparses, c'est presque heavenly voice avec une ambiance à la Brutus du plus bel effet, la machine se remet en route et les mélodies prennent le lead pour une fin de morceau envoûtante... jusqu'à un dernier accès de colère contré par des guitares scintillantes. Wouaw. L'autre très gros morceau de l'album est

le suivant : «The bent neck lady», ouvert par une voix limpide et seule, elle se durcit, devient démoniaque et joue sur les deux registres, comme si Sam était atteinte de schizophrénie... Tiens, et si les deux femmes de l'artwork étaient deux visages de la même personne ? Deux expressions différentes au sein d'une même entité, comme ce que l'on écoute et entend... Particulièrement chargé en émotions, le morceau est déchirant, lacérant même si on se réfère à ses dernières secondes. «Skinned teeth» semble moins se poser de questions existentielles et trace tout droit, dans ce maelstrom expéditif et ultra violent, quelques pointes de légèreté viennent relever la sauce mais pas l'allonger (le tout tient en moins de 3 minutes). On reprend sur du mélodique et soudain, ça tombe, c'est assez lourd et alors qu'on pense se faire écraser, on affronte un break assez surprenant qui nous fait perdre l'équilibre, l'ensemble est au final assez décousu et on peut moins se laisser embarquer, peut-être «Le point de non-retour» a-t-il été atteint ? Pas mon passage préféré, le break sur «lecur» est plus lisible, je préfère donc largement cette composition qui est attaquée par un chant autoritaire et puissant avant que des harmonies délicieusement doublées qui viennent brouiller les pistes hurlées, en live, il faudra faire un choix, Sam ne pourra se dédoubler... Il nous reste un peu d'énergie pour croiser «Der», sa lumière, ses méandres, ses écorchures et encore des mots et des maux qui tourbillonnent dans notre esprit.

Point Mort maîtrise à merveille son trouble dissociatif de l'identité, laisse s'exprimer toutes ces idées, mais c'est de ce chaos que naît leur belle harmonie.

■ Oli



POINT MORT

CE QUI ÉTAIT UNE SENSATION EST DEVENUE UNE CONFIRMATION, IL FAUT COMPTER AVEC POINT MORT POUR DYNAMITER LA SCÈNE POST-HARDCORE FRANÇAISE ! ON REVIENT AVEC QUATRE D'ENTRE EUX (SAM LA CHANTEUSE, DAM LE BASSISTE, SIMON LE BATTEUR ET OLIVIER, L'UN DES DEUX GUITARISTES) SUR LA CRÉATION DE CE NOUVEL ALBUM, MAIS ÉGALEMENT SUR DIFFÉRENTS CHOIX RÉALISÉS PAR LE GROUPE QUI SERA EN TOURNÉE EN MAI...



Vous mettez en avant le terme «chaotic pop-core». Pourtant les quelques mélodies ne sont pas franchement «pop»... D'ailleurs Sam le dit dans le doc : « Si je faisais de la pop, je serais bien plus tranquille... »

Sam : Dans le docu, je pensais plutôt à la complexité des morceaux versus des formats plus couplet / refrain.... Mais à certains égards, cet album est pop. La musique est alambiquée, mais les riffs (voix, guitare) restent bien en tête.

Dam : Le côté pop dont on parle peut venir également du fait que le chant est assez produit dans ce nouvel album, superposition des voix, contre-chants, chant clair, des choses qu'on voit plutôt dans la pop que le hardcore, effectivement.

Le fait de casser les frontières entre les styles est quelque chose qui vous motive au moment de composer ?

Olivier : Sur cet album, je voulais plus de place

pour la voix, c'était ma ligne conductrice. Je ne me suis jamais dit qu'il fallait un passage rap ou pop sur tel morceau. L'aspect narratif est le plus important. C'est beaucoup d'échanges avec Sam. Je réécrivais pour coller à ses idées et parfois la nouvelle instru nous donnait envie d'aller encore plus loin.

Simon : On fait surtout la musique qu'on aura ensuite envie de jouer sur scène, faire des disques pour faire des disques ne nous intéresse pas.

Enregistrer en «live» des morceaux assez longs, c'est juste parce que vous aimez les défis ?

Dam : Je pense qu'on se rend compte de l'inconscience de la chose au moment où on est en train de l'enregistrer. Ce n'est pas un défi, mais plutôt une envie de faire vivre la chanson dans sa totalité.

Olivier : Cela nous oblige à une préparation, une implication et une maîtrise des morceaux pour les concerts. Au final, on enregistre de la musique qu'on va jouer en live ! Dans notre inconscient peut-être que si on ne finit pas en PLS, on a l'impression d'avoir loupé quelque chose !

Au-delà de ses compétences techniques, pourquoi toujours choisir Amaury pour vous enregistrer ?

Olivier : Son implication sans pareil, son exigence et surtout sa tenue de cycliste !

Simon : Ça nous économise aussi tout le processus durant lequel on apprend à s'approprier avec le producteur et c'est précieux. Ce n'est bien sûr pas un choix par défaut, sa méthode et son travail nous plaisent. Au bout de 3 albums sur 6 ans, on a appris à bosser ensemble et il comprend tout de suite ce qu'on cherche à faire. C'est du temps et de l'énergie gagnés !

Le point de non-retour est le titre choisi pour l'album, qu'est-ce que vous ne referez plus ?

Sam : Concrètement tout ! On n'a qu'une vie. Ou alors, enregistrer en live peut-être (rires)

Olivier : Croire que l'on aura assez de temps pour tout enregistrer !

L'album sort dans quelques semaines, vous n'avez plus rien à faire dessus, c'est «long»

cette période ?

Sam : En réalité, il y a beaucoup à faire pour le faire vivre sur scène maintenant. On travaille à sa présentation en live maintenant. Ça passe par de la résidence, de la scéno, etc...

Dam : On a eu plein de choses à faire entre la sortie réelle et la fin de l'enregistrement, mais la session d'enregistrement semble loin maintenant. Il faut désormais faire vivre ces morceaux en live, encore des trucs à faire !

La promotion du disque fait qu'il est dans un délicat pochon avec une fausse mèche de cheveux, c'est une idée à vous ou un truc d'attaché de presse ?

Sam : Ah non, je plaide coupable, c'est totalement mon idée ! On fait toujours des packages personnalisés lors de nos envois médias. Ça a commencé avec des minis nœuds coulants pour R(h)ope, des pétales de fleurs pour Pointless.... J'ai même hésité à couper mes propres cheveux cette fois. Mais, ça avait un côté un peu glauque (rires).

Enregistrer l'album n'a pas été une sinécure, tourner le clip de «Skinned teeth» a davantage été une partie de plaisir ?

Dam : Aucun objet n'a été blessé pendant le tournage, ce ne sont que des effets spéciaux bien sûr.

Olivier : Quand j'ai composé «Skinned teeth», je voulais un morceau court, «simple», efficace et fun. Il était logique que le clip reflète cette envie. Pour le coup, cette journée de tournage était dingue, et je crois que le clip en témoigne bien !

Simon : Personne ne s'est blessé (miraculeusement). On en garde un excellent souvenir. Pour le prochain album, j'espère qu'on aura le budget pour des explosifs, ça manque un peu sur celui-ci...

Plaisir, moments pénibles, réconfort, on a l'impression que tout est indissociable, c'est l'idée de l'artwork ?

Sam : Pas vraiment non, pour moi ça dit autre chose. Mais, si c'est ta vision, ça me va. J'aime l'idée que chacun s'approprie l'artwork avec son propre ressenti et sa propre histoire.

On peut aussi le voir comme un mix entre Gauguin et Munch, quelle est l'histoire de cette

pochette ?

Sam : Ni l'un ni l'autre. Mais il y a effectivement une inspiration picturale que je garde pour moi [sourire]. Et pour son sens c'est pareil, car sinon je verrouille l'imaginaire de celui qui la regarde et je ne préfère pas.

Le 7 mai vous êtes à Chambéry, le 10 à Nice, entre les deux vous cherchez encore des dates ?

Sam : Non, on ne cherche plus, on sera à Marseille et à Valence les 8 et 9. Enfin si, on cherche pour novembre maintenant, chers amis programmeurs !

Dam : Huit dates dans le quart sud-est en mai et le 22 mai à Paris !

Il y a des festivals au programme de l'été à part le Metal Hunting ?

Sam : Apparemment pas, mais tu l'as dit, y'a le Metal Hunting. Venez, la bière est à volonté (ce qui en soi est déjà fou). En plus, on joue avec nos comparses de label, Tankrust et Tempt Fate et les amis de Brûle aussi ! Inratable !

Le fait de sortir l'album fin avril est trop tardif pour que les programmeurs pensent à vous ?

Sam : Non, au contraire, le booking est en cours depuis septembre 2024. Ils ont reçu l'album très tôt. Le timing était bon. Une sortie juste avant les festivals d'été, ça semblait idéal.

Simon : Les programmeurs attendent qu'on ait le Grammy, par contre on ne sait toujours pas ce qu'attend l'académie des Grammys !

Avec quels groupes aimeriez-vous partir en tournée ?

Olivier : Tant qu'on part en tournée ! Peu importe le groupe ou le style tant qu'humainement cela se passe bien !

Simon : Un groupe qui donne tout sur scène, qui nous motive encore plus à jouer, avec qui on peut passer de bons moments. Une journée de tournée, c'est des heures de bagnole pour à peine deux heures de concert, donc ce qui se passe en dehors de la scène est primordial !

Si un groupe devait reprendre un de vos morceaux, ce serait quel titre et par quel groupe ?

Olivier : Magma : «The bent neck lady»

Simon : Malgré tous nos efforts, je ne sais pas si on arrive à faire de la musique assez zinzin pour qu'elle soit reprise par Magma, mais j'adore l'idée !

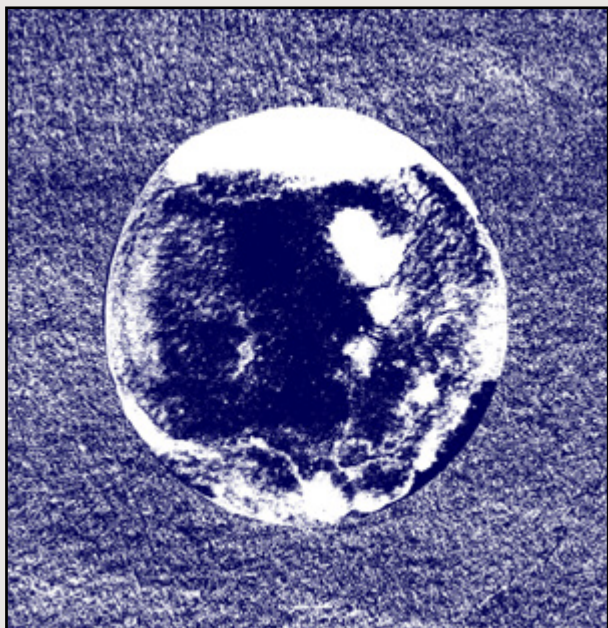
Sam : C'est clair, j'espère qu'ils me prendront en choriste !

Merci aux Point Mort pour ces réponses instructives et à Floriane de Shake Promo pour avoir assuré le relais.

■ Oli

Photos : Jessica Salitra





BERMUD

OCEANS ON THE MOON

[Autoproduction]

Si tu es client de l'indie rock à la ricaine et que tu ne te lasses pas de réécouter Nada Surf ou Dinosaur Jr, décolle vers la lune et ses océans avec l'album aussi rond que carré de Bermud ! Ingé son à La Cuve (au Nord d'Angers), Elliot a beaucoup travaillé seul sur les compositions avant de leur donner vie sur scène avec un vrai groupe et d'enregistrer toute cette bonne énergie sur un LP tout propre et avec les fioritures exigées par l'ambiance des années 90'. Perso, j'adore ce son de distorsion, une douceur de grésillements qui donne de l'accroche aux riffs et permet de sublimer les mélodies d'un chant éclairci par cet environnement plus granuleux. Chaque song a sa petite touche qui lui donne un supplément d'âme, par exemples le rab' de nervosité de «Striken god», les allures de tube de «Anyway», la guitare qui illumine un «Ghost cry» saturé ou encore le très chantant «Fallen moon». À l'inverse, je trouve les refrains de «Call out» un peu forcés, je préfère quand Bermud accentue la légèreté même en appuyant sur les pédales («Wherever it's brightest»). Quoi qu'il en soit, c'est un premier album très réussi, les amateurs de rock alternatif US/shoegaze (My Bloody Valentine doit faire partie de leurs influences majeures) seront donc comblés par cette exploration.

■ Oli



IN DER WELT

SUNGAZING

[Autoproduction]

Après un premier album éponyme délivré au début de l'année 2023, on s'attendait à ce que les Clermontois d'In Der Welt prennent leur temps pour lui pondre une suite en version LP digne de ce nom. Sauf que ces derniers, peut-être impatients ou craignant qu'on les oublie un peu trop vite (en tout cas, de notre côté, ce n'est point le cas), ont lâché en novembre dernier un EP de 3 titres + 2 interludes vocales (des extraits de film) pour 10 minutes de folie : on se situe plutôt sur un mega single qu'un EP. Ça sent clairement l'urgence, comme leur post-metal hardcore qui brûle intensément et nous fait fondre, pour faire le lien avec le nom de l'EP et à sa pochette explicite qui continue d'utiliser la même bichromie. On ne retirera rien à ce qui a déjà été dit sur le disque précédent, Sungazing confirme à 100% les impressions qu'on avait eues à l'époque, la surprise en moins, la qualité de production en plus. Ces nouveaux morceaux révèlent moins de mélodies que son prédécesseur (dû au nombre de plages moins importantes, de fait), mais insistent davantage sur l'intensité et la variété des riffs lourds et tranchants, et dans la voix hurlée complètement exaltante qui se laisse quelques moments chantés très appréciés. Sungazing, de par le choix de son format court, laisse néanmoins de la frustration. Naturellement, on aurait préféré en voir un peu plus.

■ Ted



NOUS AUTRES

(Music Composed for Shows)

FRANÇOIS MERLIN

NOUS AUTRES I & II

[Autoproduction]

Les deux volumes de *Nous autres* sortis à un mois d'écart à l'automne dernier marquent le retour de François Merlin dans notre terrier. Nous l'avions connu par le biais de son contemplatif *Les magnifiques*, une toile de fond sonore marquée par des influences post-rock, pop et la bande sonore cinématographique. C'est donc vingt titres au total regroupés de manière équilibrée (10 pour *Nous autres I* et 10 pour *Nous autres II*) que nous avons eu la chance de découvrir via un séduisant package fait maison en édition limitée/numérotée et graphiquement conçu par Dylan Cozian. Certains de ces morceaux ont d'ailleurs été composés à l'époque de celle de *Les magnifiques*, mais dans un tout autre contexte. En effet, ces nouveaux enregistrements réalisés sur une période de quatre ans ont été utilisés comme trame sonore pour un triptyque théâtral autour de l'autisme et de l'expérience de l'altérité. Trois spectacles poétiques sur l'univers de la différence («Ma fille ne joue pas», «Atypiques» et «Cabane») proposés par la compagnie Les Eduls d'Emma Pasquer et joués essentiellement dans la région parisienne. Une mission qu'a rempli avec succès ce parisien d'origine normande qui ne laisse pas beaucoup fuiter d'information sur lui. Tout juste sait-on qu'il est documentaliste à la discothèque de Radio France et qu'il a fait une formation universitaire en musicologie à Rennes.

Les deux volumes présentés ne s'écoutent donc

pas comme un album traditionnel, mais plutôt comme un tout conceptualisé où la musique sert un propos (en l'occurrence le spectacle vivant) malheureusement totalement absent ici. De fait, il faut faire sans et accepter de s'imprégner de cette œuvre composite mêlant musique d'ambiance, plages vocales et samples, titres instrumentaux apparentés souvent au post-rock à la fois calmes et tendus, ou pièces classiques de cordes et de cuivres. La liste n'est sûrement pas exhaustive, mais la création a le mérite d'être intelligemment nuancée et de proposer une couleur différente à chaque instant pour accompagner l'évolution de l'écriture de ces pièces de théâtre, mais aussi pour sensibiliser sur les troubles du comportement et de la communication d'une personne atteinte de cet handicap qu'est l'autisme. À l'instar d'une œuvre de musique classique, les différents mouvements sont respectés et magnifiquement exécutés, avec une sensibilité et une envie d'explorer chez François Merlin qui reste intacte (diversité musicale et de techniques d'enregistrements), et c'est ce qui nous rassure en quelque sorte à travers *Nous autres*. Bien qu'ils aient des liens entre eux (le morceau «Diagnostic» et ses différentes parties, par exemple), il paraît difficile de faire une distinction entre le volume I et II tant l'ensemble paraît cohérent de A à Z. Et c'est probablement pour cette raison que ce projet a eu des échos sur diverses rédactions dites mainstream telles que FIP et France Inter.

Pour terminer cette chronique, et ainsi prolonger cette expérience, sachez qu'un podcast de dix épisodes a été mis en ligne dans lequel on peut retrouver de nombreux témoignages recueillis lors de la tournée des spectacles. Et si cela peut sensibiliser davantage les personnes sur le sujet de l'autisme et des différences, alors François Merlin, son équipe, et celle de Les Eduls auront rempli leur dure quête. Rien que pour ça, on rend grâce à leur professionnalisme et au travail réalisé avec grand soin.

■ Ted





DEPORTIVO

REPTILE

[Autoproduction]

J'avais promis de parler de Reptile sans s'enfermer dans la nostalgie. De ne pas faire comme si chaque nouveau riff était un clin d'œil à «Roma» ou à «Paratonnerre». Et pourtant... Deportivo, c'est un peu comme un pote d'enfance que tu retrouves des années plus tard : t'es censé faire comme si rien n'avait changé, mais tu sens bien que tout a bougé. Et que ce n'est pas plus mal. Reptile, ce n'est pas un comeback. C'est un disque de vivants. De mecs qui ont compris que vieillir, ce n'est pas trahir. Que la hargne peut muer sans disparaître. Ils n'ont pas ravalé leur venin, ils l'ont distillé. Lentement. Chirurgicalement. Dès l'ouverture, le titre éponyme t'agrippe, reptilien dans le groove, fiévreux dans la voix. Jérôme, toujours aussi cabossé du verbe, toujours aussi «ivre», de moins en moins débutant, t'embarque dans une traversée où la poésie mord et où la lucidité gratte. On est dans un rock qui fait réfléchir, pas dans celui qui fait les gros yeux.

Le disque brille là où on ne l'attendait pas. Quand le groupe ralentit, il devient magistral. «Traînards» en piano-voix te cueille là où tu pensais avoir bâti des murs. «[L]égo» affiche une candeur à contre-temps, presque dérangeante tant elle est nue. Et puis il y a «J'aurais dû t'en parler», où tout vacille : le texte, le tempo, les certitudes. Deportivo n'a jamais sonné aussi juste que lorsqu'il doute. Mais ne vous inquiétez pas, la rage est encore là. Elle suinte sur «Fiasco», elle explose. Et bon nombre de personnes qui

les suivent peuvent se reconnaître dans ce qui est la déliquescence des relations qui durent («Nous n'avons plus rien à nous dire, c'est un fiasco/Nous n'avons plus qu'à faire s'opposer nos égos»). Elle grince sur «Révolution Benco», les mots sont du Deportivo et arrivent à faire sonner dans la même phrase «fomentier», «révolution» et «Benco».... Sauf qu'ici, la colère est tenue en laisse. Et c'est peut-être ça, le vrai changement : Deportivo ne cherche plus à impressionner. Il raconte. Il expose. Il tranche quand il faut, mais n'a plus besoin de gueuler pour être entendu. Reptile tangué, il s'éparpille parfois, mais il avance tout en étant cabossé et résolument humain. Il refuse le «retour aux sources» qui sent la naphthaline. Il choisit la mue. Une mue qui gratte, qui démange, mais qui dit la vérité.

Les concerts ayant précédé l'album, nullement question de se demander si les titres passent en live. Un Trianon et un Olympia tremblent encore du passage du désormais quintet sur leurs planches... Deportivo n'a pas vieilli : il a grandi et nous aussi. Alors oui, leur jeunesse fut remarquable. Mais leur présent ? Il est carrément bouleversant.

■ JC Forestier



FERVENTS

PLASTIC SNAKE FACTORY

[Capitaine Records]

Qu'on se le dise : Fervents n'est plus un groupe à surveiller. C'est un groupe à suivre de près, à soutenir, et surtout, à ressentir, merci à Deportivo de nous les avoir faits découvrir en première partie de leur tournée et notamment à l'Olympia.

Deux ans après un premier EP éponyme prometteur porté par l'hymne «Billy», les Liégeois reviennent avec un deuxième opus à la hauteur des attentes : Plastic snake factory, un cri du cœur et des tripes, tendu comme une corde prête à lâcher. Ce cinq titres s'écoute comme une course contre la montre, un uppercut sonique où se croisent grunge malmené, punk hardcore nerveux et désespoir lucide. Le trio belge, dont les prestations scéniques ont déjà fait des ravages en Belgique, en Angleterre et aux Pays-Bas, passe ici un cap : plus sombre, plus rugueux, plus profond comme cela été le cas sur la scène Bruno Coquatrix à Paris. Enregistré au Studio Koko, en plein cœur de la cité post-industrielle de Liège, Plastic snake factory porte la marque de son environnement : un décor brut, une tension permanente, une envie de fuite. La production signée Laurent Eyen (It It Anita) donne au disque un son dense, tendu, sans jamais étouffer la puissance brute du groupe. Le mix et le mastering, confiés au tandem Ben Hampson et Katie Tavini (Ditz, Lambrini Girls, The Subways), peaufinent cet écrin sans en gommer les aspérités.

On retrouve ce qui fait la patte Fervents : trois voix qui se croisent, s'appuient, s'écharpent, des riffs acérés, des rythmiques urgentes, et surtout, une écriture habitée. Ben Baillieux, plume du groupe, creuse dans le dur : addictions banales, désirs d'évasion, rejet du conformisme social... Ici, pas de slogans vides, mais des phrases qui cognent et qui touchent. L'EP s'ouvre avec «Let go» comme un brasier qu'on allume au cœur de la nuit. Chaque morceau est une explosion contenue, un pogo intérieur, un cri collectif. On devine dans les guitares l'influence de Meat Wave, dans la tension du chant des échos à Idles, et dans la rage sourde, quelque chose de Tittle Fight, époque Floral green. Mais Fervents ne singe personne : leur son est taillé sur mesure pour la scène, et pourtant assez riche pour mériter une écoute attentive, casque vissé sur les oreilles volume à fond.

Difficile de détacher un titre plutôt qu'un autre tant l'EP fonctionne comme un bloc cohérent, mais l'énergie poisseuse du morceau-titre, la violence froide d'un mid-tempo plus pesant, et les hurlements fédérateurs du final laissent des traces. Des cicatrices sonores. Le genre qu'on cherche à rouvrir volontairement. Comme ils le disent dans «When I trains», «A storm is coming» et c'est bien la déflagration de leur musique. Avec Plastic snake factory, Fervents ne se contente pas de confirmer : le trio creuse un sillon personnel et nécessaire dans le paysage punk francophone. Un disque court, intense, viscéral - taillé pour le live - mais bâti pour durer.

■ JC Forestier



DEPORTIVO

L'OLYMPIA, PARIS

SI J'AVAIS DIT CELA À JÉRÔME IL Y A 20 ANS DANS LES BACKSTAGES DU PLATEAU DU FAIR POUR LA FÊTE DE LA MUSIQUE, NOUS AURIONS CERTAINEMENT TOUS LES DEUX BIEN RIGOLÉ... MAIS APRÈS LE TRIANON, C'EST BIEN CETTE SALLE MYTHIQUE QUE DEPORTIVO SOUHAITE DÉPOUSSIÉRER...

Mais avant cela, il fallait une première partie prête à chauffer la salle à blanc... et pourquoi pas un groupe qui vient de sortir son EP *Plastic snake factory* pour ouvrir pour le groupe qui lui sort son album *Reptile*... Le vent du sud-est de la Belgique souffle fort ce soir à l'Olympia, et il a un nom : Fervents. Originaire de Liège, ce trio punk a littéralement retourné la salle en assurant une première partie explosive. Si leur nom ne vous dit rien encore, retenez-le bien : ces gars-là sont en train de se tailler une solide réputation, et pas seulement dans le plat pays. Dès «Big», l'ambiance est posée. Guitare saturée, rythmique sèche, tension palpable : pas besoin de fioritures, Fervents sait frapper juste. «Faith» enchaîne sans laisser de répit, avec un chant hurlé à trois voix qui vient bri-

ser le silence comme une lame. Il y a chez eux une sincérité brute, une urgence rare, celle des groupes qui ne trichent pas. «Personal ghost» ralentit un peu le tempo, mais alourdit l'atmosphère. C'est sombre, poisseux, et terriblement efficace. On sent l'influence du grunge et du punk hardcore américain, dans la veine de *Title Fight* ou *Meat Wave*, mais sans jamais tomber dans le pastiche. Et je ne boude pas mon plaisir, je suis seul dans le pit, a priori pour l'intégralité de leur set... Un Olympia et un super groupe belge privatisé... Vient ensuite «Set us free», porté par une basse grondante et un refrain en forme d'appel à la libération. «A letter» puis «Let go» (déflagration qui ouvre leur nouvel EP) montrent deux visages complémentaires du trio. Mais toujours cette énergie vive,





FERVENTS

ce feu dans les tripes qui ne faiblit pas. «Broken home», morceau coup de poing, évoque sans détour la violence des non-dits familiaux. Et quand retentit «PSF», court et abrasif, le public comprend que le show touche à sa fin... avant l'apothéose finale : «Bullet train», véritable déflagration sonore qui vient clore un set sans faute. Fervents ne fait pas dans la dentelle, mais dans l'honnêteté brute. Leur punk, sombre et mélodique, convoque les fantômes

du grunge et l'urgence du hardcore, pour mieux parler de nous, de nos doutes, nos luttes, nos espoirs. Bref, la première partie idéale pour ce soir. Fans de Idles, Flat Worms ou Meat Wave, précipitez-vous. Vous risquez fort de devenir... fervents. Petit point sympathique, le chanteur de Fervents a gravé «à l'ancienne» des CD de leur EP, que j'ai troqué contre des photos sur les réseaux sociaux. Merci au groupe pour ce troc assez sympathique.







Vingt ans après leur premier album, Deportivo a rempli l'Olympia d'une ferveur électrique, entre nostalgie collective et joie brute de rejouer ensemble. Ce concert parisien, tant attendu, avait des allures de retrouvailles fiévreuses. Un public multigénérationnel scandait chaque mot, bras levés et cœurs ouverts, face à un quintet en grande forme, porté par la rage douce d'un rock franc, fidèle à lui-même. Dès l'ouverture avec «Reptile», l'ambiance est posée : tension électrique, voix rauque de Jérôme Coudanne, et une fosse déjà en fusion. Le groupe Cédric Le Roux à la guitare, Alexandre Maillard aux claviers enchaîne sans relâche «Parmi eux», «La brise», morceaux emblématiques d'une discographie aussi viscérale qu'introspective. Et c'est déjà la fin de ma privatisation du pit. Hop, envoyé dehors puis escorté manu militari (au sens propre, je suis empoigné par le bras...) jusqu'au vestiaire pour laisser mon matos photo en consigne... a priori Jérôme les avait bien chauffés car la sécu est sur les dents... Je perds certainement un ou deux morceaux dans la bataille le temps de suivre la procédure d'entrée/sortie...

Je me cale au fond de la salle, en plein centre n'ayant pas vraiment de raison d'aller me coller aux pogos n'ayant (en théorie) plus d'appareil photo. Les ballons gonflés en loucedé, et pourtant proscrits dans cette salle, flottent au dessus du public, créant un beau bordel. «(L) égo» et «Ivres et débutants» réveillent l'adolescent en chacun de nous, tandis que «Intrépide» et «J'aurais dû t'en parler» démontrent à quel point Deportivo maîtrise les nuances, capable d'aller du murmure au cri sans jamais sonner faux. Sur «Fiasco» et «La salade», l'énergie punk reprend ses droits, avec une section rythmique incisive portée par Julien derrière les fûts et Clément Fonio à la basse, pendant que «Révolution Benco» galvanise l'Olympia, véritable hymne générationnel chanté à l'unisson issu du dernier album. «I might be late» et «Alloués» offrent un moment d'accalmie, toujours chargé d'émotion. Les titres se succèdent sans que l'intensité ne faiblisse : «Domino», «L'immobilité», «Perdu !», puis «À l'avance», sublimé par la présence d'Arnaud Fournier à la trompette, qui donne au morceau une nouvelle profondeur. Jérôme le plante avec une reprise de Souchon au milieu...

Arnaud ne sait pas quand reprendre, mais cela ne dépareille pas avec le côté bordélique du groupe...

Puis vient «1000 moi-même», rageur, avant une belle surprise : une reprise bouleversante de Miossec, «Les bières aujourd'hui s'ouvrent manuellement», qui suspend le temps. Deportivo a certainement livré une des plus belles reprises et sa version passe toujours comme étant une chanson de son répertoire. Et pour clôturer le set principal : «Suicide sunday (Part I)», noir et intense, comme un uppercut émotionnel. Le rappel est généreux, en cinq temps. «Traînants», d'abord, qui réveille les corps fatigués, puis un clin d'œil malicieux avec un extrait de «Rubikscube», qui déstabilise et amuse. Viennent ensuite «Toutes les choses» et «Wait a little while», toujours aussi puissantes, avant un final cathartique sur «Paratonnerre», hurlé, pleuré, exorcisé par tout l'Olympia. Deportivo prouve ce soir-là qu'il n'a rien perdu de sa pertinence ni de sa sincérité. Ce concert, entre retour triomphal et communion intime, restera longtemps gravé dans les mémoires. Un orage d'émotions maîtrisé par des artisans du rock, lucides, fiers, et toujours libres.

Merci Arnaud, Jérôme, la bise à Caroline et sa petite famille.

Et ceux qui m'avait manqué quelques jours plus tôt à la Cigale étaient bien là, un big up à Shanka et Poppy que j'ai croisé dans le public.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier



DEPORTIVO



DEPORTIVO







YOU, INFINITE

YOU, INFINITE

[Pelagic Records]

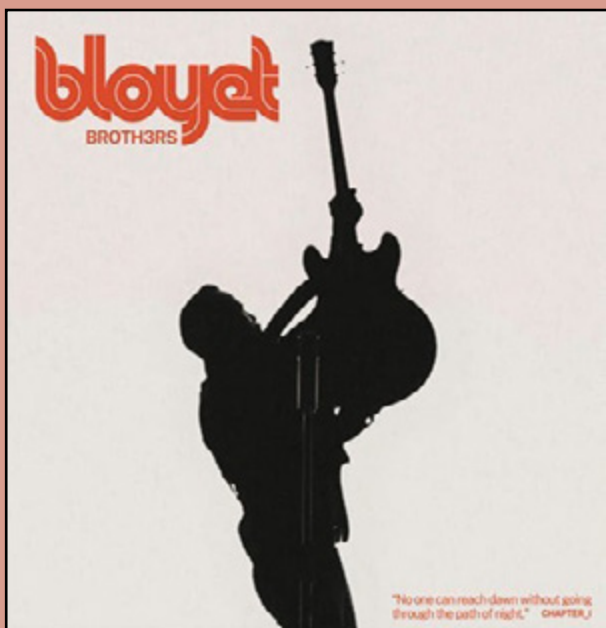
À l'initiative de This Will Destroy You en 2003 avec Jeremy Galindo (guitare), Chris King et Andrew Miller, Raymond Brown (basse, samples) a privilégié sa carrière professionnelle dans la médecine après la sortie du premier vrai album du groupe (le tout premier était davantage une démo). Mais depuis 2008, Jeremy et Raymond sont restés en contact, poursuivant chacun leurs activités (TWDY et The Introvert pour l'un, l'oto-rhino-laryngologie pour l'autre). À ses heures perdues, Raymond compose et emmagasine des riffs et des idées de compositions, il les partage avec Jeremy et ils décident de leur donner vie dans un nouveau projet dénommé You, Infinite. Histoire d'avoir de bons musiciens à chacun des postes clés, le duo embarque dans son aventure Johnnie McBryde, Ethan Billips et Nicholas Huft qui sont les nouveaux comparses de Jeremy dans sa version de This Will Destroy You (Chris King continuant de jouer également sous ce nom avec d'autres zicos). Leur style, leur renommée et la qualité de leur album font craquer Pelagic Records (qui a les droits pour les versions vinyles des derniers TWDY).

Ce sont donc des années de réflexions qui arrivent à nos oreilles avec You, infinite, un peu plus d'une heure de post-rock contemplatif qui prend logiquement son temps pour mettre en place ses idées, les développer et les laisser mourir tranquillement. «Sérénité» est certainement le mot qui convient le mieux pour l'associer

à leurs ambiances. Tout est posé, c'est calme, les notes s'enchaînent naturellement, on peut laisser les sons de frottements sur les instruments («Loop 20»), comme si on était chez eux ou eux chez nous, en toute intimité, sans pression (tiens, je vais me réécouter un peu de Ending Satellites...). Il y a bien parfois quelques accélérations, mais c'est uniquement pour apporter un peu de dynamique et donner un coup de boost («The elder»). Par cet aspect, You, infinite rappelle donc à l'auditeur ses origines, même si This Will Destroy You est capable d'accès très saturés (on en trouve quelques traces sur «Shine eternal»). Les ballades sont agréables et bien que construites «en solo», les compositions ne tombent pas dans le piège des boursouflures arrangées et autres bidouillages électroniques, les mélodies (comme la belle ligne directrice de «Currents») et les atmosphères («Dormant») ont toujours la priorité.

Initié sans prétention comme un éventuel projet solo, You, Infinite s'est structuré et talent aidant, les graines semées par Raymond Brown sont devenues de belles pousses créant un champ harmonieux et paisible.

■ Oli



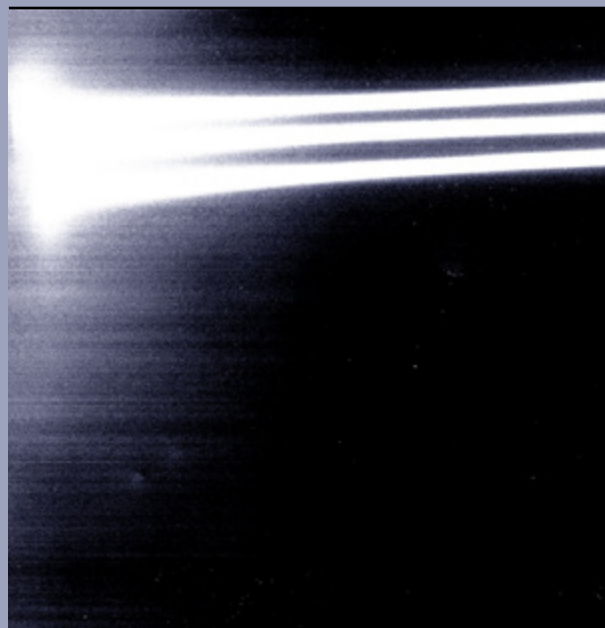
THE BLOYET BROTHERS

CHAPTER 1 : ORIGIN

(Swello Prod)

Avant, ils s'appelaient The Bloyet Brothers & Lourychords et ils faisaient du rock'n'roll, maintenant ils s'appellent The Bloyet Brothers et ils font toujours du rock'n'roll. Le quatuor qui avait sorti deux LP en 2015 et 2019 s'est resserré au niveau familial, puisque ce sont maintenant les trois frangins qui sont derrière The Bloyet Brothers, ce qui semble un peu évident, dans un sens. Et ce trio propose Chapter 1 : origin, ce premier EP qui, au regard de son titre, augure qu'il y aura donc d'autres chapitres. Pour ce qui est de ce premier chapitre, eh bien avec un frangin à la batterie, le deuxième au chant et à la guitare qui a tendance à fuzzer et le troisième au clavier plutôt en mode orgue, on est plutôt sur du rock seventies de haute facture. Si l'entame de l'EP commence très basiquement avec «Honor» et son rythme de base rock qui se prolonge, rejoint par le chant puis la guitare, on pense partir sur un album ultra classique, mais les frères Bloyet ne sont pas des débutants. La suite sera variée, haute en fluctuation électrique et parenthèse apaisée, entre calme et tempête. C'est comme si tu passais de Led Zepp à The Doors via Jim Jones Revue pour finir avec Dätcha Mandala. En résumé, The Bloyet Brothers, c'est que du bon et on attend le prochain chapitre.

■ Eric



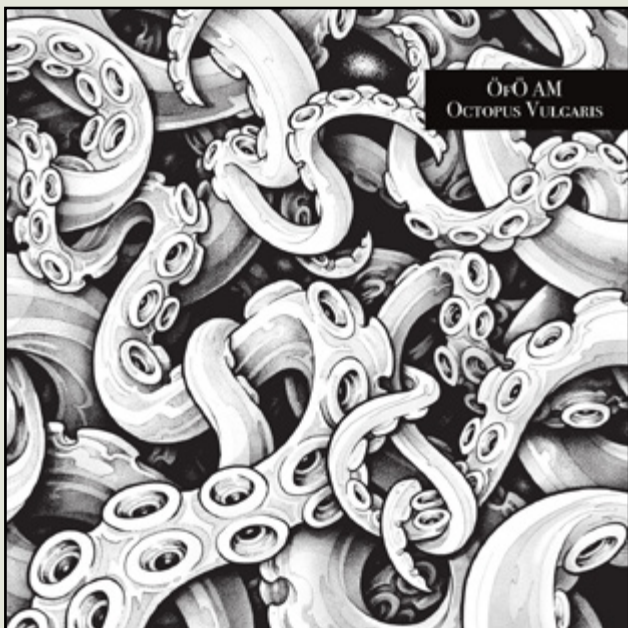
AM I NOT

CLIMAXES AND VACUITY

(Autoproduction)

Quand la musique metal se métamorphose ou, plutôt, en vient à être protéiforme, ça titille mes sens et souvent cela me plaît. Ça été le cas récemment avec le nouvel album de Am I Not, un projet solo d'avant-garde metal monté par Ian Debeerst, guitariste et chanteur passé dans Coldworm et Egoblaster, et membre de Vain Valkyries et Sordide. Débuté par Apparent void en 2017, son aventure s'est poursuivie en novembre 2024 avec un 9 titres intitulé Climaxes and vacuity, et ce, toujours en autoprod'. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ce disque m'a fait le même effet que lorsque j'ai découvert au fil du temps les travaux de Julien Cassarino, maître d'œuvre des chantiers Psykup, Manimal et Rufus Bellefleur. La voix claire de Ian est d'ailleurs assez proche de celle de Julien, ce qui n'entrave pas la comparaison, au contraire. Par moments, j'ai même cette étrange sensation d'écouter du Psykup. Sauf que Am I Not va parfois dérouter plus loin en incluant des entités sonores black démoniaques («Let's just kill my friends»), des petites touches breakcore à la Igorrr («Will I go») et plein de choses qui s'inscrivent dans la lignée de formations aux bases metal qui n'aiment pas trop qu'on les range dans des cases, telles que Zeal & Ardor, Pryapisme, Carnival In Coal ou encore Sleeptime Gorilla Museum.

■ Ted



ÖFÖ AM

OCTOPUS VULGARIS

[Gabu Records / Zephyr Prod]

Öfö AM fait désormais partie de ces formations qui prennent leur temps. On est dans le sud (Montpellier), tranquille... Le but n'est pas (plus ?) de sortir un disque rapidement pour partir sur la route le défendre et recommencer ainsi de suite tous les deux-trois ans. Non, il s'agit ici de se faire plaisir, composer, peaufiner les morceaux, tester des effets, des riffs/solos de guitare, des breaks de batterie, des petits arrangements de synthé, afin de trouver et proposer la meilleure structure possible, puis l'enregistrer une fois qu'on est prêt, sans pression aucune.

D'où ce troisième album en 2025, après *The beast within* (2011) et *Tales from outerspace : an Octaman's odyssey* (2018). Il faut dire aussi qu'il y a eu quelques changements de personnel à bord et ne reste du début plus qu'Antoine (guitare/claviers), épaulé dans sa tâche par Géraud à la basse (qu'on retrouve aussi chez Verdun) et Jonathan, nouveau venu à la batterie, qui apporte ses tentacules plus metal. Pour autant, musicalement, pas de mutation sonore en vue. Le voyage dans lequel on embarque se veut toujours instrumental, à la croisée des chemins entre heavy-rock, hard-rock épique et stoner. Une virée des 70's aux 90's, de Deep Purple à Unsane, en passant par Black Sabbath et Kyuss.

Si l'on n'est nullement dépaycé, c'est aussi car on poursuit l'histoire imaginée par Antoine d'Octaman, super-héros malgré lui, mi-homme mi-pieuvre qu'on avait laissé en 2018. *Octopus vulgaris* s'ouvre avec «Space / mutation», se termine sur un «Grand finale», et raconte en onze chapitres entrecoupés de deux vortex, comment il s'est retrouvé l'un des pionniers de la résistance du monde totalitaire post-apocalyptique, dirigé par le vilain Dotschiler. «We want Dotschiler dead !!» Toi aussi j' imagine alors sans plus attendre, rejoins ta pieuvre préférée qui aura fort à faire contre des volcans, des mutilations génétiques et autres substances radioactives.

■ Guillaume Circus





KORSAKOV

ANOSOGNOSIA

[Source Atone Records]

Le black metal est propice aux sujets traitant des maladies mentales. L'anosognosie est un trouble neuropsychologique qui fait qu'un patient atteint d'une maladie ou d'un handicap ne semble pas avoir conscience de sa condition. Bien sûr, tout parallèle avec la société serait parfaitement fortuit. Les deux Lillois de Korsakov nous transportent dans un black metal atmosphérique, tortueux et mélancolique. On se retrouve vite plongé dans une mélancolie aliénante avec des riffs et un chant strident qui sont la matérialisation d'une douleur interne profonde. On est enfermé dans un labyrinthe sonore dont les murs sont marqués par l'empreinte des contradictions de la psyché des âmes perdues dans ce dédale. On flirte avec la folie. On va naviguer tout au long des compos de l'album dans le sombre, voyager avec les ombres, avec des moments lumineux et reposants, pleins de mélancolie. Ce deuxième album de Korsakov est très bien construit. Alternant avec douceur entre violence brute et douceur planante. On notera que certains morceaux sont plutôt courts, ce qui est plutôt rare dans le genre. Avec des inserts ambient, shoegaze ou post-metal, les Nordistes nous embarquent dans un voyage sensoriel avec des compositions foisonnantes d'idées, en réussissant à ne pas nous perdre. Le tout est parfaitement équilibré et accessible.

■ Nolive



ONE RUSTY BAND

LINE AFTER LINE

[L'orient Artist]

Si tu te réveilles le matin et que la sortie de lit est difficile, à cause des excès de ta soirée ou des excès d'années de ta vie, s'il y a parfois du chamallow à la place de ton encéphale, du jus de quiche dans tes artères, et que les aurores sont difficiles, alors tu peux te prendre un petit noir, tu peux faire un réveil musculaire si tu as du temps à perdre, mais tu peux aussi lancer Line after line, le troisième LP de One Rusty Band. C'est du dirty blues rock comme ils disent, c'est une rythmique rock groovy, une guitare blues rock excitée, la voix rocailleuse de Greg, les chœurs de Léa. C'est toujours un duo multitâches niveau instrus, avec Léa (tap dance, washboard, cymbales, tom) et Greg (guitare, grosse caisse, caisse claire, harmonica). Ça joue vite, ça bouge bien, c'est du blues rock old school, mais c'est celui qui swingue, qui groove, qui crie boogie woogie, et après 8 ans d'existence et plus de 400 concerts, la bonne recette est largement éprouvée. Ces 12 nouveaux tracks ne prennent pas le temps de te reposer, et t'emmènent sans cassure de rythme pour ce voyage pimenté, il y a juste le dernier titre, «Lazy land», un blues un peu planant, qui te permettra de ne pas être trop surexcité pour commencer la journée après ce très bon réveil matin.

■ Eric



SILMARILS

ÉLYSÉE MONTMARTRE, PARIS

PASSÉ DE FAN HISTORIQUE À MEMBRE DE LA FAMILLE ÉLARGIE DE SILMARILS, JE NE POUVAIS MANQUER POUR RIEN AU MONDE CE CONCERT. UN PILIER DU ROCK FUSION FRANÇAIS DANS UNE DES PLUS BELLES SALLES DE PARIS. LE GROUPE VIENT DÉFENDRE SON NOUVEL ALBUM, ILS ONT REPRIS LEUR MUSIQUE LÀ OÙ ILS L'AVAIENT LAISSÉE. ILS N'ONT PERDU PERSONNE EN ROUTE, LA SALLE AFFICHE COMPLET. IL Y AURA DE LA SUEUR CE SOIR À L'ÉLYSÉE MONTMARTRE, MAIS PAS DE NOSTALGIE, LE SILMARILS 2025 EST TAILLÉ POUR LA SCÈNE ET LES TITRES DU NOUVEL ALBUM SONT ACTUELS.



SILMARILS

Vendredi 14 mars 2025. Il est un peu plus de 19h quand j'arrive devant l'Élysée Montmartre. La façade du mythique théâtre parisien vibre déjà sous les brouhahas du public massé le long du boulevard. L'ambiance est électrique, impatiente, presque nerveuse. Cela fait plusieurs semaines que le retour de Silmarils en tête d'affiche fait monter la tension. Et ce soir, la promesse est grande : un concert événement, dans une salle emblématique, pour défendre leur dernier album *Apocalypso*.

Quand les lumières s'estompent à 19h30 précise, c'est un DJ seul derrière ses platines qui prend possession de l'Élysée Montmartre :

Vincent Bastille, alias DJ Dirty Harry 666. Ce nom de scène sonne comme un uppercut, et derrière lui se cache une figure discrète, mais redoutablement efficace, de la scène électronique française. Ce soir, Dirty Harry 666 ne se contente pas de chauffer la salle. Il impose une ambiance, une atmosphère où chaque sample semble dialoguer avec l'attente fébrile du public. À la manière d'un conteur digital, il tisse une toile sonore inspirée de son dernier album *True*, où la pop électronique prend des teintes chaleureuses et presque introspectives. Le public, d'abord attentif, commence à remuer les épaules, puis les hanches. Quand il cale un remix improbable sur «Jump around», la fosse





commence à réagir franchement. On est loin de la simple ouverture. Dirty Harry 666 incarne cette première partie avec une classe toute en retenue, qui ne cherche pas l'explosion, mais le frisson, et il l'obtient. Une mise en orbite parfaite avant la tempête Silmarils.

De mon côté, le stress monte d'un cran. Problème classique, mais toujours angoissant : mon nom n'apparaît pas sur la liste presse. J'essaie de garder mon calme. J'évoque mes précédents shootings avec le groupe, mon shooting au Hellfest, les collaborations passées. Rien n'y fait, jusqu'à ce que la personne de Live Nation à l'accueil décide d'appeler Titi, leur manager. Quelques minutes plus tard, il descend les escaliers majestueux de la salle, bras ouverts, sourire large. « Comment tu vas mon JC ? » souffle-t-il. Soudain, tout se dénoue. Me voilà équipé du fameux sésame ou plutôt des sésames, photos, accès mezzanine VIP et AAA. Je pars en backstage, croise les musiciens qui se préparent, blague avec Mael de Live Nation, jette un œil au pedalboard de Jimi, écoute David s'échauffer. L'ambiance est pro mais détendue. Il manque quelqu'un pourtant : DJ Swift, certainement coincé à Los Angeles. L'absence loin d'affaiblir le collectif semble resserrer les liens, même si le vide laissé par le DJ sera notable sur scène notamment pour les photos, où je m'étais habitué à son estrade, ses harangues au public, ses maillot de basket et sa table de mix et surtout son éternelle bonne humeur. L'œil du photographe trouvait que cela donnait un supplément de folie sur les portfolios. Ce soir, il faudra aller chercher encore plus profond, dans l'énergie brute et la cohésion de la scène.

20h30 pile. Les lumières s'éteignent. Un rugissement monte de la fosse. Et Silmarils entre en scène avec «Mortel». L'effet est immédiat : la tension devient onde de choc. Les premières secondes installent un groove nerveux, sec, implacable. David s'avance, silhouette tendue, chaussettes remontées, maillot de basket, casquette retournée vissée sur la tête et regard perçant. Sa voix claqué. Dès le premier titre, il est dans un état second. Chaque mot est craché, hurlé, slammé avec une précision chirurgicale. Il ne se contente pas de chanter : il habite ses textes, il les incarne. Et surtout,

il parle au public. Parce que ce n'est pas un simple concert. C'est un dialogue permanent, un échange de feu. À chaque pique lancée par David, la fosse réagit. Cris, poings levés, refrains repris en chœur. Sur «Mackina», le mur de son semble s'écraser sur les murs de la salle. Aymeric martèle ses fûts avec une régularité démoniaque, pendant que la basse ondule, sinueuse, presque menaçante. Le duo basse-batterie forme une colonne vertébrale solide, sur laquelle viennent se greffer les riffs tranchants de Jimi. Le set s'enchaîne sans faiblir. «Fils d'Abraham» et «Oublie-moi» révèlent des arrangements plus sombres, presque lourds par moment. Puis vient «Au commencement». Là, c'est un moment d'unité. Le public connaît les paroles. Chaque mot est scandé, presque crié, comme une déclaration. Puis, c'est «Tant que parle l'économie». Le groove est plus lent, plus rampant. Les mots sont lourds. On sent que David mord chaque syllabe avec intention. Ce n'est plus du rock. C'est du théâtre politique. Et pourtant, la musicalité est là. Le refrain est accrocheur, fédérateur. Loin d'un simple discours, c'est une composition dense, qui évoque la pression sociale, les inégalités, sans jamais sombrer dans la démonstration. Après «On n'est pas comme ça» et «Karma», qui résonnent comme deux coups de poing, la tension retombe légèrement avec «Pour ça», titre plus ancien, mais toujours aussi efficace. Le groupe enchaîne ensuite «Mytho» et une reprise étonnante mais jouissive de «It's tricky» de Run-DMC. Pour cette dernière, je suis sur la mezzanine et je surplombe la salle bouillonnante auprès des proches et d'une moitié de Fills Monkeys qui partage Titi comme manager avec Silmarils. La salle explose. Aymeric rigole derrière sa batterie, Come et Brice s'amusent avec la foule, David saute en rythme. C'est la fête, sans rien perdre de la tension initiale.

La deuxième moitié du concert montre un groupe au sommet de son art. «Victime de la croix» est glaçante, presque incantatoire. David, bras levés, déclame plus qu'il ne chante. La salle est suspendue à ses lèvres. Et puis, «I try» vient poser une respiration. Le climat devient contemplatif, presque fragile, juste avant que «No pain no gain» ne relance la machine. Nous aurions aimé que le feat de



SILMARILS



SILMARILS





l'album, B-Real de Cypress Hill, soit retranscrit sur scène, mais les States sont bien plus loin que la banlieue parisienne qui nous prêterait Seth Gueko. En effet, le pic émotionnel est atteint avec «Tu nous mérites pas». Seth Gueko monte sur scène. La fusion est totale. Sa voix rocailleuse se mêle aux intonations de David dans un échange intense, presque tribal. Les punchlines pleuvent. La fosse est un volcan. C'est l'un des moments les plus puissants du set. Les barlous sont dans la place, le feat qui pouvait sembler étonnant sur le papier se transforme en vrai tremblement de terre en live. Seth en bas de jogging fluo met le feu, grimace, prends tour à tour David, et Jean-Pierre dans ses bras, les faisant paraître tout petits alors qu'ils ne passent habituellement pas inaperçus. Puis viennent les désormais classiques : «Welcome to America» et «Me demande pas», toujours aussi efficaces. Le public est en transe.

Les rappels sont à l'image du concert : généreux, bouillonnants. «Au paradis», «Guerilla», «C'est dur mais c'est bon» et «Cours vite» redonnent un coup de fouet. Le groupe aurait pu s'arrêter là. Mais non. Deuxième rappel. Et pas des moindres : «Va y avoir du sport», «L'Agressé», «Love your mum» et, bien sûr, «Patrice Laffont». La salle explose une dernière fois. Rideau. Ce soir, Silmarils a prouvé qu'ils n'étaient pas revenus, mais qu'en réalité ils n'étaient jamais partis. Ils ont transcendé leur propre mythe. Et David, par ses slams, ses mots, son souffle, a rappelé que le rock n'a de sens que lorsqu'il se mêle au réel. Quand il devient un poing levé. Quand il sait écouter et répondre. Et cette nuit-là, l'Élysée Montmartre a parlé fort. Très fort. La soirée se poursuit en after avec le groupe, on y croise le duo Bad Situation, j'échange avec Seth Gueko, encore plus impressionnant en vrai que sur scène. Ce fut une belle soirée.



Merci au groupe, Titi, Live Nation.

Un coucou aux têtes croisées ce soir Arnaud de Metal in Paris, Yann (on pourra exposer des photos de cette soirée dans ton centre), Adeline.

Marion, nous ne nous sommes que croisés, mais nous avons plus profité avec Skunk Anansie. À la prochaine.

■ JC Forestier

Photos : JC Forestier





MEMBRANE

DEATHLY SILENCE

[Blind Prod]

Euh, c'est bien Membrane que j'écoute ? Car c'est en français là... Je reconnais bien le style sonore, le côté rugueux et ce grain propre au groupe, mais du chant dans un français intelligible, c'est une sacrée surprise ! Et ça matche ! Le timbre, les mots, la mélodie, tout s'assemble et le mariage avec l'anglais (parfois au sein des titres car on trouve toujours au moins quelques lignes dans la langue d'Edgar Allan Poe) se fait naturellement, prouvant que les deux langues se valent en terme musical. La compréhension immédiate est un atout de premier choix pour se plonger encore davantage dans le monde des Vésuliens, pour ce premier morceau intitulé «Raise» on trouve : ombre, cicatrices, victime, cruels, peur, pleure, désespoir, battue, cassée, hantée, ténèbres... Rien de très réjouissant, mais le texte honore le courage des femmes qui osent parler et affronter leurs bourreaux, c'est une poésie noire et engagée dont il serait difficile d'évaluer la qualité dans une autre langue, ici, c'est flagrant, Membrane a du talent.

Happé par le texte, on fait un peu moins attention à la musique, ce titre inaugural voit une rythmique pesante jouer avec des guitares qui jouent autant avec les teintes qu'avec les cadences, c'est la recette «traditionnelle», celle à laquelle je goûte davantage sur «Fire and fear», majoritairement en anglais, où le jeu complémentaire des 6 cordes se met un peu plus en évidence. C'est presque en spoken word que

débute «Too late», avec seulement quelques notes pour l'accompagner, Nicolas propose un récit plus qu'une chanson, là encore ça colle parfaitement à leur univers et on se demande pourquoi ils n'y avaient pas pensé avant tant c'est une réussite. Les titres intégralement en anglais (les deux derniers) offrent moins d'accroches «simples» et n'ont donc pas le même charme malgré des qualités musicales tout aussi corrodantes (j'adore le côté Sleepers de la deuxième moitié de «The soft whispers»).

Martelé, incisé, laminé, on ne sort pas sans blessure de Deathly silence, mais malgré tout, on en sort avec le sentiment d'assister à une nouvelle mue du combo qui ose s'aventurer hors de sa zone de confort pour établir un nouvel étalon pour son post-noise core... français.

■ Oli



TARDIS

FOR A WHILE THEY LIVED TOGETHER IN A TREEHOUSE

(Specific Recordings)

Si mon introduction au groupe franco-luxembourgeois-belge a lieu seulement maintenant avec ce *For a while they lived together in a treehouse*, troisième album depuis ses débuts en 2016, cela fait plus longtemps que Ben (guitare/chant) est dans le paysage car il faisait déjà vibrer les enceintes au début des années 2000 avec Sliver, et ses trois disques chroniqués dans nos pages par feu notre camarade Cactus (RIP).

L'expérience est donc présente et se sent, s'entend dès les premières secondes. Maîtrise, qualité et efficacité des compos, arrangements, production XXL et son aux petits oignons, absolument rien ne semble laissé au hasard. Le background plus musclé, post-hardcore, a laissé des traces et n'est pas remisé au placard, loin s'en faut, avec les deux titres d'ouverture bien catchy que sont «How to blow up a timeline» et «Your princess is in another castle». Le chant et cette voix assez caractéristique me rappelaient quelqu'un et en fouillant dans ma mémoire et ma discothèque, bingo, j'ai trouvé : Hell Is For Heroes (et dans une moindre mesure, Brian Molko de Placebo en moins maniéré et énervant). Des héros assez déroutants car si j'aurais volontiers signé pour un album entier de cet acabit, voilà que juste derrière Tardis brouille complètement les pistes. Le groupe lorgne alors davantage du côté de la pop avec le surprenant «Crocodile»,

«Cut here», puis nous prend par la main et nous embarque pour une très jolie balade («Badlands»), alternant passages envoûtants, judicieuse utilisation comme sur tout le disque du double chant masculin/féminin (Julie, basse) et envolées de grosses guitares. Le tout pendant près de 7 minutes qu'on ne voit pas passer. Et tandis qu'on commence tout juste à s'habituer à cette orchestration avec les très classieux «Band-aids and broken legs» et «The dangerous lives of Altar boys», voilà que déboule un «Kill all the bees» tonitruant, au riff qui doit beaucoup à The Hives («I hate to say I told you so»). Vraiment beaucoup...

Si je trouve la fin de l'album un petit peu moins percutante, il n'empêche que Tardis continue d'explorer les vallées de l'indie-rock, toujours avec cœur et sans jamais se perdre. De toute façon, les chansons évoquées précédemment suffisent largement à se procurer cet album, disponible dans tous les formats possibles : digital, LP, CD et... K7 ! Il existe même un 45t bonus dont il va être difficile de se passer car renfermant un de leurs meilleurs titres, «Lights out ». Je conseille évidemment les versions physiques de cet enregistrement spécifique, chez le label qui porte décidément bien son nom.

■ Guillaume Circus



SPEAK IN WHISPERS

CRYSTALLINE STRUCTURES

[M&O Music]

Vous connaissez Chypre ? Cette île méditerranéenne coupée en deux entre la République de Chypre et la Turquie. Cela doit vous faire penser au bleu de la mer, au soleil écrasant de l'été, à l'huile d'olive, à la moussaka ou encore au mezzo, mais certainement pas au metal. Eh bien, que nenni, il y a bien du metal sur cette île, et du lourd. Alors oui, l'album commence mal pour mes oreilles qui

éprouvent le plus grand mal avec le heavy old school, car le premier riff hérite de ce metal old school. Mais on reste quand même à l'écoute, car le morceau se montre complexe et prenant. En fait, il nous plonge dans l'univers des Chypriotes. Un univers mené par un chant crié ultra-maîtrisé alternant avec un chant clair texturé et une rythmique syncopée et lancinante qui nous attrape par les épaules pour nous secouer avec force... mais tout en douceur. De nombreuses influences se croisent dans les compos du groupe d'Andrea Spyrou. Leur musique est groggy et lourde. L'équilibre entre les cinq membres est parfait. On se laisse emmener sans rechigner pour le voyage acoustique plein de fureur et de grooves qu'ils nous proposent. Comme dit Gab : « Ce ne sont pas des lapins de six semaines ! Ils ont de la bouteille les mecs, et ça s'entend ! ». Et pour les fans qui aiment que l'on donne un nom aux styles de musique (chose qui, perso, m'indiffère totalement), on peut appeler cela du groove metal progressif.

■ Nolive





PAN KAIROS

(Araki / Yellow Sharps / Mighty Worm / Urgence Disk)

On vous l'a toujours dit : Besançon est un vivier incroyable de groupes de rock super intéressants. Alors, on pourrait naturellement y déceler un côté «chauvin» à tout ça, certains Franc-Comtois (dont votre serviteur) étant ou ayant été membres du W-Fenec, mais ça en devient tellement fou que la question ne devrait même plus se poser aujourd'hui. Nos lecteurs, je l'espère fort, acquiesceront. Depuis 2021, un groupe s'est ajouté à la liste, il s'agit de Pan. Cela fait un petit moment qu'on en entend parler jusqu'à ce qu'on décide de vous en partager quelques mots après la réception du vinyle de son deuxième disque, Kairos (merci à Araki Records). À cheval entre le format EP et LP, ce nouveau disque livré en novembre dernier fait suite à un premier EP sorti en quatuor qui avait été salué par la critique il y a deux ans et demi. Désormais trio, Pan continue de surprendre, dans le bon sens du terme, avec une formule convoquant les tonalités les plus sombres du rock et en puisant dans des styles qui s'y prêtent à merveille, à commencer par la noise rock et par ce qu'on appelle depuis quelques années le «post-metal» (en schématisant : un mélange parfait entre post-rock et metal). T'as capté, si t'es d'humeur jouasse, passe ton chemin !

En six titres et une bonne demi-heure, Pan esquisse des paysages immersifs concrets qui semblent vouloir se baser sur le concept phi-

losophique qui a donné le nom de son album, à savoir faire les choses au moment opportun. On en est d'autant plus convaincu que rien dans Kairos, que ce soit instrumental ou vocal, n'est réalisé dans le but de remplir le vide sans objectifs précis. La progression des morceaux est maîtrisée par l'équilibre entre des riffs atmosphériques denses et des aérations astucieuses marqués par un entrelacs raffiné de mélodies envoûtantes et d'arrangements soignés, à l'image de «Somewhere else» et de ses touches électroniques. N'étant pas instinctivement convaincu par le chant affligé de Yann, il finit au fur et à mesure des écoutes par se marier à merveille avec les instrumentations, ajoutant une profondeur émotionnelle à l'ensemble de cette œuvre qu'il ne faut définitivement pas juger trop tôt. Et c'est tout là le pouvoir de Kairos : tout se dévoile progressivement, comme le chemin que prennent ses titres. On s'étonne même de certains riffs qui, a posteriori, nous rappellent des moments déjà vécus, comme celui de l'excellent «The smallest matter» semblable au «Beware of birds» de leurs copains bisontins de Jack And The Bearded Fishermen, tout en conservant une identité propre et distinctive. Bravo à Pan pour cette galette pleine d'intensité et de contrastes saisissants.

■ Ted



THE GREY

DÉCOUVERT EN TANT QUE ROADIE DE WILL HAVEN, THE GREY A SU SE FAIRE UNE PLACE DANS LA MUSIQUE INSTRUMENTALE EN N'HÉSITANT PAS À ALLER CHERCHER DES GUESTS DE RENOM POUR LES PARTIES VOCALES. LA MUSIQUE DU GROUPE SE SITUE QUELQUE PART ENTRE TOOL ET WILL HAVEN. ENTRETIEN AUTOUR DE LA SORTIE DE LEUR NOUVEL ALBUM QUI RISQUE DE LEUR FAIRE FRANCHIR UN PALIER IMPORTANT.

Tout d'abord, félicitations pour Kodok ! L'album est absolument époustouflant, à la fois immersif et écrasant. Maintenant qu'il est sorti, comment ressentez-vous son accueil ?

Merci beaucoup pour ces mots gentils et pour prendre le temps de nous parler, nous espérons que vous et vos lecteurs allez bien ! Honnêtement, c'est incroyable de voir les gens réagir aussi positivement à Kodok. Ça a été un long parcours pour en arriver là, et même si nous étions impatients de sortir l'album, cela a aussi été étrangement stressant. Nous avons reçu énormément de retours incroyables et, même si nous avons tendance à être très critiques envers nous-mêmes, c'est formidable de savoir que les gens se connectent à l'album. C'est sincèrement touchant !

Il dégage une profondeur émotionnelle impressionnante. Y avait-il un état d'esprit ou une expérience particulière qui a influencé son processus d'écriture ?

C'est une excellente question, mais difficile à répondre ! Honnêtement, notre processus d'écriture prend tellement de temps qu'il n'y a pas une seule émotion qui imprègne chaque morceau. Les chansons sont plutôt le reflet de la façon dont nous traitons notre quotidien. Par exemple, les paroles de «Chvrch» ont été influencées par un ami qui nous a malheureusement quittés, et cela continue d'évoluer avec le temps.

Comparé à vos précédentes sorties, Kodok semble encore plus cinématographique, comme la bande-son d'un rêve dystopique. Y a-t-il des films, des livres ou des inspirations visuelles derrière cet album ?

C'est génial d'entendre ça, merci ! Nous projetons des visuels pendant que nous écrivons et répétons, tout, des films et images de science-fiction aux concerts et vidéos des groupes qui nous influencent. Stevo est aussi un grand fan de littérature de science-fiction, et nous pensons que tout cela s'est infiltré dans notre musique.

L'un des moments forts de l'album est la collaboration avec Grady Avenell et Jeff Irwin de Will Haven. Comment cette connexion s'est-elle faite ? Et qu'ont-ils apporté au processus créatif ?

Andy : Charlie est la personne qui peut expliquer le «comment», mais j'ai définitivement un avis sur le «quoi». Nous sommes tous d'immenses fans de Will Haven, et je le suis personnellement depuis que j'ai entendu «I've seen my fate» sur un CD sampler de Kerrang! dans les années 90. Grady a tout donné sur les paroles et l'interprétation de «Sharpen the knife». C'est un moment fort, non seulement pour l'album, mais aussi parce que cela s'est réellement produit !

Charlie : J'ai découvert Will Haven lors de leur tournée avec Deftones pour Around the fur à Wolverhampton, puis j'ai eu la chance de les rencontrer dans les années 2000. Stevo (batterie) et moi avons travaillé avec eux sur plusieurs tournées depuis. Au-delà d'être l'une de nos plus grandes influences musicales, ce sont aussi des personnes formidables qui sont devenues une véritable famille. L'un de nos objectifs en formant ce groupe était de jouer avec eux et de faire de la musique ensemble. C'était un projet en gestation depuis longtemps, et nous voulions que cela rende hommage à leur héritage musical. Grady, sa femme Paloma et Jeff apparaissent tous sur Kodok, et ils nous ont bluffés en élevant les morceaux à un autre niveau. Paloma chante sur «La bruja», préparant l'appel et la réponse avec Grady sur «El brujo», tandis que Jeff apporte des claviers, des synthés et des percussions qui reflètent l'univers sombre de Will Haven. «Sharpen the knife» est une véritable lettre d'amour à Will Haven, et nous avons composé la musique spécialement pour Grady. Le soutien et l'amour qu'ils nous ont apportés au fil des ans sont un rêve devenu réalité et quelque chose que je chérirai toujours.

Vous avez également collaboré avec Ace de Skunk Anansie. Comment était-ce de travailler avec un guitariste aussi légendaire ? Son approche a-t-elle apporté quelque chose d'inattendu à l'album ?

Charlie : Oh mec, quel trip ! Ace est une légende, encore une fois, l'une des personnes les plus cools, adorant la musique, et une vraie «rockstar». Un autre rêve devenu réalité ! Son style est partout sur le morceau. Lui et Mark (Richardson, batteur de Skunk Anansie) nous ont envoyé l'idée originale de «AFG», et nous avons juste foncé. Un vrai délire de guitaristes

! Chris «Fattybassman» Hargreaves a été la cerise sur le gâteau avec une ligne de basse parfaite, il a assuré ! Big up Mushy !

Ces collaborations étaient-elles uniques ou aimeriez-vous en explorer d'autres à l'avenir ?

Andy : Je pense que les collaborations font partie de notre ADN. Le noyau du groupe, c'est nous trois, mais nous voulons enrichir notre palette sonore. Parfois, cela signifie inviter une voix ou un musicien différent sur un passage. En ce qui concerne ces collaborateurs en particulier, j'adorerais retravailler avec eux !

Kodok est à la fois d'une lourdeur écrasante et profondément atmosphérique. Comment trouvez-vous le bon équilibre entre agressivité brute et ambiance hypnotique ?

Andy : Par essais et erreurs prolongés, et en étant impitoyables avec l'écriture des morceaux. Chaque chanson doit raconter une histoire musicale, être dynamique et emmener l'auditeur dans un voyage émotionnel, avec un début, un milieu et une fin. On écrit plus que nécessaire et on coupe beaucoup. Nous prêtons attention à la façon dont le morceau nous fait ressentir en jouant, ainsi qu'à la réaction du public en live. Cet équilibre est essentiel, et nous passons beaucoup de temps à l'ajuster.

Les textures et les couches sonores de l'album sont envoûtantes. Quel type de matériel, d'effets ou d'astuces de production a joué un rôle clé dans l'obtention de ce son ?

Charlie : L'élément clé, c'est de travailler avec notre cher ami (et être humain incroyable) Matty Moon au Half Ton Studios, à Cambridge. Nous faisons de la musique ensemble depuis 20 ans, et je le considère comme notre co-pilote. Côté guitares, nous utilisons différents modèles PRS branchés sur un ampli Badcat d'un côté, et des Les Paul sur Marshall et Orange de l'autre. Pour les sons clairs supplémentaires, nous avons recours à des Fender Princeton et des Telecasters, ainsi qu'à une Taylor pour les parties acoustiques. Niveau pédales, nos incontournables sont Dunlop, MXR, Fulltone, Keeley et Strymon. Andy joue sur des basses Lakland avec des amplifications Darkglass et Ampeg, et Steve a enregistré avec son fidèle kit DW Collectors et ses cymbales

Zildjian.

Si vous deviez décrire Kodok en trois mots, lesquels choisiriez-vous ?

Andy : Grand. Voyage. Émotionnel. Ou «question très difficile» serait aussi une réponse juste !

Votre musique a une intensité quasi hypnotique. Comment traduisez-vous cette énergie en live ?

Andy : Nous sommes avant tout un groupe de scène. Nous laissons tout sur scène : beaucoup de mouvement, de sueur et d'émotion. Comme nous sommes principalement instrumentaux, nous pouvons être un peu plus forts que les groupes avec un chanteur en permanence. Nos sets jouent sur la dynamique, les passages calmes sont vraiment calmes, et les passages lourds sont... encore plus lourds !

Comment le public a-t-il réagi aux nouveaux morceaux jusqu'à présent ? Y a-t-il eu des moments où vous avez vraiment ressenti une connexion avec l'énergie de l'album ?

L'une des choses que nous avons délibérément faites cette fois-ci, c'est de jouer l'album en live avant de l'enregistrer, sans rien laisser au hasard. C'est incroyable de ressentir cette connexion lors des concerts, «Chvrch» semble particulièrement toucher les gens, et c'est toujours très émouvant d'entendre comment ils s'y identifient et ce que cela signifie pour eux, même si certaines de ces connexions peuvent être bouleversantes.

Jouer en live est souvent imprévisible. Avez-vous récemment vécu des moments inattendus ou drôles sur scène ?

Andy : Étant donné que nos performances sont assez physiques, on n'a pas eu trop de mésaventures récemment, pour être honnête. J'en ai certainement connu pas mal au cours de ma carrière, tout comme Steve et Charlie, entre tomber de la scène et me retrouver inconscient, ou casser du matériel coûteux en essayant d'avoir l'air cool... Mais ces derniers temps, j'ai eu pas mal de chance, alors ne me porte pas la poisse !

Vous avez déjà joué à Bloodstock et partagé la scène avec de grands groupes. Quel serait

vosre festival ou salle de rêve pour votre prochaine performance ?

Andy : J'adore les festivals. Il y en a plein qu'on aimerait vraiment faire, comme l'ArcTanGent au Royaume-Uni. J'adorerais aussi jouer au Damnation. Bien sûr, certains des grands festivals européens sont en haut de ma liste - le Hellfest et le Dunk!Festival notamment. J'aimerais vraiment faire le Pelagic Fest aussi, surtout parce que leur roster est incroyable ! J'adorerais également aller aux  tats-Unis   un moment donné, le Post. Festival serait génial, et même si on n'est probablement pas assez hardcore, j'adorerais jouer au Furnace Fest là-bas. Nos bons amis de Din Of Celestial Birds viennent de jouer au Can Festival en Chine,  a avait l'air incroyable, donc ça s'ajoute à la liste aussi !

Charlie: Download Festival, ArcTanGent, Desertfest, Hellfest, Rock Am Ring/Park, Wacken & Graspop, s'il vous plait !

Avec un album aussi fort, quelle est la suite pour The Grey ? Travaillez-vous déjà sur de nouveaux morceaux ou l'objectif est-il avant tout de faire vivre Kodok en live ?

Andy : Pour reprendre une expression anglaise, c'est «fifty-fifty» ! Nous avons déjà commencé à écrire trois morceaux pour le prochain album, tout en nous concentrant sur la promotion et les concerts pour Kodok. Nous avons des vid es en préparation et nous prévoyons des tournées plus tard dans l'année, alors restez à l'affût !

Charlie : Nous écrivons constamment de nou-

velles idées et nous en avons beaucoup en stock. Nous nous concentrons sur la diffusion de Kodok et nous voulons jouer cet album dans un maximum d'endroits, en explorant toutes les opportunités possibles. Mais nous voulons aussi faire progresser notre musique. L'un des morceaux sur lesquels nous travaillons est complètement différent de ce que nous avons fait auparavant, et c'est ce qui rend les choses excitantes pour nous.

Une dernière question : y a-t-il quelque chose que vous aimeriez dire aux auditeurs français qui découvrent Kodok pour la première fois ?

Charlie : Merci de nous donner une chance et de nous écouter ! Nous savons que le temps est précieux et que tout le monde est inondé de musique en permanence, donc nous apprécions vraiment que quelqu'un prenne le temps de plonger dans Kodok. Nous sommes impatients de voir comment l'album résonne en vous et, qui sait, peut-être nous verrons-nous   un concert très bientôt !

Andy : Merci d'écouter notre disque ! Et si vous aimez, partagez avec vos amis et venez nous voir en concert. On a h te de jouer en France !

Merci   Charlie, Andy et Steevo.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier





KLONE

BLACK LAB, LILLE

UN PEU PLUS DE DEUX ANS APRÈS UNE SOIRÉE TRIOMPHALE, KLONE REVIENT AU BLACK LAB DANS LE CADRE DE SA TOURNÉE POUR PROMOUVOIR ET FAIRE VIVRE EN LIVE LES ÉMOTIONS DE THE UNSEEN. C'EST VENDREDI SOIR, IL FAUT QUITTER LE BOULOT ET ENQUILLER UNE PETITE HEURE DE ROUTE, MAIS JE FILE POUR RATER LE MOINS POSSIBLE LA SOIRÉE...



Et j'arrive juste à temps pour le premier morceau de The Old Dead Tree («Unpredictable», le premier titre phare du nouvel album)... Les Parisiens viennent présenter *Second thoughts* aux Nordistes, et si j'étais un peu réticent étant donné que j'apprécie moyennement les touches gothiques qu'on retrouve dans certains de leurs titres, j'ai plutôt été agréablement surpris par le concert. On y trouve peu de traces de goth au final car le groupe offre davantage un metal progressif et alternatif. Leur nouveau set est encore en rodage, Manuel ne connaît pas encore la setlist par cœur, mais l'ambiance est assez détendue, le public ne lui

en tient pas rigueur... Pour la première fois en live, ils jouent «The worst is yet to come» et un invité mystère vient assurer quelques parties lourdes au chant. Était-ce Ludo de SUP ou T.C de Regarde Les Hommes Tomber ? Je n'ai pas eu l'info, mais je pense que si c'était l'un des deux, il ne serait pas resté caché... C'est avec un autre nouveau titre mis en avant («The lightest straw») qu'ils quittent la scène laissant un plutôt bon souvenir, mais il faut bien l'avouer, un peu flou car mon esprit a été plus que chamboulé par les minutes suivantes...



KLONE

Quoi qu'ils proposent, j'adore Klone, je n'y peux rien ! Ok, ce serait peut-être un peu trop demandé, mais j'aurais aimé qu'ils jouent l'intégralité du dernier album ! Ou presque... Parce que si le début du show («The unseen», «Magnetic», «After the sun») nous plonge dans leur univers avec force puis délicatesse, ils reviennent ensuite sur des compositions plus anciennes. Je serais peut-être le premier à râler s'ils enlevaient «Bystander», «Immersion», «Yonder» ou «Nebulous», mais ils auraient pu laisser davantage de place aux petits nouveaux. Car les frissons procurés par les trois premiers titres en appelaient d'autres... mais les lignes mélodiques de «After the sun» ou de «Slow down», les effets de «Desire line» ou le calme de «Spring», ce sera pour une autre fois... Pendant près d'une heure, un écran diffuse quelques images connues (celles de clips) ou font tomber de la neige, admirer la mer ou jouent avec un kaléidoscope. Subjugué, le public déconnecte un peu en battant quelques mesures de ses mains, unissant

ses émotions à celles du groupe, concentré et souriant. On est là encore en début de tournée et quelques petits réglages sont nécessaires, Aldrick qui oublie de désactiver sa pédale de disto avant le début de «Meanwhile» ne dira pas le contraire... Sans trop de blabla, on reste immergé dans leur univers et que le moment a semblé court quand les Poitevins quittent déjà la scène. L'orage gronde, les Lillois aussi, on en veut forcément plus ! On est servi avec l'énorme «Yonder» suivi de l'indéboulonnable «Nebulous», le Black Lab, quasi complet ce soir, est aux anges, même s'il sait que le rêve va prendre fin... Sous le tonnerre d'applaudissements et de cris, le groupe semble touché par l'accueil qu'ils ont reçu. Alors, oui, j'adore et je suis dithyrambique, mais c'est tellement mérité.

Merci à Guillaume et aux Klone, merci aussi à l'équipe du Black Lab.

■ Oli



LIVE IN NANTES

@GAB & NOLIVE

DEATH STRUCTURE

@AK Shelter / Nantes [09/03/2025]

Après que Nolive a chroniqué le deuxième et dernier album des Lillois de Death Structure, intitulé Le déni, cela nous démangeait fortement de les écouter en live. Aussi, lorsque l'Ak Shelter, bar à concerts de Nantes, les a affichés dans leur programmation un dimanche en fin d'après-midi, nous n'avons pas hésité à bousculer notre tranquillité dominicale pour aller nous faire exploser les tympans.

Et nos tympans n'ont pas été déçus ! Je vous renvoie à la chronique de Nolive dans le précédent Mag #64 pour plus de détails sur ce groupe de death. Leur album est très bon et sur scène, ce fut cataclysmique ! Ils sont forts, les musiciens, très forts sur le plan technique et leur frontman a une putain de voix qui ne perd ni en justesse ni en puissance en live, le tout porté par une belle présence scénique. Alors, si vous les voyez programmés près de chez vous, et même loin d'ailleurs, n'hésitez surtout pas et foncez !

Merci à l'Ak Shelter pour leur accueil.















EISBRECHER

ANTIPODE, RENNES



SOIRÉE METAL INDUS ALLEMAND CE 13 AVRIL DANS LA SALLE ANTIPODE DE RENNES AVEC HELDMASCHINE ET EISBRECHER, À GUICHET FERMÉ, POUR LA DERNIÈRE DATE DE LEUR TOURNÉE EUROPÉENNE !

Nous avons eu le grand plaisir et la surprise d'être accueillis par Alexandre Wesselsky, le charismatique frontman de Eisbrecher. Il nous a souhaité la bienvenue, a vanté les mérites de Heldmaschine, puis a plaisanté avec le public pendant quelques instants dans un français parfait, à peine teinté d'un léger accent teuton.

Les lumières se sont éteintes et Heldmaschine a fait son entrée sous des projecteurs bleus très froids, les yeux barrés d'une lumière horizontale balayant le public. Cette première chanson était lente, profonde, un peu sépulcrale. La voix du chanteur, René Anlauff, très grave, s'est élevée dans la salle. Ah... le charme de la langue allemande... une des langues dont les sonorités m'enchantent le plus et que je trouve trop peu représentée dans la musique en général, le metal en particulier, alors qu'elle s'accorde si bien avec la musique extrême ! Heldmaschine a été fondé en 2011 par les membres du tribute de Rammstein, Volkerball, qui souhaitaient jouer leurs propres morceaux. On ne s'étonne alors plus de l'étrange similitude de voix entre René Anlauff et Till Lindemann. Les chansons se sont enchaînées plus intenses, plus vibrantes, faisant la part

belle à l'électro en dignes représentantes du mouvement Neue Deutsche Härte, né dans les années 90 en Allemagne. Les Allemands nous ont régautés d'un superbe show de lumières, de riffs percutants, menés par une batterie déchaînée, le tout emmené par la superbe et puissante voix de René Anlauff. Ce fut une très belle découverte pour nous, mais également pour beaucoup de personnes présentes dans le public qui a réservé un superbe accueil à Heldmaschine et l'a longuement récompensé en applaudissements nourris à la fin de leur set.





HELDMASCHINE



HELDMASCHINE









Avant de passer à Eisbrecher, arrêtons- nous quelques instants sur la salle Antipode de Rennes que nous découvrons pour la première fois. Une salle agréable pouvant accueillir 1000 personnes, avec un balcon proposant des sièges très confortables dont j'ai su bien profiter et qui m'a offert une vue imprenable sur la scène et le public. Le son est d'une grande qualité et la taille humaine de cette salle de 1000 personnes offre un spectacle presque intime favorisant les échanges et la spontanéité entre public et artistes.

Eisbrecher a fait son entrée en scène sous les vivats du public les attendant avec impatience. Public d'une grande diversité dans les âges, ce qui prouve que le groupe est intemporel et il a su nous le prouver ce soir ! Alexx, ce personnage immense, charismatique, d'une belle prestance mais sans condescendance, avec naturel, a su transporter ses fans par sa voix grave et puissante qui savait se faire, par moments, douce et plus chaude. Les musiciens n'étaient pas en reste par leurs qualités musicales et techniques. Le show nous a offert, comme pour Heldmaschine, un superbe spectacle de jeux de lumières. Les chansons se sont enchaînées pendant 1h30 non stop, entrecoupées par un petit moment de guitares sèches complices entre Alexx et le guitariste principal qui nous a gratifié d'un peu de douceur, avant de terminer par leurs succès «Verrückt», «Zwischen uns», «Was ist hier los?», «Out of the Dark».

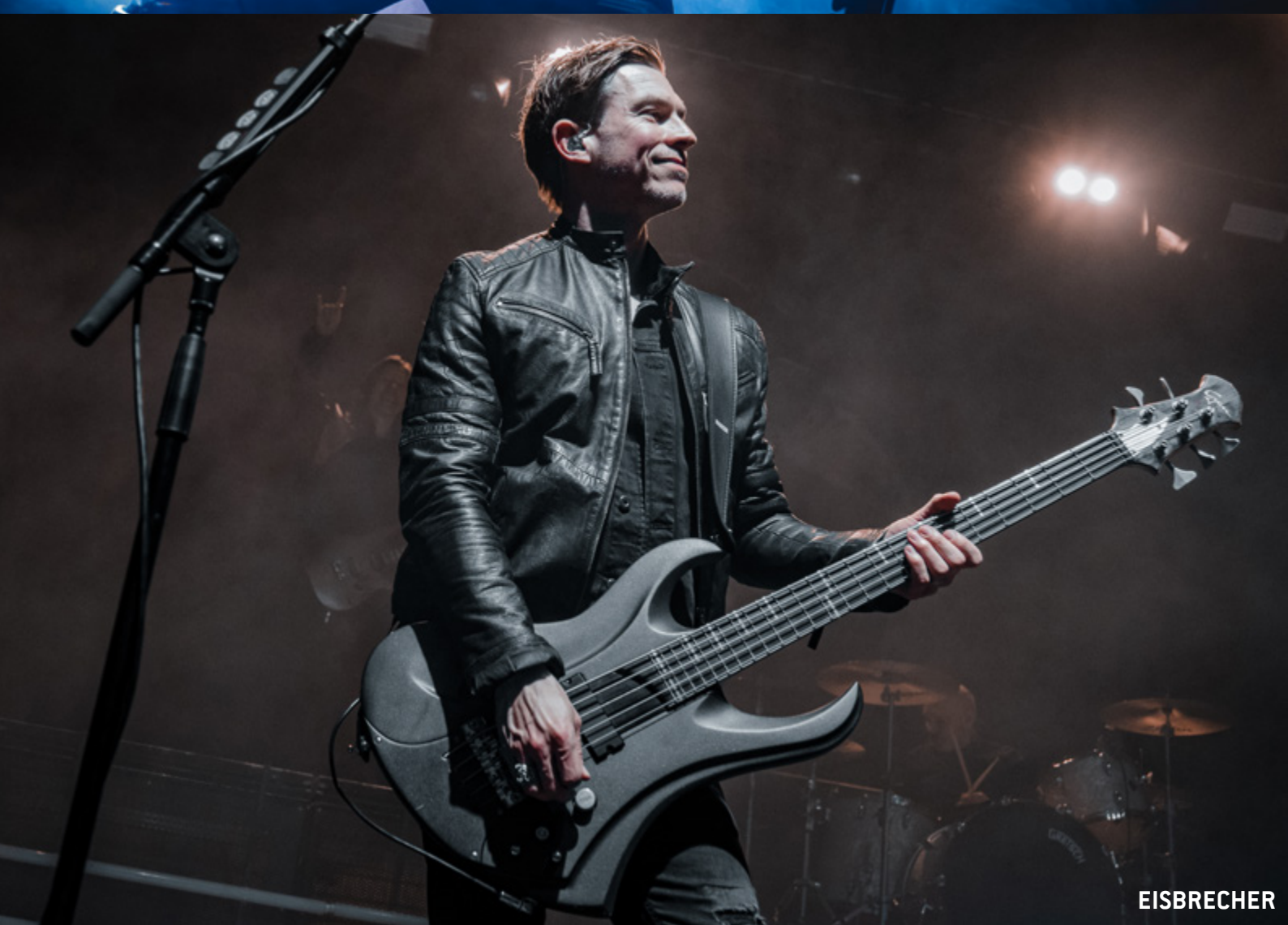
Ce qui m'a le plus marquée pendant cette soirée, ce fut la communion avec le public qu'Alexx a su instaurer avec beaucoup de naturel, à base de petites blagues, d'interpellations en français. Tout le groupe prenait un réel plaisir à jouer sur scène, mais surtout à le partager avec nous, à nous inclure dans leur show. Bref, une magnifique soirée, qui donnait envie de plus. Ne manquait plus que Oomph! pour que la soirée soit plus que parfaite.

Un grand merci à Tangui de Garmonbozia pour nos accréditations et nous avoir offert cette superbe soirée.

■ Gab
Photos : Nolive



EISBRECHER



EISBRECHER



EISBRECHER



EISBRECHER



SMUTT CHAMOIS

[Alps Cretin / Pigmé / Stryckhnine / ...]

8 ans séparent la sortie de ce premier album de l'EP précédent, Horse, mais il faut dire qu'entre-temps leur chanteur Mouss a disparu et cet LP lui est tout naturellement dédié. Rest in punk ! Pour se faire entendre, ils ont voulu faire un maximum de bruit (enregistré par Steve d'Albigny, hihi) et ils ont plutôt réussi les chameaux ! Enfin les chamois, on est du côté d'Annecy ici. Même si à l'écoute des 13 titres, on pourrait se croire en Californie au début des années 80 à agiter le drapeau noir («I finally ate», «Making shit»), ou bien plus au nord, à Oslo dans les 90's avec le death punk de Turbonegro («Mr Tie», «Golden asshole»). Une chose est sûre, nos quatre lascars (dont l'ancien batteur de Le Réparateur) n'aiment pas les trucs trop tempérés ou tièdes. Ils distillent le chaud et le chaud («Warm») dans un tsunami de riffs tout autant incisifs qu'abrasifs, avec des guitares bien mises en avant. Chamois est un disque qui peut paraître relativement basique de prime abord, mais qui se révèle finalement bien plus riche et varié que ça, avec une virée punk'n'roll («Big thumb») qui côtoie les sommets. Pouce en l'air.

■ Guillaume Circus



SOMMEIL DE BRUTE IS AN ALTERNATING CURRENT

[Araki / Day Off / Poutrage / ...]

Échappés d'Isaac, le guitariste Jean-Christophe Urbain et le batteur Nicolas Brisset ont fondé Sommeil De Brute. En août 2022, ils enregistrent cinq titres, chez eux à Reims, qui seront dévoilés pas mal de temps après, en octobre 2024, par le biais d'une co-production de plusieurs labels dont Araki Records. Sommeil De Brute est donc un duo utilisant le rock comme une sorte de dialogue entre deux instruments. La majorité du temps, ça communique en même temps (heureusement d'ailleurs), mais parfois l'un part avant l'autre, tandis que l'un fini après l'autre. Mais surtout, l'un n'est rien sans l'autre. Le visage rythmique est plutôt tribal et s'émerveille dans la répétition, tandis que la guitare, elle, fait tout l'inverse, elle habille, se noie, nappe, bourdonne, crache et éructe. Les deux se complètent à la perfection et hypnotiseront l'audience par leurs explorations et errances sonores. Il y a chez Sommeil De Brute un côté cabalistique qui nous échappe, comme le nom des morceaux écrits en chiffres romains, même la représentation de la pochette nous laisse quelque peu circonspect quant à sa signification. IS an alternating current nous rappelle instantanément l'expérience auditive vécue à l'époque avec Erba spontanea de Mange Ferraille. Une séance chamanique sans shaman, le chant étant aux abonnés absents.

■ Ted



JAYE JAYLE

AFTER ALTER

[Pelagic Records]

La country indus, ça existe ? Oui, bien sûr, et pourquoi pas la java hardcore ou le post-rock old school non plus ? On va peut-être arrêter les mélanges ! Alors bon, pour les deux derniers combos, je ne sais si ça existe, et encore que du post-rock old school... mais pour le style que l'on pourrait définir comme country indus (ou electro folk, ou gothblues comme ils l'aiment eux-mêmes se décrire), eh bien voici le quatrième album de Jaye Jayle.

Jaye Jayle, c'est un quatuor composé notamment d'Evan Patterson, auteur compositeur interprète de Young Widows, un trio qui évolue plutôt dans le noise rock. Mais avec Jaye Jayle, il embarque Todd Cook à la basse, Neal Argabright à la batterie et Corey Smith au synthé et percus, pour proposer un recette étonnante : de l'électro indus accompagnant un chanteur country folk. Comme si Trent Reznor avait demandé à Nick Cave ou Leonard Cohen de prendre sa place au micro de Nine Inch Nails. Pour les trois premiers titres, ce sont des nappes de synthé lourdes et théâtrales, percussions et batterie fracassantes, la guitare et la basse qui semblent geindre en arrière-plan, et la voix bluesy et grave d'Evan Patterson qui nous guide dans ces entrelacs sonores. Pour «A blackout» et «Bloody me», la guitare surnage, même si elle conserve une patine noise indus bien épaisse. Suit «Small dark voices», qui fait retomber l'agressivité et qui flirte avec la new wave. Et on termine avec deux

tracks pour lesquels Jaye Jayle semble vouloir nous sortir de cette noirceur et nous remonter à la surface. D'abord avec «Help !», un titre plus blues rock qui dénote justement avec le tunnel que l'on vient d'emprunter, ensuite avec Evan qui reprend «Bloody me», seul avec sa guitare.

Jaye Jayle continue dans la lignée de Don't let your love life get you down sorti en 2023, mais renforce encore le côté machines avec des synthés plus présents et un travail des percussions et des rythmes plus écrasants. Seule la voix calme et grave semble surnager, mais c'est pour mieux nous maintenir la tête sous l'eau. Un voyage oppressant et beau.

■ Eric



JOI

PIECE OF A NEW LIGHT

[Araki Records]

JOI est un duo d'Annecy, formé en 2019 autour d'un bassiste et d'un batteur-chanteur. En novembre dernier, ils ont présenté *Piece of a new light*, un nouvel EP de 6 titres qui mixe punk-emo-rock, post-rock, et noise-rock. La formule est alléchante et ambitieuse pour ces genres musicaux majoritairement joués à plus de deux musiciens. Composer en duo basse-batterie provoque pas mal de questionnements car il faut généralement combler le manque de guitares. Comment ? Soit tu proposes quelque chose de très technique et bourrin, type Boucan ou Lightning Bolt, et ça passe crème, soit tu centres ta musique sur la mélodie avec une grosse disto basse et des petits gimmicks avec un groove imparable, comme peut le faire Gâtechien, et là aussi ça passe crème, ou alors tu la joues plus rock 'n' roll passe-partout qui fait danser les foules et ça donne *Death From Above 1979* ou *Royal Blood*, des duos qu'on ne présente plus.

Dans ce *Piece of a new light*, on sent que JOI tente de prendre un peu de tout ça et d'en faire sa propre sauce, mais se heurte par moments à des titres qui manquent cruellement de... guitares, surtout sur les parties punk énervées. Sûrement une histoire de fréquences, de disto pas déclenchée au bon moment, d'un manque de profondeur et de couches, alors que dans le même temps la production est énergique et très bien réalisée. Je trouve JOI beaucoup plus intéressant quand il simplifie sa musique et présente la

déliciosité de la lenteur de son post-rock, comme sur les premières parties de «*Forestry disease*» et «*Come and get me*». «*Hope*», qui combine et équilibre bien le diptyque calme/tendu, est le morceau le plus réussi avec son chant désabusé et évolutif. Chant qui montre quelques fois des rechutes d'accents français dans la langue de Shakespeare, mais contrebalancé par une belle vision mélodique.

Avec ce nouvel EP, JOI expose de belles idées, puise aussi son inspiration dans un répertoire qu'on valide haut la main, mais doit probablement revoir ou réfléchir sur certains petits détails cités plus haut avant de livrer son premier album.

■ Ted



HOWARD

OSCILLATIONS

[Autoproduction]

Après un voyage au cœur d'Event horizon, Howard a décidé de ne plus revenir en arrière et de poursuivre encore plus loin l'aventure avec les machines. Enfin, pas tout à fait «ne plus revenir en arrière» car ce nouvel album se présente sous la forme d'un oscilloscope, cet appareil bizarre que tu as peut-être manipulé en Sciences Physiques au collège sans trop savoir ce qu'il te disait. Après une rapide prise d'informations, ces machines ont évolué et ce fameux écran verdâtre semble avoir disparu, on replonge donc bel et bien dans une ambiance seventies, mais toujours avec un aspect parfois industriel dans la musique du trio.

On a donc un assez large éventail de sonorités entre «Dead» qui est d'une extraordinaire qualité et dans la plus pure veine enflammée du stoner avec un orgue Hammond du plus bel effet, comme sur «Daydreaming», même si ce dernier est moins percutant que le premier titre de l'album. Ou presque premier car l'introductif «Opening : sample & hold» s'affiche en piste 1 et annonce la couleur : électro brûlante ! Instrumental, le morceau est à «ranger» avec les «Oscillations #1» et «Oscillations #2», véritables interférences (ou interludes ?) et pourquoi pas «Don't make me go back» où le trifouillage de sons est la règle, même si l'ensemble est aussi rock que «Black tongue». Dans le rayon des machines, impossible de ne pas évoquer «Myself», un brûlot punk industriel à la Alec Empire / Atari

Teenage Riot qui semble être plus qu'un défouloir pour le groupe et qui pourrait transformer le pit en dancefloor de rave. C'est totalement à l'opposé de «Lighthouses» qui ne présente que le chant et une petite guitare délicate : c'est limpide, simple et beau. Au milieu ne coule pas une rivière, mais se situe «Keep running» avec un bel équilibre électro/rock qui démontre qu'Howard peut pousser chaque élément à fond, mais également marier ses aspirations. Et là-dessus, n'oublions pas de mettre une pincée de psyché. D'ailleurs, sur les premières notes de «Liars», j'ai directement pensé à «Set the controls for the heart of the sun» (Pink Floyd) avant que l'orgue ne pulvérise l'apparente quiétude et que le gimmick ne revienne hanter la compo (un trick qu'on retrouve pas mal sur ce monument psychédélique qu'est A saucerful of secrets).

Excellent album, excellent choix d'artwork, excellent choix de clip («Dead» est mon titre préféré, même si j'aime beaucoup son antagoniste «Myself»), excellent mariage des époques et des genres, Oscillations varie dans ses inspirations, mais jamais dans la qualité.

■ Oli



HOWARD

VOILÀ CINQ ANS QU'ON SUIT LES AVENTURES D'HOWARD, IL ÉTAIT DONC GRAND TEMPS D'ÉCHANGER AVEC EUX SUR LEUR FAÇON DE TRAVAILLER ET D'AMALGAMER AUTANT D'INFLUENCES QUI PEUVENT PARAÎTRE PEU ÉVIDENTES À MARIER... ON EN PROFITE POUR ÉVOQUER LEURS CONCERTS ET LEUR FUTUR PASSAGE AU HELLFEST, TOUT COMME LEUR PRÉSENCE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX OU LEUR AMOUR POUR LOVECRAFT.

Comment en arrive-t-on à faire un truc qui mélange électro et stoner ?

Allez, on entre dans les secrets de cuisine direct : ça part pas tant d'un processus hyper réfléchi que d'une envie de s'écouter. Ça fait un moment qu'on voit bien que ce qui nous vient spontanément sous les doigts tire autant du côté rock avec des gros riffs, une batterie qui tape fort et compagnie, que du côté plus électronique et une ambiance plus transcendante, des synthés à gogo habilement réglés par Raph, maître en la matière, et comme sur cet album, on s'est dit assez tôt dans le processus de composition qu'on allait faire ce qu'on voulait sans trop se poser de question, c'est venu assez naturellement. Au final, ça reflète assez bien l'éclectisme de nos écoutes ! On ne renie pas notre héritage rock, n'ayez crainte. Il y a encore l'orgue saturé, les breaks de batterie, la satu' sur la voix, et on jette tout ça dans la marmite avec les séquences frénétiques de synthés qui rongent les tympans. Feu moyen, 1h30, touillez toutes les 5 minutes environ.

Quelles sont les influences sur la partie plutôt industrielle ? J'ai retrouvé l'énergie d'Alec Empire d'Atari Teenage Riot...

Haha, excellent ! Je t'avoue que ça fait pas tant partie des trucs qu'on a écouté pendant la compo, on était plutôt entre Arnaud Rebotini, Mother's Cake, les pionniers de la musique concrète comme Pierre Henry ou Pierre Schaeffer. Daft Punk aussi pour s'imprégner des logiques de composition de la musique électronique qui sont différentes de celles du rock. Après, pour ce qui est des timbres, on a pu y passer des heures grâce au studio de Raph, avec tous les synthés à dispo pour expérimenter et se laisser porter par les textures sonores.

Et du côté psyché, le tout début de «Liars» m'a fait penser à «Set the controls for the heart of the sun» de Pink Floyd, c'est quelque chose dont on se rend compte ou on le découvre quand quelqu'un comme moi l'évoque ?

Eh ben, ça fait un sacré bail que j'avais pas écouté ce titre, et je vois ce que tu veux dire ! Ce genre de classiques, on les a tellement écoutés pendant notre adolescence qu'à un moment c'est presque dans le cerveau reptilien. Donc on découvre quand tu l'évoques, mais on n'est pas choqués non plus, c'est sûr qu'on a trouvé notre son en ponçant les disques des groupes pionniers de cette époque.

Si les influences sont multiples, entre le vinyle emblématique des années 70 et le stream d'aujourd'hui, le groupe préfère quoi ?

Si tu parles du mode d'écoute, il y a du bon à trouver dans les deux à notre humble avis. Le vinyle, c'est un rapport différent à l'écoute, un moment privilégié qui, c'est tout bête, te demande une petite préparation : on sort le vinyle de sa grosse pochette avec le bel artwork qu'on prend le temps de regarder, on retire la poussière avec la petite brosse qui va bien, on écoute sur de belles enceintes, faut faire l'effort de se lever à la moitié pour retourner la galette, enfin tu vois le topo quoi. Tu choisis de donner de ton temps pour écouter l'album, toutes les pistes dans l'ordre. C'est une écoute forcément plus active et attentive, qui est agréable quand on peut lui donner ce temps. C'est aussi un moyen bien plus efficace de soutenir les artistes indépendants quand tu as chopé le vinyle au merch à la fin du concert, en causant avec les membres du groupe, ça rappelle les bons souvenirs du live !

D'un autre côté, le stream nous permet d'être écouté n'importe où sur la planète, d'avoir

beaucoup plus de visibilité, et c'est une sacrée chance aussi. Et franchement, on a tous fait des découvertes fabuleuses en se laissant porter par les suggestions d'écoute ! En revanche, en terme de soutien aux artistes, bon... On sait tous où ça en est.

L'orgue Hammond est un marqueur important des seventies, quel est le son de 2025 ?

Héhé, ça c'est sûr ! Il ne se passe pas un concert sans qu'on nous parle de Deep Purple et consorts. L'orgue, c'est vraiment un timbre ultra riche et reconnaissable, qu'on adore et qui a un potentiel de fou, y compris sur des sons plus modernes. Quant au son de 2025, pour Howard en tout cas, on pense qu'il réside dans le fait de pas faire les puristes. On aime la texture de l'orgue, des guitares et des batteries, mais autant les synthés, les techniques de productions propres à l'électro, et tous les outils modernes qui permettent de faire de la musique autrement. On a pas mal samplé de trucs, comme les voix des débuts de refrains sur «Myself» par exemple, qu'on fait glitcher. Ce qui est cool avec le rock en 2025, c'est qu'on a à la fois les outils des 70's qui convoquent les influences de cette époque, et tout l'arsenal numérique de maintenant. Pourquoi s'en priver alors que ça nous permet d'aller plus loin ?

Le choix de l'oscilloscope correspond très bien à votre musique, qui a eu cette idée ?

Oui, on a ce petit côté geek, touché ! Comme on le disait, on a passé des heures à s'auto-hypnotiser sur des séquences de synthés, à un moment le studio commençait à ressembler à un TP de physique, manquait plus que les blouses blanches. Un lundi, Raph est carrément arrivé avec un ancien oscilloscope analogique qu'on a branché en fin de chaîne... tu peux le voir dans le clip de «Dead» d'ailleurs. À partir de là, on en a bien sûr fait notre pochette.

Alexandre qui réalise l'artwork est un simple exécutant ou il a apporté des idées ?

Bosser avec des gens, c'est toujours des échanges ! Ce qui est cool avec Alexandre, c'est qu'il a immédiatement capté le concept, et proposé plein de détails pertinents : on lui a envoyé quelques photos de l'oscillo, et il nous redessiné ça avec brio en ajoutant les crédits sur les potentiomètres, des schémas dans la

sous-pochette pour habiller entre les textes et compagnie : un bonheur.

Vous allez passer la fête de la musique au Hellfest, comment vous appréhendez cette journée ?

Ah ben, t'imagines bien qu'on est déjà remonté à bloc ! Ce sera clairement notre plus grosse scène à ce jour, et le plus tôt qu'on ait jamais joué. C'est un sacré défi de faire découvrir notre univers sur un set court en matinée, mais on est ultra excités.

Vous voyez ça comme un rêve qui se réalise ou un tremplin pour la suite ?

Honnêtement, les deux. C'est un gros accomplissement pour nous d'être programmé au Hellfest, un truc dont tu rêves au moment où tu crées le projet. Et c'est aussi un tremplin comme tu dis, puisque ça nous offre une grosse visibilité auprès de gens qu'on n'a pas encore croisés en tournée, à qui on va pouvoir présenter l'album et qui on l'espère nous suivront après.

En septembre, il y a une date à Petit Bain à Paris mais d'ici là, on pourra vous voir cet été ailleurs qu'à Clisson ?

Bien sûr ! En avril, on sera le 20 à Fontenay-le-Comte, le 24 à St Quentin en première partie d'Ultra Vomit, le 26 à Limoges toujours avec Ultra Vomit, en mai le 24 à Lesneven pour le Rock en Stock, en juin il y a donc le Hellfest, en juillet, le 12 à Bordères sur l'Echez pour Riff'in Tarbes, en août, le 22 on va carrément en Suisse à Genève pour le Festiverbant, en octobre, tu nous trouveras le 4 à Rennes pour les festival de Rage Tour, et en novembre on sera le 8 Chez Paulette à Pagny-derrière-Barine. Tu le mentionnais, il y a aussi le 12 septembre à Petit Bain pour la grosse fête que sera notre release party, on bosse un gros gros set, alors ne manquez pas l'occasion ! Et puis dans le doute, suivez-nous sur les réseaux on va en annoncer d'autres...

Vous êtes d'ailleurs très présents sur les réseaux, c'est une obligation ou un plaisir ?

Un peu des deux à vrai dire. De nos jours, on est tenu à une certaine régularité sur les réseaux, si on ne veut pas disparaître dans les tréfonds des algos. Pour autant, c'est aussi pour nous

un autre espace d'expression, dans lequel on peut prendre le temps d'aller un peu plus en profondeur et d'expliquer les textes des morceaux, les choix esthétiques, le processus de compo... ça nous permet de partager tout ça avec les gens qui nous suivent et on pense que c'est important aussi.

Vous avez fait une cover des Doors, d'autres titres sont dans le viseur ? Peut-être des morceaux plus électro ?

On ne s'interdit rien ! Pour l'instant, on va continuer de travailler l'album et son après-sortie, on verra bien la suite !

Le délire du clip de «Keep running», ça vient d'où ? Il y a eu des débats autour de l'idée ?

Alors... En gros, le titre parle principalement de la dissimulation de son mal-être, et du fait de faire comme si tout allait bien, un genre de fuite en avant, mais où tu fais du sur-place. On a donc pensé à un clip en mode fitness, avec un personnage qui donne tout sans que son visage ne laisse transparaître l'effort. À côté du groupe, Jimbo bosse avec une compagnie de cirque, donc on a fait appel à Andrei Anissimov, un athlète qualifié qui nous a enchaîné une

quantité de prises en plan séquence presque sans transpirer. Nous on voulait l'amener à l'épuisement, mais c'était pas facile ! Après, on a modifié en post-prod pour figer un sourire malaisant sur lui tout du long, qui glitche. On voulait mettre en évidence le masque que tu portes quand tu jures que tout roule, et les moments où il se devine.

Vous vous appelez Howard en hommage à Lovecraft, il a écrit beaucoup de nouvelles, laquelle nous conseillez-vous ?

En effet, il y en a un paquet. Aujourd'hui je dirais «Les rats dans les murs» qui m'avait bien marqué à la première lecture pour son angoisse générale, et aussi grâce aux oiseaux qui avaient élu domicile dans l'isolation de ma chambre de l'époque. Ça avait rendu la lecture immersive au possible. Flippant.

Merci aux Howard et à Angie chez NRV.

■ Oli

Photos : Silvère Koulouris





ZEAL AND ARDOR

QUAI M, LA ROCHE-SUR-YON

NOUS NOUS RETROUVONS, UNE NOUVELLE FOIS, DANS LA SUPERBE SALLE DU QUAI M POUR PROFITER DE SON ACOUSTIQUE PARFAITE. ET PAS POUR N'IMPORTE QUEL GROUPE : ZEAL AND ARDOR SVP, RIEN QUE ÇA !

Revoir ce groupe sur une scène de cette qualité, c'est le top ! Sachant que le groupe ne consacrait que trois dates en France à sa tournée hexagonale : Paris, Toulouse et la Roche-sur-Yon ! Mesurez notre chance, les amis ! D'ailleurs, la salle affichait complet en ce lundi soir, et beaucoup de copains sont venus de Nantes. Ils ont découvert la salle du Quai M et comme nous, ont été envoûtés, au point de s'abonner à la programmation.

Mais commençons par le début avec Dom Zly

qui assure la première partie de Zeal And Ardor. Dom Zly est un groupe de post-black metal polonais formé en 2017 qui propose une musique très noire, lourde, intense, combinée à des moments plus légers, plus aériens, très typiques du post-black. Le rythme peut se faire très lent et basculer dans une transe frénétique. Le tout accompagné de la voix très rauque de la chanteuse, presque caverneuse, mais toujours puissante. Dom Zly nous a délivré un set hypnotique, savamment entrecoupé de moments d'une rare violence. Belle découverte !





ZEAL AND ARDOR

Puis, enfin, Zeal And Ardor est apparu sur scène. Les musiciens, le fabuleux chanteur Manuel Gagneux, accompagné de ses incroyables choristes ont déchaîné le public par leur simple présence. Le groupe semblait aussi étonné qu'un enfant heureux d'une belle surprise, de voir un public aussi nombreux, aussi enthousiaste dans cette petite ville de France, que nous de les voir ici. La voix envoûtante de Manuel a brisé le silence, les choristes se sont joints à la sienne, les musiciens les ont sublimés et la magie du black mâtiné de negro spiritual de Zeal And Ardor a opéré sur un public déjà conquis.

Le set d'1h30 a filé en un éclair et m'a laissé le même goût de trop peu que lorsque je les écoute sur les shows trop courts des festivals. Leur set a été composé d'un savant mélange de l'ensemble de leurs albums, sans oublier en toute fin leur célèbre «Devil is fine». Si le groupe a laissé de côté leur touche vaudou du début, certainement pour ne pas s'enfermer dans un style trop limitatif, il a su créer sa propre voix, une atmosphère unique où des chants clairs et magnifiques subliment la violence et la noirceur instrumentale, tout en dénonçant les injustices sociales.

Zeal and Ardor est un peu né par hasard lorsque Manuel Gagneux postant sur un forum, a proposé aux utilisateurs de lui soumettre deux genres musicaux pour créer un style en moins d'une demi-heure. Il lui a été proposé de mélanger le black metal et la «musique nègre» en reprenant des éléments du black metal et du negro spiritual. Manuel Gagneux déclarera plus tard que son groupe répond à la question : «Que se serait-il passé si les esclaves noirs américains avaient choisi Satan plutôt que Jésus ?». Peu de temps après, en 2016, l'album *Devil is fine* est présenté comme l'un des meilleurs albums de metal de l'année par le magazine *Rolling Stone*. Et c'est ce groupe que nous avons eu l'immense plaisir de revoir dans la salle du Quai M de la Roche-sur-Yon et pour certains de découvrir en se prenant une grosse claque dans la tronche.

Merci à Zeal and Ardor d'être venus jusqu'à nous et à Frédéric du Quai M de nous l'offrir. Un grand merci à Verygroup pour leur invitation.

■ Gab
Photos : Nolive



ZEAL AND ARDOR

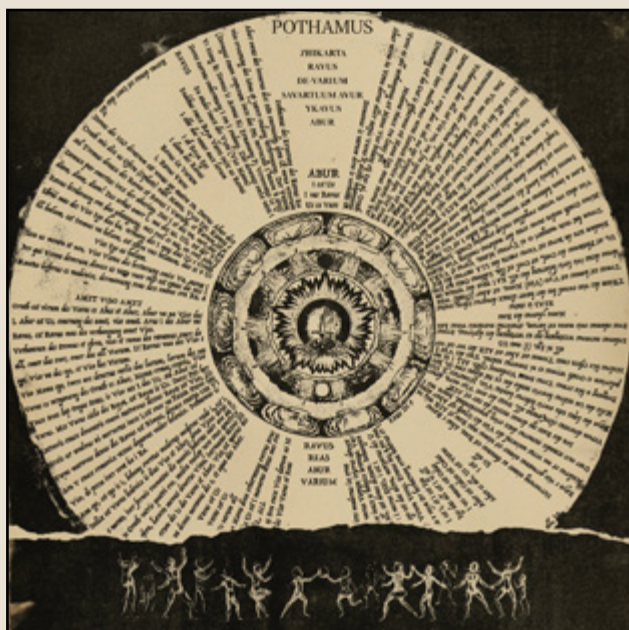


ZEAL AND ARDOR





ZEAL AND ARDOR



POTHAMUS

ABUR

[Pelagic Records]

C'est en 2013 à Malines qu'est né Psychonaut qu'on connaît déjà, mais également Pothamus qu'on découvre un peu tardivement (merci). C'est un trio belge forcément très proche des premiers cités (Mattias, le batteur/chanteur, a filé un coup de main à Psychonaut pour des prises de *Unfold the god man*; Sam, le guitariste/chanteur, réalise aussi des artworks comme celui d'*Hippotraktor*), tous ces groupes ont enregistré chez le local Chiaran Verheyden, faisant de la ville du Nord de Bruxelles une place forte du post-metal.

Le metal sombre de Pothamus s'abreuve de différentes influences lointaines dans l'espace comme dans le temps, le combo a un goût prononcé évident pour les langues anciennes, le folklore, les croyances et les dessins issus du Moyen Âge et de la Renaissance. «Zhikarta» donne le ton et nous immerge au cœur d'un rite shamanique où les incantations et les percussions tribales croisent des riffs lourds et lugubres. «Ravus», la suite, est un rouleau compresseur où un chant scream vient piquer nos oreilles labourées par des rythmiques noires et charmées par un chant féminin, ça détonne et dégage une impression de puissance assez monumentale. Relativement court (à peine plus de trois minutes), «De-varium» sonne comme un interlude, une musique lumineuse qu'on verrait bien sur de belles images scandinaves de vikings communiant avec la nature. La tension

remonte vite avec «Savartuum avur», couche après couche, les instruments viennent densifier l'atmosphère, c'est assez lent, mais encore une fois, que c'est puissant ! On ferme les yeux et on imagine être au cœur de cette tempête en live, complètement hypnotisé par l'ensemble, paralysé par une telle démonstration de force. Après cette claque, l'aérien «Ykavus» sonne comme les passages instrumentaux de Heilung, Wardruna et autres Skald, un peu de repos avant le morceau qui donne son nom à l'album et en est le véritable climax, alors qu'on pensait l'avoir franchi avec «Savartuum avur». C'est en effet un pavé doom de plus de quinze minutes qu'il nous faut affronter avec «Abur» et quand tu crois avoir fait le plus dur, les mecs en remettent une couche encore plus oppressante, ça fout les poils, c'est tout simplement ahurissant !

Œuvre de très grande classe, cet album de Pothamus à la croisée des chemins sludge, doom, black, neofolk est à découvrir d'urgence si tu veux vivre des émotions fortes. Elles le sont déjà chez moi avec un simple casque, je n'ose imaginer ce que cela peut être en vrai. Après le RoadBurn, ils seront dans de nombreux festivals cet été, une raison de plus de se bouger !

■ Oli



DITZ

NEVER EXHALE

[Republic of Music / Domino Publishing]

Le phénomène rock de Brighton Ditz, et chou-chou de Joe Talbot d'Idles au passage, a présenté en janvier une suite au très bon *The great regression*, sorti en 2022. Un deuxième album qui a nous laissé un avant-goût en novembre avec le single «Taxi man», titre un peu quelconque et monotone, qui ne décolle jamais vraiment, en comparaison à ce qui nous avait séduit avec leur premier album. Après coup, il s'agissait du premier vrai morceau de l'album («V70» n'étant qu'une plage sonore introductive), une manière de préparer l'auditeur à la suite... un peu différente. *Never exhale*, écrit en tournée, commence vraiment à être intéressant à partir de «Space/smile», la troisième plage qui reste à mon sens l'un des meilleurs morceaux, et ce malgré sa courte durée. On y retrouve la fougue du quintet, son explosivité et son chant particulièrement expressif et multiforme qui fait toute la différence. La force de ce disque réside dans l'interprétation sonore de ses thématiques lourdes de sens : la haine, combattre avec ses démons, la politique... Bref, ça ne sent pas la joie dans cet album, et les Anglais le démontrent avec des rythmiques tendues, des guitares qui poussent des clameurs, une basse puissante qui remue les tripes, soutenu par un Cal Francis, leur frontman, en très grande forme. Conseil : allez les voir en live, l'effet est surmultiplié.

■ Ted



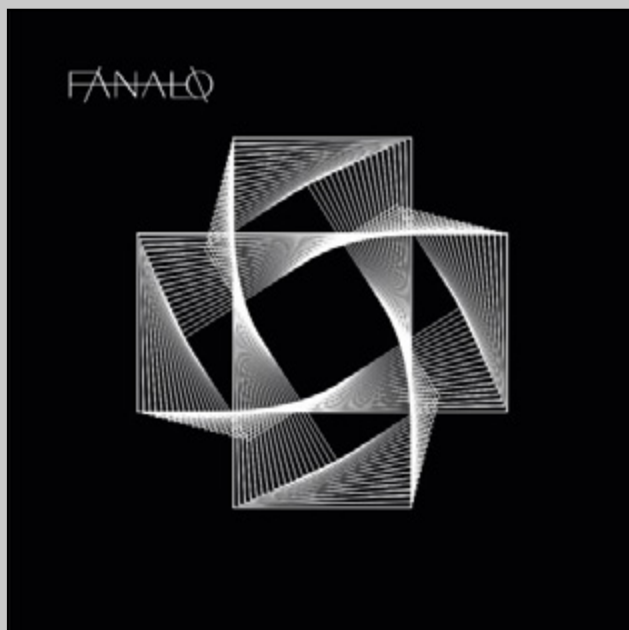
CATHEDRALE

POISON

[Howlin' Banana Rds / Regarts]

Il est venu le temps de(s) Cathedrale... Hum, pour le coup avec le *W-Fenec*, on n'est pas trop à la pointe de l'actu car les Toulousains malmènent leurs instruments depuis plus de dix ans et sortent là leur cinquième album, sans qu'on ne se soit encore penché sur leur cas. Mieux vaut tard que jamais et force est de constater que ce *Poison* est mortel, dans le bon sens du terme. Sorti de sa pochette à l'artwork... audacieux, dans la continuité sobre de *Words/Silence* et une fois posé sur la platine, le joli vinyle vert distille un post-punk/garage, qui circule insidieusement dans notre corps durant 13 titres. Amateur de références obscures, c'est aux Suédois de Division Of Laura Lee que je pense en premier en lançant les très bons «Monuments & bricks» et «South life». L'ambiance est plus froide, plus sombre que ce que l'on pourrait attendre de la ville rose, mais le tube «The setting sun» vient réchauffer tout ça. La face B s'ouvre avec un «Cravings» bien nerveux et sa rythmique à la Joy Division, quand ce sont les guitares tranchantes de «Enchantress» ou «The two worlds» qui maintiennent une certaine tension ensuite, qui ne nous lâchera plus jusqu'au spirituel «New light» final.

■ Guillaume Circus



FANALO

FANALO

[Klonosphère]

Enfin, le Buckethead français le plus méconnu a sorti son premier album solo. Fanalo, alias Stéphane Alaux, directeur de l'école de musique bordelaise du CIAM, est souvent confondu avec Buckethead, et si vous ne me croyez pas, cherchez «Buckethead unmasked» sur Google et vous tomberez sur un (plus) jeune Fanalo. Cette rumeur, bien que tenace, n'est pas la plus farfelue que l'on ait entendue. Ce qui est indéniable, c'est que Fanalo maîtrise parfaitement sa guitare. Il a même fait partie du backing band de Bumblefoot entre 2002 et 2007. Je peux en témoigner, l'ayant vu jouer en 2005. Selon moi, si quelqu'un peut jouer «I can't play the blues» sans regarder son manche et avec le sourire, il mérite le titre de virtuose.

Avec un CV aussi impressionnant, il est surprenant que son album solo n'arrive que maintenant, mais vieux motard que jamais (désolé j'ai pas pu m'en empêcher). Ce premier album éponyme rassemble dix pépites, dont trois instrumentales et sept chantées. L'album est ancré dans un bon hard rock et, malgré la transition entre les morceaux instrumentaux et chantés, et les flirts avec d'autres genres par-ci par-là, cet album reste très cohérent du début à la fin. Si cela ne suffisait pas, on retrouvera des invités de marque, dont Ron «Bumblefoot» Thal, Julien «Djul» Lacharme (Alpha Blondy, Gnô) à la guitare, Jeff Scott Soto (Yngwie Malmsteen, Journey, Sons of Apollo, Whitesnake) et Butcho

Vukovic (ex-Watcha) au chant. Cette liste prestigieuse ajoute un label garantie à cette galette. Label «bleu blanc rouge» ! Buckethead devrait se mettre au poulet français, tiens !

Pour finir, en termes de production, l'album est très bien mixé et masterisé, permettant d'entendre chaque instrument distinctement. Une très belle découverte, recommandée pour tous les fans de guitare hard rock, et tous les autres aussi !

■ Jerome_tFb



BOUCAN

BALLAD OF JOHN KAIROS

(Atarraya Records)

Laisse-moi te raconter une histoire : C'est Mathias et Brunoï, deux potes qui se promènent un soir dans une grande ville avec leur contrebasse et banjo. Ils font une petite session dans un petit bar bien classe qui propose une petite scène sympa. Quelques chansons de rock qui swinguent et de textes qui scat, ils papotent avec le public «Bla bla», font mieux connaissance avec certaines personnes «Kissos milaou». Et puis le bar ferme, les deux amis traînent dans les ruelles sombres. Au détour de l'une d'entre elles, ils font connaissance avec «Lola des villes», enfin plutôt Lior Shoov qui les emmène dans une spirale musicale au son d'un violon virevoltant et d'un chant hébreu. Sonnés par cette rencontre, ils errent ensuite dans les rues sombres, accompagnés d'un instrumental presque chamanique. Ils semblent chercher une certaine «Hannah 89», mais ils tombent sur G.W.Sok (The Ex), qui est assis sur un banc, face au fleuve. Celui-ci leur conte un récit en néerlandais, «Gedoe met geluid», peut-être la vie de John Kairos, peut-être sa propre biographie, qui sait.... Puis le jour commence à se lever, et la ville se réveille. Mathias et Brunoï n'ont toujours pas sommeil et commencent à reprendre leurs instruments et accompagner l'éveil de la cité. «He ho» semblent-ils interpeler les habitants, mais la fatigue commence à se sentir, et la musique se fait plus calme. «Lochten bow», à moins que ce ne soit les esprits et les corps qui réclament le repos, mais les deux amis résistent et enta-

ment «Bogolo», comme un refrain folk sautillant qui les enjoint à ne pas s'endormir. Mais il est temps de commencer leur nuit et finir leur balade nocturne. Ils s'endorment alors tranquillement, mais les souvenirs et personnes rencontrés durant cette nuit viennent les hanter, leur susurrer des phrases inintelligibles, des phrases incompréhensibles. Peut-être même «Sinatra 62» est venu leur parler.

Voilà donc une certaine lecture de ce que pourrait être ce premier LP de Boucan (Toulouse), duo composé de Mathias Imbert et Brunoï Zarn, accompagnés de Lior Shoov, G.W. Sok, Bastien Pelenc, et de leurs instruments, contrebasse, guitare, violons, claviers, piano, banjo, tout cela sous la houlette d'un certain John Parish (producteur entre autres de P.J. Harvey, 16 Horsepower, Arno), qui vient chapeauter et produire cette Ballad of John Kairos. Une promenade que tu es maintenant libre d'interpréter, aux sons d'un folk rock original, où les textes, quand ils sont présents, sont en hébreu, néerlandais, ou de cette langue imaginaire qui te fera peut-être reprendre cet étrange «bogolo bogolo». Réellement atypique sans être non plus disruptif de la musique rock folk, Boucan (Toulouse) sait tout de même t'emmener dans une ballade aussi originale qu'intéressante.

■ Eric



MARCEL

Ô FORNAIZ

[Luik Music]

Si t'en reveux de la noise, t'en re n'a ! Ce marcel là n'a rien à voir avec celui affublé d'un orchestre et de perruques, mais il n'en fout pas moins un très joyeux bordel. Deux ans après Charivari, leur premier pot-pourri noisy, les Belges reviennent plus incandescents que jamais pour mettre le feu sur les platines et dans les salles de concert. C'est d'ailleurs là où je les ai découverts, au Point Éphémère à Paris en première partie plus que légitime de McLusky, tant la bande à Falco semble avoir été source d'inspiration («The digger»). On serait néanmoins loin du compte en les réduisant à une simple mais excellente copie des Gallois car ô fornaiZ est bien plus divers et varié, ce qui lui vaut d'être en lice pour les albums de l'année. Il faudrait citer également Fugazi et The Ex pour le côté bruitiste et déstructuré, Idles pour l'aspect post-punk rugueux qui se dégage de certains morceaux, avec même parfois une touche dub/jungle («St. glin glin»), voire un OSNI (objet sonore non identifié) de noise circassienne en français : «Entarte pop». Alors même que je trouvais jusque-là l'accent anglais plus qu'impeccable et convaincant. Et il l'est. Marcel aime jouer avec le feu, n'en fait qu'à sa tête, s'en carre des étiquettes et est là pour faire la fête «Manu militari», avec qui plus est un sens de l'humour bien corrosif («Spirit of Eden Hazard kicking ball-boy»). Vive marcel !

■ Guillaume Circus



STONE OF A BITCH

LUDWIGTORY

[Make Me Prod]

Stone Of A Bitch, c'est un peu comme la place de l'Étoile à Paris. Pas pour la ville, vu qu'ils sont originaires de Cannes. Pas pour l'Arc de Triomphe et son côté néo-classique, parce qu'on est plutôt dans le rock et qu'on ne va pas célébrer l'art de la guerre. Pas pour le côté armada puisque Stone Of A Bitch est seulement composé de Loïc et Chris. Mais pourquoi alors ? Eh bien parce que vers cette place convergent de multiples avenues, comme autant de branches qui composent cette étoile. Et la musique de ce duo semble également être composée de tout autant de branches : rock, electro, trip-hop, post-punk, un mix de guitare et de machine. Le chant est rock avec des orientations pop dans des refrains mélodiques entraînants qui contrecarrent et perturbent (avec plaisir) la première impression liée à une musique plutôt sombre et tourmentée. Après un premier album éponyme en 2017 et Intimilicious en 2020, voici Ludwigtory, dont le titre, tout comme leur musique est encore une histoire de fusion. Il en ressort une symbiose stylistique sympathique, avec des tracks punchy comme «Queens of the sun», qui alternent avec d'autres plus ténébreux comme «L-twin». Stone Of A Bitch est original et captivant, c'est bien tout ce que l'on attend quand on veut découvrir de nouveaux groupes.

■ Eric



AMBRE GÉNÉRATION

[Bizarres Records]

Alors, oui, cet album a un an. Mais il a fallu ce temps pour encaisser la claque qu'est ce disque. Alors que nous avons réalisée dans ce magazine une interview du groupe, j'aurais tant aimé pouvoir les voir sur scène et photographier leur show. Revenons au premier tome de Génération, dès les premiers riffs, Ambre nous plonge dans un univers musical où l'on se sent immédiatement chez soi. Leur son est résolument rock, teinté de hip-hop, et chanté en français, une combinaison qui, bien que familière en apparence, réussit à se démarquer par son authenticité et son originalité. Les quatre musiciens du groupe affichent clairement leur volonté de s'affranchir des étiquettes et de défendre la mixité sociale à travers leur musique.

Leur premier album, composé de 10 titres pour une durée totale de 35 minutes, est une véritable démonstration de leur talent. Des morceaux comme «Silence» illustrent parfaitement leur capacité à fusionner les genres : commençant comme un titre de hip-hop, il évolue rapidement avec l'irruption d'une guitare électrique puissante et un refrain flirtant avec le metal. Cette association, bien que connue, sonne différemment avec Ambre, grâce à leur approche unique et leur sincérité palpable. Avec ce premier album, Ambre confirme tout le bien que l'on pensait d'eux. Ils ont su évoluer tout en restant fidèles à leur essence, offrant un opus mature et abouti. Chaque morceau est une exploration

émotionnelle, où les influences variées se mélangent harmonieusement pour créer un son distinctif. Si leur première bio les revendiquait de Darcy, ils ont rapidement prouvé qu'ils étaient bien plus que cela, créant leur propre genre et imposant leur signature musicale.

La colère et la rage transparaissent dans leurs textes, mais ils invitent également à la réflexion. Chaque morceau raconte une histoire, abordant des thèmes variés tels que la génération actuelle, la consommation, les frontières, la solitude et la lassitude («Marre à vous»). Mais au-delà de ces sujets, Ambre parle avant tout de la vie, avec une profondeur et une maturité impressionnantes. Enregistré et mixé à Vichy par Stefan Colomb, cet album est une véritable fusion de styles, mais il est surtout marqué par une sincérité qui s'entend dès les premières notes. Ambre nous offre ici un opus riche et cohérent, qui témoigne de leur talent et de leur engagement. C'est une très belle découverte, une fois de plus, qui me fait plaisir. Savoir qu'il existe un tel vivier de talents dans notre pays est une source de fierté et d'inspiration. Ambre est sans aucun doute un groupe à suivre de près, et leur premier album est une preuve éclatante de leur potentiel et de leur originalité.

■ JC Forestier

AMBRE

ORIGINAIRE DE VICHY, AMBRE SECOUE LA SCÈNE ROCK FRANÇAISE AVEC UNE MUSIQUE PERCUTANTE ET SANS COMPROMIS. ENTRE RAP, SLAM ET GROS RIFFS, LE GROUPE LIVRE UN SON PUISSANT PORTÉ PAR DES TEXTES ENGAGÉS ET LUCIDES. LEUR UNIVERS, À LA CROISÉE DU PUNK ROCK ET DU RAP CONSCIENT, REFUSE LES ÉTIQUETTES ET DÉFEND UNE AUTHENTICITÉ RARE. SUR SCÈNE, LEUR ÉNERGIE DÉBORDANTE FRAPPE JUSTE, FAISANT VIBRER CHAQUE ESPACE OÙ ILS JOUENT (ET IL ME TARDE DE LES VOIR SUR SCÈNE). FORMÉ DE CINQ MEMBRES AUX INFLUENCES VARIÉES, AMBRE PUISE DANS L'ESPRIT CONTESTATAIRE DU ROCK. LEUR MUSIQUE PARLERA AUX FANS DE DARCY, NO ONE IS INNOCENT, CACHEMIRE OU ENCORE SILMARILS, MAIS AVEC UN STYLE QUI LEUR EST PROPRE. SINCÉRITÉ, RAGE ET ÉMOTION SONT LES PILIERS D'UN PROJET OÙ CHAQUE MOT ET NOTE COMPTENT. À L'OCCASION DES UN AN DE LA SORTIE DE LEUR ALBUM, NOUS AVONS RENCONTRÉ LE GROUPE POUR EN SAVOIR PLUS.



Pouvez-vous nous parler de la genèse de votre groupe ? Comment vous êtes-vous rencontrés et qu'est-ce qui vous a poussé à faire de la musique ensemble ?

Le projet vient des textes écrits par Sylvain pendant plusieurs années. Avant que cela ne devienne des chansons, c'était simplement des textes, parfois longs, parfois courts, écrits sur son téléphone, à des moments pas spécialement réfléchis : un besoin d'écrire sans savoir pourquoi, souvent en moins de dix minutes par texte, une écriture quasi obligatoire pour pouvoir continuer une journée. Certains textes ont été écrits au bureau, d'autres en voiture ou lors de soirées avec des amis... une écriture complètement instinctive sans aucun but précis : juste un besoin. À force de les relire, j'ai remarqué qu'ils étaient plus proche de plusieurs histoires ressemblant à de petits poèmes ou des chansons plutôt qu'à des textes plus longs et étayés, alors je me suis dit que ça valait peut-être le coup de faire un ou deux morceaux avec, pour voir. N'ayant jamais composé avant et ne connaissant pas vraiment la musique, je me suis formé (aussi un peu à l'instinct), notamment à la MAO, et j'ai proposé quelques maquettes aux membres d'un groupe de cover dans lequel j'étais bassiste à l'époque. Ça a tout de suite plu aux autres membres du groupe avec qui on a travaillé ces premiers morceaux, et on a changé notre projet de cover en projet de composition. On jouait déjà ensemble, on s'est rencontrés dans ce cadre-là.

Vous avez connu récemment un changement de line-up, il a fallu remettre en place tous vos repères au sein du groupe ?

Le line-up a évolué progressivement avec le projet, mais c'est surtout lors de la création et de l'enregistrement de l'album que cela a pas mal bougé. Nos repères ont pas mal changé à ce moment-là, mais avant tout, notre façon de créer et penser notre musique ainsi que le travail qui l'entoure pour partager au mieux nos morceaux. Cela a surtout été un renouvellement dans notre vision du projet et dans l'engagement de chacun dans notre musique.

Votre musique est influencée par le rock, mais pas seulement. Il y a également dans votre ADN toutes les musiques contestataires.

Quels sont les artistes ou les groupes qui vous ont le plus inspirés ?

On mêle effectivement beaucoup d'influences dans notre musique. Le rock alternatif est le socle de tout ça et ce qui rassemble les membres du groupe, mais on ne se préoccupe pas vraiment du style musical : le message est plus important à nos yeux et il est souvent contestataire ou « engagé » (voire trop ?), ce qui fait que nos inspirations peuvent passer par toutes ces musiques qui en leur temps ont porté la contestation : le punk, le rap, le grunge, le rock et la fusion sont, je pense, nos principales influences. On est de la génération qui a pris la claque Nirvana en pleine face, qui a crié les slogans de RATM, et qui a écouté les paroles des albums de rap tels que ceux d'IAM ou Kery James. On a aussi été marqués par l'esprit des Bérurier Noir et leur appel à y aller avec ce que l'on est et à faire de la musique libre. On peut aussi citer Demago, dont l'album Hôpital notamment est un exemple du genre, ou encore la Team Nowhere (Enhancer et Pley-mo notamment) sur le plan musical.

Vous écrivez sur ce que vous voyez, ressentez et pensez. Seriez-vous en mesure de nous donner un exemple de chanson qui illustre particulièrement bien cette démarche sur le nouvel album ?

On écrit les textes au feeling, à l'instinct et souvent rapidement sur les sujets qui nous touchent.

Par exemple, le texte de « Paris sans Palace » a été écrit en voiture, en écoutant les infos à la radio en rentrant du travail, ces actus où l'on passe de la misère que vivent certains au luxe dont profitent d'autres sans qu'aucun parallèle n'ait été fait entre tout cela. Le besoin de se garer pour écrire, le besoin d'écrire sur ce contraste, sur ces vies laissées de côté ou dont on se sert aussi dans notre monde de production effréné. Pour la musique, c'est un peu le même principe. On mêle souvent le son de la colère à celui de mélodies plus « jolies » qui reflète le bon et le mauvais que tout le monde peut vivre ou ressentir.

L'album Génération est un appel à la tolérance et à la diversité. Comment cette thématique se manifeste-t-elle dans vos chansons et particulièrement sur cet album ?



Cet album est avant tout une vision instinctive de ce qui se passe autour de nous, il n'y a pas spécialement de réflexion ni de programme dans l'écriture des chansons, mais elles sont surtout une réaction à ce que l'on voit, à ce que l'on pense et forcément la tolérance et la diversité (ou leur manque trop souvent) nous touchent.

Vous passez d'un EP à un album qui sera en deux parties, comment avez-vous envisagé ce passage à un double long format ?

On a sorti un EP au début du projet pour faire connaître notre musique en ressortant six textes parmi un peu plus de 200 écrits. Un format plus long était envisagé dès le début du projet, ou en tout cas l'idée de sortir pas mal d'autres chansons. Les textes étant plutôt des histoires, le fait de séparer les sorties en tomes, comme on le ferait pour des livres, nous a semblé intéressant dans notre projet, d'où ces deux tomes.

Cette interview arrive entre le tome 1 et le tome 2. C'est l'occasion de faire un point sur l'écho qu'a reçu le premier tome tout en abordant le deuxième, l'album a pu trouver son public comme vous l'attendiez ?

Le premier tome, dans la continuité de l'EP, a reçu un bel accueil et est encore récent, en tout cas en live, mais aussi du fait que notre projet est récent, émergent comme on dit et n'a pas encore vraiment trouvé son public. On a tout de même reçu beaucoup de bons retours et on prend plaisir à le partager, et c'est avant tout ce qui nous anime !

Vous avez dit que «Génération Tome 2» durera 35 minutes. Pourquoi ce choix de durée ? Et que pouvez-vous nous dire sur le contenu de ce prochain opus ? Il sera également dans l'urgence, en 35 minutes le message peut passer, mais pourquoi pas plus ? La situation actuelle du monde qui va en se dégradant doit être une grande source d'inspiration pour même poursuivre sur un tome 3 ou 4.



Le tome 1 fait 35 minutes. Pour le 2, on ne sait pas encore, mais ce sera effectivement un album plutôt «court». Cette durée nous semble adaptée à ce que l'on fait : partager des messages, faire parler le silence, ce que l'on laisse sous silence, dans l'urgence. Nous ne sommes pas là pour en faire des tonnes, mais pour alerter sur certains sujets, encore une fois avec urgence. Ce deuxième tome (comme le premier d'ailleurs) sera aussi une évolution de notre son, de notre musique et la confirmation du «style» Ambre. La situation du monde actuelle est forcément une grande source d'inspiration, mais on a tout de même l'impression que c'est un éternel recommencement et que nos premiers textes, écrits il y a déjà plusieurs années, sont malheureusement encore (peut-être même plus) d'actualité.

Vos chansons sont brutes, épidermiques, quasiment pavloviennes. Comment équilibrez-vous cette sincérité avec le besoin de toucher un large public ?

Notre objectif, et ce pourquoi on fait de la musique, n'a pas grand-chose à voir avec le besoin de toucher un large public. On ne se travestira pas pour toucher plus de monde, on espère juste arriver à être écouté par le plus de personnes possible. Que l'on aime ou que l'on n'aime pas, à vrai dire, ce n'est pas ce qui nous préoccupe, on est bien conscients qu'on ne plaira pas à tout le monde, que tout le monde n'est pas prêt à écouter cela. On nous dit d'ailleurs assez régulièrement que nos chansons sont trop «engagées», ce qui nous empêche l'accès à certaines scènes ou à certains médias, mais on ne changera pas pour autant. Du coup, je ne pense pas qu'on cherche un équilibre entre sincérité et besoin de toucher un large public et si ça doit arriver un jour, ce sera le moment d'arrêter !

L'écologie est un thème important pour vous. Comment intégrez-vous ce message dans votre musique sans tomber dans le cliché ?
L'écologie est un des thèmes les plus impor-



tants de notre époque et quand on voit comment elle est considérée dans les hautes «sphères», alors on ne peut que s'indigner ! C'est un des sujets les plus passés dans le silence également. On en entend parler tous les jours, les politiques s'en servent très régulièrement, mais pourtant on ne fait pas grand chose pour que ça s'arrange, sous couvert de capitalisme et de productivité : on ne peut donc pas laisser ce sujet de côté ! On ne sait pas si, quand on l'évoque, on tombe dans le cliché ou pas. En tout cas, on le fait avec notre vision et notre sincérité. Et si c'est cliché, alors c'est peut-être que ceux qui pensent cela ne sont pas prêts à l'écouter et à se remettre en question à ce sujet ?!

En tant que groupe ayant la quarantaine, comment voyez-vous l'évolution de la scène musicale actuelle par rapport à celle de votre jeunesse ?

Oui, la scène a pas mal évolué mais surtout dans le minimalisme, non ? Peut-être pour une histoire de rentabilité ? Ça devient de plus en plus rare de voir des instruments sur scène, des paroles engagées et des sujets provo-

cants et clivants donnant lieu à de la réflexion ... Mais peut-être que ça reviendra !

Vous avez des enfants et vous parlez de l'importance de sauver le monde pour les générations futures. Comment cette responsabilité influence-t-elle votre créativité ?

Cette responsabilité est naturelle, je pense. Comme tu l'as dit dans la question précédente, on a la quarantaine pour la plupart, on a des enfants, et forcément, on se demande ce que l'on peut faire pour leur assurer un avenir le moins compliqué possible. C'est peut-être ça qui nous inspire et influence notre créativité.

Le morceau d'ouverture s'appelle «Machine». Sans humour noir, peut-on dire qu'Ambre a la rage contre la machine ?

Ambre a la rage (ou de la colère) contre toutes les machines à broyer : que ce soit les machines de productivité, capitalistes, politiques, mais aussi patriarcales, de la bien-pensance, du «c'est comme ça qu'il faut faire» donc oui, Ambre a une forme de rage, mais surtout contre l'injustice et le désastre que cela provoque.

Vos pochettes sont en noir et blanc ne sont pas pour me déplaire en tant que photographe, mais cela rend l'iconographie sombre, même si sur l'EP la petite fille semble trouver une issue par le chemin qu'elle a devant elle, et sur le premier tome de «Génération», la femme semble s'émanciper de la gravité et s'envoler ? Comme dit Camus, « Il faut imaginer Sisyphe heureux » ? S'agit il de la femme de «Paris sans Palace» ?

En général, nos pochettes et nos visuels sont effectivement souvent en noir et blanc. Ce n'est pas un choix ou une obligation de départ, mais plutôt une évidence quand on les crée. Comme dans notre musique, on contre-balance le sombre et la lumière (représentée pour la couleur ambre dans nos visuels) car ça nous semble cohérent avec nos histoires. En effet, dans les visuels de l'EP ou de l'album, les personnages trouvent une issue à cet aspect sombre, que ce soit par le chemin ou l'émancipation, la jeune femme représentée sur la pochette de l'album trouve un moyen de se libérer de cette gravité tout en ayant conscience de cela : c'est tout simplement Ambre qui grandit et tente d'évoluer dans ce monde !

Si je continue sur la piste du courant existentialisme, il y du Sartre dans «L'Autre» ?

L'enfer c'est les autres ou l'enfer c'est la machine ?

L'enfer, c'est tout ce qui nous empêche d'être nous-même : les autres, la (ou les) machine(s), le monde, les règles parfois, mais aussi ... nous-même !

En 2025 l'Homme a-t-il des raisons de se réjouir ?

Il y a toujours, même dans le plus sombre, des raisons de se réjouir, mais on est pas tous égaux avec cela, certains en ont plus que d'autres. De manière générale, ce serait bien qu'on essaie d'avoir des raisons communes et de se préoccuper un peu plus de celles qui feront que les autres aussi se réjouissent.

Pouvez-vous nous en dire plus sur le morceau «Génération» ? Quelle est l'histoire derrière cette chanson et quel message souhaitez-vous transmettre ? Car en tant que titre éponyme, elle représente l'album également ?

Le morceau «Génération» parle d'une majori-

té des sujets que l'on évoque dans nos autres histoires, mais avec une vision de l'époque et des sujets qui l'entourent : l'écologie bien sûr, mais aussi l'éducation, le vivre-ensemble, le racisme, l'argent et son pouvoir, l'influence des médias, et des solutions que l'on essaie de trouver pour changer cela. Ce morceau a été écrit en regardant la vidéo «Réveillons-nous» du collectif «Avant l'orage» de Camille Étienne (la voix féminine dans le morceau) et Solal Moisan. Cette vidéo traite avant toute chose d'écologie et on a voulu y ajouter d'autres sujets qui à notre époque nous semblent en corrélation avec cela. Elle représente effectivement l'album, ces sujets et ce que l'on est.

Quel est la suite pour 2025 ? Y a-t-il des projets ou des collaborations en cours dont vous pouvez nous parler ?

En 2025, on va continuer de traverser la France pour proposer nos morceaux en concert.

Pour l'instant, il n'y a pas de collaborations prévues, mais on ne sait jamais. On a pas mal d'idées et on aime bien l'urgence, donc ... pourquoi pas ! Il y aura aussi l'enregistrement des morceaux du tome 2 et peut-être la sortie de quelques-uns !

Le mot de la fin ?

On n'aime pas la fin, alors ça continue !

Merci à Sissy et Sylvain.

■ JC Forestier
Photos : Moovinart



ROCK A BLOCK

L'ÉDITION HIVERNALE DU ROCK À BLOCK S'EST TENUE À LE GIROUARD EN VENDÉE LE 1ER MARS. NOUS AVIONS PU ASSISTER CET ÉTÉ À CE FESTIVAL CONVIVIAL DANS UN CHARMANT CADRE BUCOLIQUE AU MILIEU DUQUEL COULAIT UNE RIVIÈRE. C'EST DANS LA SALLE DES FÊTES DE LA COMMUNE QUE NOUS AVONS RETROUVÉ UNE BONNE PARTIE DU FIDÈLE PUBLIC DE CE FESTIVAL, SANS PRÉTENTION, MAIS DE BELLE QUALITÉ.



Nous sommes arrivés quelques instants avant que Rorschach TV Show n'entame son set. Ce groupe de stoner nous a propulsé du Nord Vendée directement au sud des USA. Respectant les codes du genre (chemises à carreaux, casquettes estampillées US), le quatuor a réalisé une prestation de belle facture, très appréciée du public. Un bon son, une belle technique, le tout sublimé par la voix grave et chaude du chanteur qui n'est autre que le batteur. Une jolie performance. On regrette, par ailleurs,

l'absence d'un réel frontman pour bousculer le public et une voix qui s'affaiblissait à la fin du set. La soirée commence donc très bien et nous attendons avec impatience la suite à l'aide d'une bonne bière locale.

Kube a pris le relais avec un rock bien français, old school et survitaminé dans la veine de Téléphone. C'est très rythmé, ça pulse et tu te mets à hocher frénétiquement la tête et à taper du pied sans même t'en rendre compte.









C'est frais, léger et joyeux. Puis, dès le deuxième morceau, le groupe nous a propulsé dans un rock punk so british des années 70. J'avoue avoir moins apprécié, mais ce n'est qu'une question de goût car le public, lui, était bien au rendez-vous. Le volume est monté d'un cran avec le metal indus de White Sofa qui a déchaîné le pit. C'est un groupe prometteur, doté d'une très belle énergie. La technique instrumentale est à améliorer ainsi que le chant, mais leur performance a reçu un très bel accueil des festivaliers.

Nous terminons en beauté avec un groupe de deathcore récent, The Dislockers, qui est une véritable tuerie ! Récent mais pas novice car le chanteur n'est autre que Saymon, ex-chanteur de Karma Zero, qui a annoncé récemment sa dissolution. Un concert court car le groupe compte encore peu de morceaux mais la rage, la violence et la puissance développées par The Dislockers nous ont donné un goût de trop peu. Nous attendons avec impatience la suite !

Ainsi se termine l'édition hivernale 2025 du Rock à Block que nous retrouverons cet été avec Locomuerte à l'affiche ! Merci au Rock à Block pour leur invitation et leur super accueil avec des bénévoles au top !

■ Gab
Photos : Nolive





THE DISLOCKERS



THE DISLOCKERS



THE DISLOCKERS



THE DISLOCKERS





LIVE IN PARIS

@JCFORRESTIER

GRACIE ABRAMS / DORA JAR
@Accor Arena [27/02/2025]
Merci Maël Angel Live Nation.

CLAIRE DAYS / CLOU
@Trianon [19/03/2025]
Merci à Claire, Clou et l'équipe Zouave / Tôt ou Tard.

GISÈLE PAPE
@Point éphémère [19/03/2025]
Merci à Gisèle et Simon de finalistes.





GRACIE ABRAMS







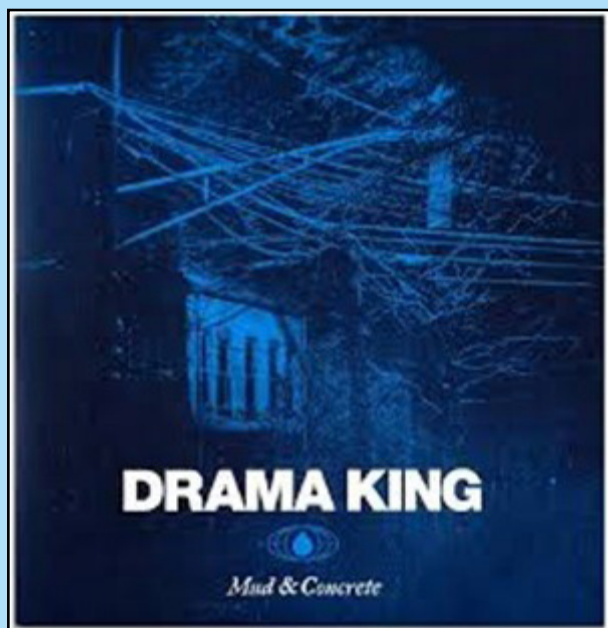












DRAMA KING

MUD & CONCRETE

[Kizmiaz / Brainstorming / ...]

Tu as déjà sûrement croisé celui qui se cache derrière Drama King, surtout si tu aimes le bon punk-rock ou le folk un peu dark. Peut-être quand il emmenait The Decline! sur les chemins rennais et les routes européennes, à envoyer du bon punk-rock un poil celtique ou folk, de sa voix rauque et cassée. Ou bien quand il a fait partie des Brigada Florès Magon quelques années plus tôt en qualité de bassiste. Et pourquoi pas quand il commença sur son projet parallèle Slim Wild Boar de folkeux blues plutôt sombre que lumineux ? Eh bien, derrière toutes ces personnes, il n'y a qu'un nom : Kevin Gourdin. Toujours peu désireux de se faire un nom, le voici donc dans un projet solo, caché derrière le patronyme Drama King, qui est plutôt dans la continuité de Slim Wild Boar, pour proposer des ballades rock sombres. 8 titres écrits, composés et presque tous enregistrés par Kevin, pour une demi-heure de rock folk poétique et mélancolique. Si tu connais les productions précédentes du Rennais, tu peux foncer tête baissée sur ce nouveau projet, mais si depuis 3 minutes, tu n'as jamais entendu parler de tous les groupes précités ou de Monsieur Gourdin, pour avoir un avis sur Drama King, va donc écouter «Brown and grey» sur une de tes plateformes préférées. Tu verras, c'est calme, c'est triste, c'est beau. Mais on en n'attendait pas moins de lui.

■ Eric



HELM

REFLETS IRISÉS

[M&O Music]

Si on évoque le metal et la folie du côté de Toulouse, on pense immédiatement à Psykup, il va falloir mettre à jour nos références et ajouter Helm à ce rayon. Musicalement, c'est une fusion d'un tas de trucs (néo, metalcore, électro-indus et même pourquoi pas du rock progressif), c'est un joli bordel assez bien construit pour que chaque bizarrerie trouve sa place et donc qu'au final, ce qui pouvait sembler étrange devienne la signature du groupe. Si les zicos s'amusent à multiplier les idées et les genres, il en va de même du chant qui prend un malin plaisir à tenter de nous perdre ! Une partie metal, une autre hip-hop, un passage ultra mélodique complètement pop, pas de souci, allons-y ! Aussi à l'aise dans tous les styles et sur toutes les bandes-sons, Boris explose toutes les limites fixées par les tiroirs duquel les chanteurs ne sont pas censés sortir et crée des débats au sein de son propre esprit, suis-je en train d'apprécier cette ligne ultra variété option comédie musicale pour seniors ? «Vestiges» (et ses aiguës à la Muse) et «Les miroirs» poussent le bouchon très loin, je leur préfère donc le début de l'EP avec lequel je me sens bien plus en «fusion».

■ Oli



LÙLÙ

LÙLÙ

[Howlin' Banana Records / Taken By Surprise ...]

Allo... ouais... c'est Lùlù ! Le gang lyonnais a été ma plus chouette découverte live de l'année 2024, un soir de décembre dans le sous-sol du Klub (Paris), lors d'un plateau power-pop concocté par Gonz Gutter Melodies. Même si le groupe était complètement inconnu au bataillon, n'avait que deux titres en écoute sur Bandcamp, Gonz ayant généralement bon goût, je me suis motivé et n'ai pas été déçu. Mélodies et tubes à gogo, hyper bonne ambiance sur scène, énergique et positif à souhait, la chaleur et bonne humeur à l'intérieur valaient largement le coup d'affronter le froid de l'extérieur. Je n'avais pas trop de doutes sur la capacité d'être à nouveau charmé sur disque, et après quelques mois d'attente, d'enfin pouvoir jeter une oreille à Lùlù, l'album, ma bonne intuition s'est trouvée confirmée.

Au préalable, comme mentionné dans l'interview à lire dans nos pages, Lùlù, le groupe, est donc le projet de Luc (ex-Avions), accompagné de Simon (guitare), Fanny et Sabrina (Irnini Mons, ex Décibelles) à la section rythmique, et d'un guitar (hero) Théo marseillais (Flathead, Pogy Et Les Kéfars). On mélange le tout très fort et hop, on obtient un des disques les plus rafraichissants et enthousiasmants de 2025. Rien que ça ! Vous voyez un peu cette sensation de faire tourner un album, et quand vous avez l'impression d'entendre votre morceau préféré, bim, celui d'après est encore mieux ? Et vous retombez dans le panneau écoute après écoute... Lùlù c'est ça.

Dans «Lùlù», le titre, qui ouvre Lùlù, l'album, on trouve direct tout ce qui fait le sel du quintet et ne nous lâchera pas pendant les 33 minutes de bonheur que procure ce disque feel good : power-pop mid tempo, riff entraînant, enchaînement couplet-refrain percutant, quelques arrangements et le solo qui va bien à la fin. «Ma si ma lo» qui suit ralentit un peu le tempo, surprend et séduit avec son chant en italien, avant que le groupe ne reparte de plus belle avec un «Sonic, Lyon» pour les ancrer localement. C'est peut-être parce qu'on sort de la balade à Rome «Sogni d'oro» que le catchy «Tous les étés» fait office de hit intergalactique, avec son final hard-rock épique à la Sheer Mag et Thin Lizzy. Puis, comme on n'avait pas pris suffisamment de baffes, Lùlù enchaîne les «Coups bas» (avec un nouveau solo qui ravira les guitaristes en herbe) dans les «Terres basses». Bon, ça suffit maintenant... Laisse bêt', même pas, «En rêve» déboule tout en tension, avec des chœurs féminins ultra prenant. Allo Lùlù, n'hésitez pas à en mettre dans tous les morceaux. Non non, ça ne tire pas «Sur la corde», ça défonce, tout simplement !

Vous l'avez compris, ce disque ne va pas me quitter de l'année, jetez-vous vous aussi sur les LPs, ils ont du cachet.

■ Guillaume Circus



LÙLÙ

AYANT PRIS UNE CLAQUE EN DÉCOUVRANT LEUR POWER-POP EN LIVE, CONFIRMÉE AVEC L'ÉCOUTE EN EXCLUSIVITÉ DU PREMIER ALBUM À SORTIR EN JUIN, IL M'ÉTAIT OBLIGATOIRE D'EN SAVOIR DAVANTAGE. LUC (CHANT), À L'ORIGINE DU GROUPE NOUS EN DIT PLUS SUR LA GENÈSE DE LÙLÙ, LE CHANT EN ITALIEN, LE SONIC À LYON...

Avant toute chose, est-ce qu'on prononce Lulu ou Loulou ? Et ces accents graves, ils servent à vous différencier de l'album de Metallùca avec Lù Reed ?

Hello hello hello ! Tu trouveras la réponse dans le pré-refrain de notre morceau éponyme «Lùlù», qui ouvre l'album. Histoire de mettre les points sur les i d'entrée de jeu. Ça se prononce «Loulou» effectivement, c'est la pro-

nonciation du surnom que me donne ma mère, qui est italienne. C'est marrant parce que cet album de Metallucoured était une private joke avec mes potes du lycée, et 15 ans plus tard, il revient me hanter...

Traditionnelle question pour un nouveau groupe à laquelle vous ne pouvez échapper, qui joue dedans et quand/comment est venue



l'idée et l'envie de monter Lùlù, sachant que vous avez l'expérience de précédentes formations ?

J'ai commencé à écrire des chansons pour Lùlù en 2023 je crois, parce que ça ramait dans mes autres groupes de l'époque. J'avais envie d'un truc simple : enregistrer des démos tout seul en jouant tous les instruments, pour le fun. J'ai écrit environ 8 morceaux et j'ai fait écouter ça à Simon [guitare rythmique] dans l'idée qu'il enregistre ça plus proprement. Il m'a proposé de faire la guitare, Fanny m'a proposé de faire la batterie et Sabrina la basse. J'ai direct écrit à mon pote Théo à Marseille (Pogy et les Kéfars, Kael et les Remords, Flathead) pour faire la guitare lead. Secrètement, j'avais pensé à lui dès le début et j'avais laissé pas mal de place pour qu'il compose ses lignes, parce qu'il a un

jeu vraiment unique. Sa musique m'a aussi beaucoup inspiré en ce qui concerne le chant en français. Je n'avais jamais fait ça avant mais en lançant un nouveau groupe, j'avais aussi envie de faire des choses inédites : ne pas chanter en anglais, ne pas jouer d'instrument sur scène.

Si tu étais critique de rock et que tu devais définir la musique de Lùlù en quelques mots, ça serait quoi ?

Sucre / Fun / Riffs

Power-pop et téléphone, allô, on pense forcément à The Nerves, mais il y a aussi des riffs très Thin Lizzy, Sheer Mag... c'est assumé et revendiqué ? Il y avait d'autres références en tête lors de l'écriture des morceaux ?

Power-pop et téléphone, c'est plus de 40 ans d'histoire. J'avais envie de faire un groupe de power-pop sans tomber dans les clichés, mais la chanson sur le téléphone est un passage obligé qui me tenait à cœur. The Nerves bien sûr, mais aussi The Shivvers («Teenline»), Tommy Tutone («Jenny») ou The Jags («Back of my hand»). C'est sûr que la power-pop de la fin des 70s est un fil rouge de notre musique, mais en passant en revue mes influences pour ce disque, je me rends compte que c'est beaucoup moins monolithique que ce que je pensais. Sheer Mag et Thin Lizzy, en allant flirter du côté du glam-rock ou du hard-rock, c'est entièrement revendiqué. La pop 60s italienne (Mina, Caterina Caselli, Rokes) ou la brill pop (The Chiffons, Lesley Gore), voire la northern soul et la Motown pour le côté tubesque et les chœurs (Freda Payne, The Supremes). Enfin, il y a aussi une grosse influence scandinave, que ce soit du côté des Hives ou des punks mélancoliques comme Ebba Grön, Masshysteri, Svart Katt ou Teini-Pää.

Les morceaux sont d'une efficacité déconcertante, est-ce aussi simple et facile à composer un tube de Lùlù ou y a-t-il pas mal de gestation et d'allers retours entre vous ?

Je fais les démos tout seul dans un premier temps et on arrange un peu tous ensemble en répète, mais le corps du morceau ne change pas beaucoup. Pour les chœurs, je laisse faire les pros, ils/elles sont bien plus talentueux que moi. De mon côté, ça dépend. Des morceaux peuvent trainer des mois parce que je n'ai pas le temps de me poser et de les finir, d'autres sont composés et enregistrés d'un seul coup. Mais quand je tiens un truc qui me reste en tête, quitte à ce que ça devienne un problème, je sais que je le garde. Dans l'ensemble, tout va extrêmement vite dans ce groupe. On a dû répéter 5/6 fois en tout avant de se lancer dans l'enregistrement.

Tu as la particularité d'alterner chant en français avec quelques morceaux en italien. D'où ça vient et comment s'effectue ce choix ?

Ma mère est italienne et je suis binational. Pendant longtemps, ce n'était pas très important pour moi, c'était plus un truc cool à raconter qu'autre chose, mais j'étais quand même content de connaître la langue. Ces dernières

années, j'essaye de plus m'intéresser à mon autre pays et je réalise que c'est aussi une part de mon identité. Je me suis dit que quitte à ne pas chanter en anglais, autant essayer d'alterner italien et français. Mon niveau en italien ne me permet pas d'écrire de manière très fluide donc je ne peux pas écrire beaucoup de morceaux dans cette langue. Mais je trouve que ça apporte de la variété dans le disque et c'est important. «Sogni d'oro», c'était un hommage à la pop italienne mélodramatique des années 60, donc ça faisait sens. Pour les deux autres, «Pugni in tasca» et «Ma sì ma lo», je trouvais que le côté «crâneur» de l'Italien se mariait bien avec ces deux morceaux plus groovy. Pour le prochain, j'ai envie d'essayer l'inverse et de faire des petits tubes power-pop à 100 à l'heure en italien !

«Sogni d'oro» (de Nanni Moretti) et «Pugni in tasca» (Les poings dans les poches de Marco Bellocchio) renvoient à des titres de films, il y a une appétence particulière pour le ciné ? Peut-on escompter «La vita è bella» ou «Ladri di biciclette» dans le prochain album, ou d'autres titres ?

Haha, c'est juste que je n'ai pas beaucoup d'imagination dans cette langue. Je pique ce qui me plaît. Mais oui, j'aime écrire de manière imagée et le cinéma est une source d'inspiration comme une autre. Je suis un immense fan de Moretti et j'ai pensé à pas mal de scènes de Bianca ou de La Messe est finie pour écrire en italien. Les doux après-midis à Rome, le soleil bas et les rues désertes, ça invite à la poésie non ?

Je connais très mal la scène rock italienne, tu t'y intéresses ? Tu as des coups de cœur plus ou moins récents à nous partager, avec chant en italien également si possible (ou en anglais) ?

Dans la scène actuelle, je n'y connais rien, je l'avoue... L'Italie était un pôle mondial du rock progressif mais pour ça, c'est plutôt mon père l'expert. Si je devais conseiller un seul artiste, ce serait Franco Battiato : il est issu de cette scène rock prog, voire de la musique contemporaine, mais il s'est tourné vers la synthpop au virage des années 80, jusqu'à représenter l'Italie à l'Eurovision en 1984. Sa musique est vraiment unique : une sorte de sophisti-



pop à la fois très kitsch et très intellectuelle, très catchy et très engagée politiquement. Je recommande les tubes «Voglio vederti danzare», «Bandiera Bianca» ou «Centro di gravita permanente», ainsi que ma préférée «Un'altra vita». Sinon en vrac : Mina «Piu di te», Lucio Battisti «Il mio canto libero», Nada «Amore disperato», Ice And The Iced «We've had enough now», Francesco Guccini «Piccola città».

Un morceau du disque a pour titre «Sonic, Lyon», une ode à cette célèbre péniche locale. Un ou plusieurs souvenirs particuliers liés à ce lieu de concert à nous raconter ?

Oh oui, une infinité de souvenirs. C'est une salle mythique de Lyon, réputée pour la qualité de sa programmation et l'imprévisibilité de ses toilettes, sa clim qui fuit pendant l'été (véridique) et bien d'autres vertus. J'y suis particulièrement attaché parce que c'est là où j'ai fait mon premier «vrai» concert en 2011, en première partie de Die!Die!Die! avec Avions. Également là où on a fait la première partie de Mac DeMarco juste avant qu'il n'explose en 2012. Je me rappelle juste qu'ils étaient ultra sympas dans le groupe et qu'ils avaient fait une reprise de Tool.

L'idée derrière ce morceau, c'était de rendre hommage à un lieu qui est une ancre dans le paysage local. Peu importe où je suis dans le monde, j'aime l'idée de savoir que je retournerai au Sonic et que la clim' fuira et que je me demanderai ce que je fous là. Plus généralement,

c'est un hommage à ces salles «intermédiaires» qui galèrent et disparaissent (comme l'International à Paris), en creusant toujours plus le fossé entre le circuit subventionné et le squat auto-géré. C'est important d'avoir un entre-deux, où tu peux faire la première partie de ton groupe préféré à 20 ans comme si tu montais sur la scène d'un Zénith.

Et la scène underground lyonnaise, comment se porte-t-elle en termes de groupes, assos, public, bars, salles, squats... ?

Eh bien, je crois qu'on n'est pas trop à plaindre. À part le Sonic qui est en galère, les autres salles se portent plutôt bien, il me semble, et on n'a pas eu de fermetures à déplorer récemment. Ce que je trouve cool à Lyon, c'est qu'il y a une bonne communication entre les bars/assos et les salles plus pros, qui se renseignent pas mal sur ce qui se passe dans la scène musicale. Le Marché Gare et le Périscope jouent un peu ce rôle levier, et tu retrouves des assos qui organisent aussi bien dans ces salles que dans des bars.

Vous avez fait une première tournée début décembre 2024, avec tout juste deux titres en écoute à l'époque. Ça n'a pas été trop compliqué à booker ? Ça s'est bien passé malgré un line-up quelque peu remanié pour l'occasion ?

Haha oui, tout s'est très bien passé, même si j'ai très mal dormi pendant un mois avant ! La logistique pré-tournée était un calvaire, il fallait former un bassiste remplaçant, mais aussi



le remplaçant du remplaçant, haha. Et quand ça c'était fini, il a fallu que je réapprenne tous les morceaux à la guitare.

Pour le booking, c'est là que je me suis rendu compte que je ne m'étais pas tourné les pouces pendant mes 10 années précédentes dans des groupes : chaque date te permet de rencontrer des gens qui t'aideront à jouer la prochaine fois que tu passes, et ainsi de suite. C'est quelque chose d'assez beau, un tissu de personnes qui filent des coups de mains, ça rend le monde tout petit.

On a joué dans un bar à Rennes, en off du off du off des Transmusicales, où toute l'électricité du concert reposait sur une seule multiprise qui pendait entre le sol et le plafond à la cave. Ensuite, j'ai vidé la batterie du van en oubliant d'éteindre les phares pendant qu'on chargeait le matos. On l'a poussé pour essayer de le faire redémarrer et je me suis juste retrouvé dans un van chargé à mort au milieu de la route 50 mètres plus loin. Heureusement, un rasta blanc extrêmement sympa et calé en mécanique, qui se fumait un énorme joint dans sa voiture à 1h du mat', est venu nous aider à recharger la batterie. Un bisou sur son front, où qu'il soit !

Le rock ça reste un peu un boys club, mais plus il y a de musiciennes sur scène, plus il y a de présence féminine dans le public (ce qui paraît logique). C'était quelque chose de voulu cette mixité dans Lùlù au départ, proposer autre chose que quatre blancs-becs ou c'est

juste un bienheureux hasard, un non-sujet ?

C'est un sujet important, bien sûr ! Les line-up de 6 groupes de punk avec 0 fille et 110 bermudas kaki, c'est lourd, sur scène comme dans la fosse. Je trouve ça non seulement important en termes de représentation, pour le public, mais aussi au sein des groupes pour changer les dynamiques et mettre tes propres comportements en perspective. Le boys club c'est, dans une moindre mesure, aussi chiant pour les boys et ça fait du bien de s'en extraire ! Dans Lùlù, l'idée était dans tous les cas de proposer à des filles en priorité et d'essayer de se rapprocher de la parité. Le heureux «hasard», c'est que Fanny et Sabrina soient à la fois mes amies et des musiciennes ultra-talentueuses. Ce qui est important, je crois, c'est de faire l'effort : ce n'est pas toujours possible d'atteindre la parité, mais c'est bien de ne pas tomber dans l'automatisme de tout faire entre hommes.

Pourquoi avoir privilégié le travail avec les labels Howlin' Banana Records (Paris) et Dangerhouse Skylab (Lyon), et pas Lollipop Records (Marseille), ou bien encore Slovenly Recordings (USA) chez qui avaient signé Les Lullies ? À ce propos, on pourrait envisager un split Les Lùlùllies ?

Les Lullies sont des potes de notre guitariste Théo, donc quand ils veulent pour Lùlùllies ! Je ne vais pas mentir, chercher un label, c'est avant tout écrire à tout le monde. Sur les 150 mails que tu envoies, tu explodes de joie quand

un label prend le temps de te répondre pour te dire que c'est cool mais qu'il n'a plus de place pour une nouvelle sortie. Donc oui, on a écrit à Slovenly, Alien Snatch et bien d'autres. Mais ce que je disais pour le booking vaut pour les labels : tu repasses par là où tu es passé parce que tu tisses des liens.

On avait déjà sorti notre dernier LP avec Avions sur Howlin' Banana et Tom est quelqu'un d'à la fois passionné et super carré, un excellent combo. Howlin' Banana a pris une place prépondérante sur la scène indie rock française et il équilibre son roster entre grosses sorties et petits groupes qui percent, ce qui est vraiment appréciable aussi. Dangerhouse, c'est là où j'ai acheté mon premier vinyle en 2010 (Wavvves de Wavves), donc quel plaisir de retrouver son disque là-bas 15 ans plus tard. C'était cool d'avoir un ancrage local, vu à quel point l'album parle de Lyon ! À noter que l'album sort aussi sur Taken By Surprise en Allemagne, ce qui est vraiment cool parce que j'avais l'idée dès le début de ne pas seulement rester en France. La power-pop française a une super dynamique ces dernières années et ça fait plaisir de voir que le choix de chanter en français n'est pas un obstacle à aller jouer à l'autre bout du monde. Entre ces trois labels, on couvre des réseaux à la fois indie rock, garage/rock'n'roll et punk hardcore, ce qui correspond parfaitement à l'ADN du groupe.

L'album sort bientôt, vous devez être impatient.es j'imagine. Quels ont été les premiers retours et quelles sont les attentes avec ce disque, ce groupe ?

On bout d'impatience oui. J'essaye d'être le plus organisé possible donc on a reçu les disques 3 mois à l'avance, c'était dur de juste s'asseoir dessus. Mais en même temps, j'ai pas chômé ! J'ai passé bien un mois à sérigraphier tout ce qui va dans le disque, les inserts, mais aussi des sur-pochettes en papier kraft et deux posters exclusifs pour les versions limitées. Avec un cachet en cire Lùlù, oui monsieur ! Tous les retours sont super cools ! C'est marrant, ce groupe touche vraiment plein de scènes différentes, ça fait plaisir. Ce que j'attends du disque et du groupe ? Je dirais, m'amuser avec des potes, voir du pays et des pays, écrire des bonnes chansons. Rien de bien extravagant, hein.

Pour la suite et fin de 2025 qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter ? Beaucoup de sandwiches triangle sur les aires d'autoroute et de caves voûtées en sueur ? Si un gentil génie vous permettait de faire trois premières parties de votre choix, ce serait avec quels groupes et dans quels lieux ?

Souhaite-moi plein de simplicité logistique pour les tournées, c'est tout ce que mon cœur demande.

On est des vieux maintenant, on prépare nos repas à l'avance ou on fait des petits détours pour mieux manger sur la route. On va se coucher direct après le concert avec un Xanax et une tisane. On fait des échauffements vocaux ! Pour le reste de l'année 2025, on a une tournée prévue cet été (France/Espagne) et une tournée à l'automne en Allemagne. C'est déjà super excitant. Et mon rêve serait d'aller tournée en Scandinavie en 2026. Après ça, je peux arrêter. Pour les premières parties de rêve, pourquoi pas une reformation de Masshysteri en Suède, Guided By Voices aux États-Unis et Radioactivity dans la cave du Trokson, à Lyon.

Un dernier mot pour la fin ?

Commencer un groupe après 30 ans, c'est possible ! C'est même parfois plus sain.

Merci Luc, Julie Wafflart et Tom Howlin' Banana.

■ Guillaume Circus
Photos : Léa Boeglin

COMMANDE SUR FACEBOOK CAROUSEL FEELING OU SCANNE LE QR CODE

68 PAGES
100 EXEMPLAIRES
DISPO CONTRE 8 € PORT COMPRIS



CAROUSEL FEELING



LE FANZINE DE LA SCÈNE INDIE NORVÉGIENNE

N°1 - 5,00 €



+ Oslo Indie Fest report & chroniques disques

Laissez vous porter par le meilleur de l'indie norvégien



ENDLESS DIVE

SOUVENANCES

[Floral Records]

Actif depuis près de 10 ans, Endless Dive est un quatuor belge qui évolue entre un rock instrumental parfois expérimental (de par quelques touches électro très vintage comme sur «Rouge feu») et un post-rock plus classique (le délicat mélange de nappes de musique et de samples comme sur le sublime «La petite danseuse»). L'album Souvenances marque les esprits non seulement par ses arrangements, ses rythmes et l'inventivité de ses guitares, mais aussi par l'intégration de nombreux «souvenirs sonores» que le groupe nous partage. Des moments du passé, captés au caméscope (comment ne pas fondre devant le clip de «Deux roues» mettant en scène le guitariste Pierre ?) qui servent de déclencheurs à leur créativité. Ce concept sied parfaitement aux ambiances développées par le combo, elles sont chaleureuses et ne versent pas dans la mélancolie et le sentimentalisme gratuit. C'est juste un album qui fleure bon la nostalgie, qu'on écoute comme si on ouvrait un vieil album photos qui raviverait le souvenir de gamins jouant aux billes à la récré, qui se maquillent en Tortues Ninja et qui rêvent, pourquoi pas, que 30 ans plus tard ils pourront faire de la musique ensemble même à distance.

■ Oli



CUTTING CORNERS

TRAMPOLINE PARK

[Autoproduction]

Tu aimerais bien gueuler dans des manifs, le point levé à scander ton slogan, oui mais voilà, ce samedi, y'a pas de manif, puis de toute façon, t'es nihiliste, t'es apolitique, tout ce qui t'intéresse c'est passer du bon temps à écouter du rock, du dynamique, celui qui donne envie de faire un petit pogo tout en chantant le refrain à tue-tête. Eh bien voici Cutting Corners, deux Dijonnais, Tommy au chant et à la batterie, et Ricardo à la guitare et aussi au chant. Un chouette duo de rock garage un peu punk, et beaucoup excité, qui t'envoie 12 titres qui dépassent rarement les 3 minutes pour leur premier album Trampoline park. Avec le parti pris du : c'est simple et efficace, Tommy et Ricardo remplissent et boostent l'espace avec une guitare virevoltante et un chant cadencé où chaque syllabe renforce le tempo. Ils chantent en anglais et abordent pas mal leurs relations avec les filles, à vouloir faire du trampoline comme Lenny Kravitz, ou aller visiter Mexico. En bref, tu pourras t'amuser à scander les nombreux refrains comme on hurle des slogans en manifs, tu pourras suivre le rythme ou faire du air guitar, et tu seras sûrement embarqué par ce feel good Trampoline park.

■ Eric



BÅKŪ

SOMA

[Autoproduction]

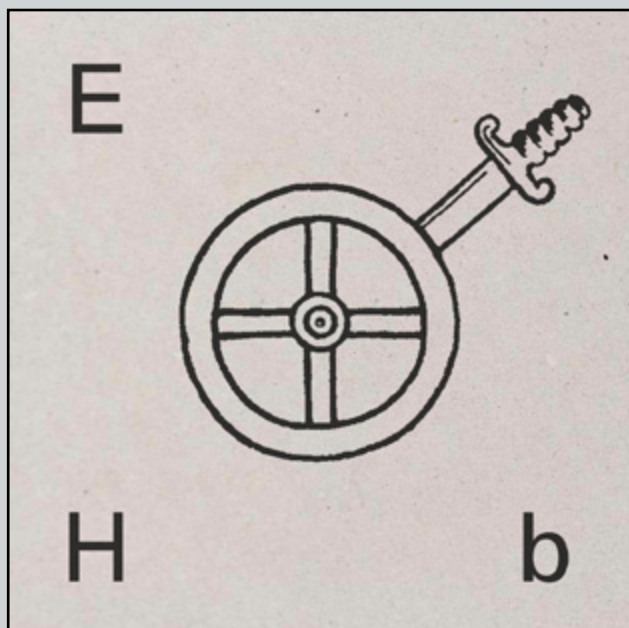
Autant ils sont bons pour trouver des plans, des enchaînements et des lignes mélodico-core, autant ils ne se foutent pas pour trouver des titres à leurs morceaux... Après trois «Opposite» numérotés en chiffres romains sur leur EP inaugural, Bākū nous offre cinq «Opposite» numérotés en chiffres arabes de 1 à 5 (et dans l'ordre). Au moins leur set list n'est pas compliquée à élaborer, tu peux être sûr qu'ils vont jouer «Opposite»... À noter un petit effort (tout de même) à souligner car l'album s'appelle Soma et non pas... Opposite.

La première partie commence en douceur, des sons de vent et des petits bruits installent le décor, l'ambiance est plutôt à l'inquiétude, des cordes d'une guitare claire et scintillante sont pincées, le couple rythmique se met lentement en route, l'autre guitare complète le tableau avant qu'un chant lourd ne vienne noircir l'atmosphère, ça reste très sludge, ce «1» est porté par le contraste entre la luminosité des cordes et l'obscurité des rythmes et du chant. Soudainement, les cadences s'accélèrent, les riffs se répètent, on se fait pilonner dans la plus pure tradition post-hardcore, une guitare se délie pour nous perdre entre les deux options et nous abandonne finalement avec le sample d'une conférence de Matthew Walker, un prof de neurosciences de Berkeley spécialisé dans le sommeil et ses bienfaits. Le «2» a lui aussi une construction très «post» avec plusieurs

couches qui viennent s'ajouter, le titre est bien plus dynamique et les guitares distordues ne sont pas, cette fois-ci, là pour nous rassurer, les incantations en arrière-plan se rapprochent et deviennent plus audibles au fur et à mesure que les instruments s'éclipsent, un léger répit avant une avalanche de décibels. C'est avec un piano et des mots qui semblent torturés que débute «3» (mais on n'est pas chez My Own Private Alaska), le rythme, mesuré, semble inamovible puis tout explose, en une fraction de seconde une course effrénée est déclenchée, on chute, à bout de souffle, on reprend la marche et, progressivement, la fuite en avant est inéluctable. «Opposite 4» ne déroge pas à la règle, Bākū installe une ambiance (un peu plus tranquille pour une fois) et durcit le ton peu à peu jusqu'à un déchaînement métallique et un break salvateur. Une recette connue, mais une réalisation sans faille. Après trois quarts d'heure de musique, «5» démarre pied au plancher, l'agression est immédiate, le tempo se ralentit pour faciliter le labourage et invoquer des esprits maléfiques qui sèment la zizanie, déstructurant momentanément une mécanique parfaitement huilée avant de nous faire replonger.

À noter pour être complet que le groupe a fait de très bons choix pour sublimer ses compositions car la prod' est très réussie, elle est signée Romain Da Silva (qui a entre autres enregistré Johnnie Carwash), il en va de même pour l'emballage qui a été confié à Emy Rojas du duo Arrache toi un Œil (aussi à l'aise avec les pochettes qu'avec les affiches et dont le CV est assez exceptionnel puisqu'on y trouve Karma To Burn, Neurosis, Kadavar, le BetizFest, La Route du Rock...), une pochette différente en version digipak (centrée sur la bestiole -baku- issue du folklore japonais) et en version vinyle (vue plus large où l'on comprend que l'animal attend notre sommeil pour s'en prendre à nous).

■ Oli



EHB

FRAGMENTS DE SABLES ÉMOUVANTS

[Anthologies Rec.]

On connaît le Emmanuel Hubaut des Tétines Noires, de LTNo, de Dead Sexy et de Pest Modern, mais on connaît moins le musicien qui travaille parfois seul (il a déjà sorti un album solo en 2002 : *Fragments d'un discours amoureux*) et propose alors une autre vision de la musique.

Toujours porté sur l'électronique, mais nettement moins par les rythmiques industrielles et la volonté de faire danser, Ehb travaille les ambiances, triture les sonorités et les instruments pour nous plonger dans un univers souvent inquiétant (qui peut rappeler les premières productions d'Aphex Twin) qu'on verrait bien en bande-son de films où la tension est quasi permanente (pourquoi pas le premier *Saw*). Quand la tonalité est plus claire et propice à la détente, c'est bien sûr vers le *Tangerine Dream* du début des années 70' qu'il faut aller chercher des références, non seulement parce qu'ils sont de Berlin, une ville à laquelle Emmanuel est très attachée (il y a d'ailleurs enregistré ses compositions), mais aussi parce qu'ils sont parmi les initiateurs du drone (sans abuser des larsens comme Sunn O))). C'est à Berlin qu'il a croisé Julietta La Doll dont des samples de la voix sont audibles sur «Tumus et amanites», ainsi que Filomena Nightingale dont quelques bruissements viennent se plonger dans un torrent sur «Doline d'Arques-en-cils», un cri étouffé vient éteindre une guitare remuante sur «Stalactites» et des mots viennent bousculer «Exsurgences».

Deux invitées un peu plus discrètes que le saxophone de Jean-François Kipp qui donne à la fin du titre «Amatombe» un air de David Lynch (et surtout le *Twin Peaks* dont la musique est signée Angelo Badalamenti).

Les expérimentations sont plus ou moins abouties et réfléchies. À une «Immersion karstique» qui s'étend sur 7 minutes en créant une atmosphère, on peut opposer «Celiquat» (une série de sons difficiles à identifier), «Souleur de profundis» (sorte d'éruclatation punk machinale) ou «Banquise» (un vent polaire ?) qui ne dépassent pas la minute et servent de liaisons ou de conclusion. D'un point de vue personnel, je préfère quand Ehb développe les idées et nous amène quelque part («Abîme d'artifices», «Tumus et amanites») plutôt que quand on se retrouve perdu avec des plages qu'on a du mal à interpréter («Celiquat», «Loy Psolune»), d'autant plus que les titres des morceaux sont plus des clins d'œil poétiques que des clefs de compréhension.

■ Oli



CLAIRE DAYS

I REMEMBER SOMETHING

[Contrejours]

Je ne vais pas y aller par quatre chemins, j'ai adoré le premier album de Claire Days que j'ai eu la chance de voir plusieurs fois sur scène. Son talent est indéniable, et sa nouvelle collaboration avec Fink sur ce nouvel album, *I remember something*, témoigne de son sérieux et de son engagement artistique. La composition sur ce deuxième opus reste intime. Les mots sont choisis avec soin, créant une atmosphère envoûtante. La pochette de l'album, où l'on voit la mère de Claire jouant de la guitare, reflète parfaitement l'esprit de cet opus. Il y a plus de deux ans, Claire Days nous avait déjà conquis avec son album *Emotional territory*, une œuvre qui portait magnifiquement bien son nom. L'autrice-compositrice-interprète lyonnaise avait su se démarquer par sa sensibilité et son talent brut, nous offrant un voyage musical intime et poignant. Depuis, elle a grandi, partageant la scène avec des artistes de renom tels que Sigur Ros, November Ultra, Fink ou plus récemment Clou au Trianon où j'ai eu la chance de pouvoir la photographier. Aujourd'hui, avec l'arrivée du printemps, Claire Days revient marquer son territoire (émotionnel) avec *I remember something*, un album qui promet de nous transporter une fois de plus dans son univers envoûtant.

Dès les premières notes de «*Help you*», le ton est donné. La voix douce et mélodieuse de Claire Days nous enveloppe, tandis que les arrangements atmosphériques, co-réalisés par Fink,

nous plongent dans une ambiance apaisante. L'indie folk de Claire Days continue de mettre du baume au cœur, avec des compositions qui semblent flotter dans l'air, légères et réconfortantes. Difficile ne pas parler d'«*Archeology*», l'un des climaxes de l'album qui décrit avec beaucoup de pertinence cette impression de reconnaître un être cher dans la foule tout en sachant qu'on se trompe. *I remember something* est un album photos de souvenirs, de fragments de vie que Claire Days met en musique avec une délicatesse infinie. Chaque chanson est une histoire, un instant capturé et sublimé par sa plume poétique. Mais Claire Days ne se contente pas de rester dans sa zone de confort. Elle ose également des incursions dans l'indie pop, ajoutant des touches de couleur à son univers folk. «*Her name means story*» dépareille un peu sur cet album ou plutôt ouvre un champ plus pop et révèle une autre facette de l'artiste que je ne soupçonnais pas. Ces explorations musicales témoignent de sa singularité et de son désir de nous emmener toujours plus loin. Des titres comme «*On a fait la paix*» et «*Mauvais voyage*», interprétés en français, ajoutent une dimension supplémentaire à l'album, nous rappelant que la musique de Claire Days est universelle, capable de toucher les cœurs au-delà des frontières linguistiques.

En conclusion, *I remember something* est un album qui se distingue par sa nostalgie et sa sincérité. Claire Days nous offre ici une œuvre magnifique, où chaque chanson est une perle de douceur et de poésie. C'est un album à écouter les yeux fermés, à savourer comme un moment précieux. Un voyage musical aussi apaisé et chaleureux, on en redemande volontiers. Sans aucun doute, *I remember something* est l'un des albums de l'année, du moins parmi MES albums de l'année.

■ JC Forestier



CLAIRE DAYS

IL Y A DES ARTISTES QUI RENTRENT DANS VOS VIES PAR HASARD ET QUI DEVIENNENT ESSENTIELS. C'EST LE CAS DE CLAIRE DAYS. JE SERAIS INCAPABLE DE SAVOIR COMMENT J'AI DÉCOUVERT SA MUSIQUE. CE QUE JE SAIS, C'EST QU'ELLE ME PARLE, M'ACCOMPAGNE ET M'ACCOMPAGNERA. À L'HEURE OÙ LA LANGUE ANGLAISE EST CANTONNÉE DANS LES MÉDIAS À DES «HE'S A GOOD GUY», «BAD DECISION» OU AUTRE PHRASE «SUJET VERBE COMPLÉMENT» DU PRÉSIDENT AMÉRICAIN, CLAIRE DAYS POSSÈDE UNE ÉCRITURE ÉTIRÉE ET RÉFLÉCHIE ET ELLE UTILISE DES PHRASES QUI TOUCHENT PLUS QUE DES MOTS CHOCS. PLUS QUE LES MOTS, CLAIRE SAIT ÉGALEMENT DOMPTER SA GUITARE CLASSIQUE ET LORSQUE LE TOUT EST RÉALISÉ SOUS L'ŒIL EXPERT DE FINK, LE COCKTAIL NE PEUT ÊTRE QU'ENIVRANT. ENTRETIEN POUR LA SORTIE DE SON SECOND ALBUM I REMEMBER SOMETHING.

Ton nom de scène, Claire Days, évoque des expressions anglaises très imagées. Pourquoi cette orthographe et qu'est-ce que ce nom représente pour toi ?

Ce nom représente tout d'abord une forme de mise à distance vis-à-vis de mon «vrai» nom. Quand j'ai dû choisir un «pseudo» musical, j'exerçais un autre job à plein temps, je cherchais quelque chose qui puisse porter mon prénom, être poétique, et ne vouloir rien dire ! Ou du moins, laisser la place à l'imaginaire. J'ai trouvé un dénominateur commun à deux expressions anglaises que je trouvais cools : dog days (la canicule) et salad days (formule poétique indiquant un âge d'insouciance, de jeunesse). J'ai récupéré le «days», que j'ai accolé à mon prénom. C'est pour ça que Claire days s'écrit avec un d minuscule. Le «days» n'est pas un nom de famille.

Tu as grandi avec la guitare classique et des disques de punk et de hard rock. Comment ces influences opposées se retrouvent-elles dans ta musique aujourd'hui ?

La guitare classique m'a ouvert des portes vers la musique acoustique, la mélodie, le toucher, la dissonance. Là où le punk rock et le hard rock m'ont transmis des sensations de puissance, de volume, de dépassement, d'étourdissement. Aujourd'hui, j'écris toujours mes chansons avec ma guitare classique. Et je pioche dans d'autres influences dont le rock pour la phase d'arrangement et de production. Sur scène, les deux guitares, classique et électrique, coexistent.

Tu as un parcours un peu atypique, avec des études en traduction avant de te consacrer pleinement à la musique. À quel moment as-tu su que c'était ta voie ?

Jel'aisu enfant (sourire). Je l'écrivais dans mes carnets en primaire : « Je veux être chanteuse de rock ». J'ai toujours écrit des chansons et voulu en faire mon métier. Mais quand il a fallu choisir des études, j'ai fait des choix prudents et conventionnels parce que je ne savais pas qu'artiste pouvait être un métier. La musique s'est imposée avec fracas dans ma vie vers 24 ans, après être entrée sur le marché du travail en tant que traductrice, et avoir senti au fond de moi que j'allais m'ennuyer toute ma vie. Il n'y a pas eu de déclic précis, mais la lente sensation de ne pas être à sa place et de devoir trouver une porte de sortie.

I remember something est ton deuxième al-

bum (avec des EPs). En quoi se distingue-t-il du premier ?

Je n'aime pas trop comparer les disques parce que tout est pareil et tout est différent. Tout est pareil, dans le sens où ce sont des chansons écrites en guitare-voix, puis arrangées avec des copains musiciens, avant d'être enregistrées et compilées sur un support. L'effort est similaire et la source est la même (mon imaginaire, mes émotions). L'équipe est d'ailleurs quasiment inchangée : Fink à la co-réalisation, Cyril Billot à la basse et contre-basse, Rémy Kaprielian à la batterie, Ugo Del Rosso aux claviers et aux guitares, Karim Attoumane pour les arrangements de cordes... Mais tout est différent parce qu'on évolue et que notre regard change. Et chaque chanson est unique et chaque prise aussi. Si je devais trouver un point de comparaison intéressant, ce serait la manière de faire. Le premier album a été enregistré pendant les années 2020 et 2021 où il était compliqué de se réunir, c'est donc le résultat d'un processus morcelé. Le deuxième album a été enregistré en un mois et demi entre avril et juin 2024, d'abord tous ensemble dans un studio en Ardèche pour les arrangements et l'enregistrement, puis solo chez moi (pour la suite des arrangements et l'ajout de deux morceaux).

Tu as glissé une piste hors tracklist «I remember something» à la dernière sur les supports physiques et sur ton bandcamp, pourquoi cela ? La chanson éponyme ne devait pas être sur l'album ou tu as décidé du nom de ton album avant que la chanson ne voie le jour ?

C'est une longue histoire ! Je vais essayer de résumer ainsi : J'ai écrit la chanson «I remember something» juste avant d'entrer en studio en me disant que cette chanson est le chaînon manquant de l'album, car elle résume tout. Au final, on ne l'a pas enregistrée. J'ai choisi de garder son nom pour nommer l'album. Puis, le 31 décembre 2024, alors que je devais envoyer tous les fichiers pour le pressage CD et vinyle de l'album, j'ai eu un regret. J'ai vite enregistré la chanson chez moi et je l'ai ajoutée, en tant que piste cachée.

Tes arrangements oscillent entre douceur folk et envolées rock plus intenses. Comment trouves-tu l'équilibre entre ces deux facettes ? «Her name means story» semble délaisser le folk pour la pop ?

Je me laisse totalement libre ! Il n'y a pas d'équilibre ou de déséquilibre, il faut faire les

choses comme on les sent, comme on les entend. «Her name means story» est justement un morceau sur les contradictions, les ambivalences qui coexistent. Le «je» fluctue sans cesse.

En studio, tu travailles souvent avec les mêmes musiciens. C'est important pour toi de t'entourer d'une «famille musicale» ?

Oui ! Toute cette aventure musicale est un travail hautement collectif. Alors, autant être bien accompagnée.

Tu travailles avec Fink depuis ton premier album. Qu'est-ce qu'il a apporté à ta musique et à ton approche artistique ? Et comment vous êtes-vous rencontrés ?

On s'est rencontrés à l'occasion de son concert au Trianon à Paris à l'automne 2019. Depuis, on a réalisé mes deux albums ensemble, il a mixé mon EP en français (A l'ombre), il a fait un remix de ma chanson «Are we a team ?». J'ai fait ses premières parties... La relation a pris différentes formes au fil des années, à mesure que je grandissais dans mon rapport à mes chansons et à ma «carrière»... Il m'a apporté son regard, des idées, de la confiance, de l'enthousiasme. Comment faire les choses ? Pourquoi ? Pour qui ? C'est une collabora-

tion artistique dans le sens où il joue sur mes albums, on a arrangé des morceaux ensemble, il a mixé mon EP français, etc., mais c'est aussi simplement une relation humaine d'échanges et d'entraide.

Dans une de tes récentes newsletters tu indiques : « Je suis actuellement à bord du tourbus de Fink, dont je fais la première partie sur quelques dates aux Pays-Bas. Si on m'avait dit que je sortirais un jour un album que j'ai co-réalisé avec Fink, pendant une tournée avec lui, dans un tourbus (comme dans les films, me disent mes amies), je crois que j'aurais dit : allez, stop. » Que dirais-tu à la Claire Moreau de l'époque ?

Que la vie est surprenante ! Qu'il faut tout essayer. Et que le hasard joue un grand rôle dans les trajectoires.

On sent une vraie sensibilité dans ta musique, mais aussi une certaine force. La scène est-elle un exutoire pour toi ?

L'exutoire, c'est écrire des chansons et de la musique. La scène, c'est autre chose, un outil, un vecteur.

Dans ta dernière newsletter, tu évoques un travail presque collaboratif avec ton public





sur la notion de réussite. Comment vois-tu cette interaction avec ton audience ?

J'essaie d'entrer en contact virtuel avec les personnes qui suivent mon travail, d'une autre façon qu'à travers les likes. Comme je tiens une newsletter dans laquelle je réfléchis en écrivant, ou j'écris en réfléchissant, sur des thèmes qui touchent de près ou de loin à la création, j'ai eu l'idée de recueillir des témoignages, des poèmes, des recommandations artistiques sur le thème de la notion de réussite personnelle. J'ai ensuite compilé tout ça dans un grand texte. Cette interaction m'a fait du bien. Notamment car ça nous permettait de sortir d'une relation unilatérale (des gens aiment ma musique et me le font savoir, et je leur dis merci / on réfléchit ensemble à un même sujet pour co-construire une réflexion) et de parler d'interrogations communes.

Ton rapport à la réussite semble teinté d'une certaine ambivalence, entre l'envie d'évoluer et la méfiance face à l'obsession du «toujours plus». Y a-t-il des artistes ou des parcours qui, à tes yeux, ont réussi à trouver un équilibre inspirant sur cette question ?

Laura Marling ! Ou de façon générale, tous les

parcours qui privilégient la création à l'ascension, qui n'ont pas peur de se replier pour créer.

Merci Claire pour l'accréditation du Trianon, ta disponibilité et ta musique.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier



NO ONE IS INNOCENT

LA CIGALE, PARIS

ALORS QUE NO ONE IS INNOCENT A SORTI COLÈRES, UN BEST OF AVEC UN NOUVEAU TITRE, POUR TIRER SA RÉVÉRENCE, IL LEUR RESTE ENCORE QUELQUES CARTOUCHES POUR DÉFENDRE LEURS TITRES SUR LA ROUTE. CE CONCERT PARISIEN, ANNONCÉ COMME LA DERNIÈRE CIGALE DU GROUPE, ALLAIT-IL NOUS PLONGER DANS UNE NOSTALGIE OU AU CONTRAIRE RESTER DANS L'HISTOIRE COMME UN BRULOT ROCK ? LE RÉCENT CHANGEMENT DE LINE-UP POUVAIT LAISSER PENSER QUE LA NOSTALGIE ALLAIT PRENDRE LE PAS SUR LE MANIFESTE, MAIS CELA N'A FINALEMENT PAS ÉTÉ LE CAS.

Il en fallait, du cran, pour oser précéder un monument du rock français sur scène. Bad Situation, duo francilien composé d'Aziz Bentot (chant/guitare) et Lucas Pelletier (batterie), a relevé le défi avec une énergie brute et une conviction sans faille. Ceux qui les avaient découverts au Hellfest en 2024 ou lors d'une précédente édition du Furios Fest savaient déjà que le son du duo ne faisait pas dans la dentelle. À 19h40, la Cigale n'est pas encore pleine, mais les vibrations sont déjà bien là.

Le jeu lourd et carré de Lucas fait trembler les murs tandis qu'Aziz, derrière son micro et sa Les Paul, balance riffs massifs et chant abrasif. Heavy rock sans concession, amplifié jusqu'à l'os, Bad Situation joue la carte de la sincérité. Pas de triche, pas d'artifices, juste deux gars sur scène qui tabassent comme quatre. Le public, d'abord un peu en retrait, se laisse happer au fil du set. Les premiers rangs commencent à hocher la tête, les bras se lèvent... Pari tenu.







No One Is Innocent, c'est un de tes groupes de cœur depuis 1996. Celui par qui le rock t'a accroché, celui avec qui tu as repris la photo de concert après une longue pause, lors de la sortie de Frankenstein. Alors évidemment, ce soir, tu arrives avec un nœud dans le ventre. La dernière Cigale du groupe, ça résonne fort. Mais surtout : juste Kemar et Tramber, survivants d'un passé glorieux. Le reste ? Des nouveaux. Et ce sentiment étrange : comme si ton pote t'annonçait qu'il a largué la meuf géniale que tu adorais... et te présente la nouvelle. Méfiance et curiosité mêlées.

Mais dès «L'arrière-boutique du mal», l'ouverture de feu, les doutes s'évaporent. Mathys Dubois à la batterie est une machine. Fred Mariolle et Marceau aux guitares reprennent le flambeau avec panache. C'est moderne, énergique, sans nostalgie larmoyante. Et le groove est là. Un solo batterie/guitare incendiaire au milieu du set ? Pourquoi pas, quand c'est bien fait. Et c'était bien fait.

Le groupe rend hommage à ses racines avec une reprise furieuse de «Bullet in the head» de Rage Against The Machine, puis enchaîne les classiques : «Massoud», «Nomenklatura» (trop peu de morceaux d'Utopia joué ce soir à mon goût), «Djihad Propaganda». La fosse est en fusion. Mention spéciale à «La peau», habillée ce soir-là de sublimes arrangements orientaux avec la présence de musiciens invités : Qais Saadi (mandole), Khalil Chekir (kanoun), Alyssa Aït Hammou et Irma Barbutsa (violons). Une touche de grâce au milieu du chaos.

Moment dispensable ou plutôt mal placé dans la soirée, Mathieu Montecot alias «DJ Ordoeuvre» qui nous balance une petite dizaine de mix des plus grands noms du rock metal. Nous aurions aimé le voir juste après Bad Situation ou laisser ces 10 minutes de plus pour caler 2 ou 3 titres de No One. Mais la soirée ne serait pas complète sans un petit moment de punk rock attitude version père de famille : au moment de recevoir un disque de platine pour le premier album éponyme (100 000 exemplaires vendus), Kemar sabre verbalement Universal qui les a lâché après la sortie d'Utopia, le chanteur serre sa fille dans les bras, salue sa mère... et balance : « Elle me disait toujours d'arrêter les chansons politiques...

Les enfants n'écoutent jamais. »

La salle rit, applaudit, s'émeut. Le moment est vrai, touchant, sincère. Mais aussi un peu amer : Kemar est seul à porter ce trophée, les autres ont tous disparu du line-up d'origine. En fin de set, Poun de Black Bomb A monte sur scène pour hurler «20 ans», et c'est l'explosion finale avant le rappel. «Silencio», «Chile», la boucle est bouclée.

Dernier tour de piste ? En quittant la salle, un air résonne dans ta tête. Celui que No One chantait à la mort de Chirac : « Allez, saluez l'artiste, c'est son dernier tour de piste / À reculons, traînant des pieds, le sourire triste » Mais No One avait bien le smile ce soir. Et il reste encore pas mal de tour de pistes avant la fin. Et qui sait ? Peut-être une dernière date parisienne dans une salle plus grande ? Ce 20 mars 2025, la dernière Cigale de No One Is Innocent avait tout d'un adieu. Si des dates restent encore à venir, c'est bel et bien la fin d'une époque. Une époque où le rock français était engagé, viscéral, rugueux, mais terriblement humain. Et ce soir, même sans les anciens, No One n'a pas trahi son nom. Ils sont toujours là, mais pas silencieux.

Merci à Lucas et Sabrina de Vercords.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier







NO ONE IS INNOCENT



GRAVAS

GRAVAS

[Fraca Label / Baco Music]

Si tu aimes les entrées en matière progressives et sombres comme «To bring you my love» de PJ Harvey ; si tu savoures les jolies chansons intimistes et vibrantes comme celles de Cat Power ; si tu kiffes les constructions originales et audacieuses comme celles de CocoRosie ; si tu as un certain penchant pour le rock belge ; et si en plus, tu te rappelles au bon temps de Venus, alors il faut que tu jettes une oreille à Gravas. Parce que ce trio belge regroupe un peu tout

cela, pas forcément tout sur le même morceau (et c'est plutôt préférable sinon, ça serait un peu chargé...), mais en parcourant les 13 titres de leur premier album, tu pourras retrouver toutes ces sympathiques composantes, et même plus.

Gravas, c'est Aurélie Gravas (chant et guitare), Françoise Vidick (chant et percussions) et Marc A. Huyghens (guitare), ces deux derniers ayant fondé ensemble Joy en 2008, dans lequel Aurélie Gravas avait déjà participé. En résumé, ces trois là se connaissaient déjà bien avant de vouloir partir sur ce projet commun. Un projet qui se concrétise donc avec ce premier album éponyme, pour 45 minutes de rock folk recherchée, développée dans des titres aux rythmes et sonorités parfois hallucinogènes, jouant avec les boucles et les ellipses. Avec des textes majoritairement en anglais, mais qui fait aussi place à quelques titres en français, les voix lumineuses et fragiles d'Aurélie et de Françoise se mêlent délicatement aux multiples tableaux mélodiques et mystiques. À l'instar de l'artwork de l'album (une œuvre d'Aurélie, également peintre), la musique de Gravas est un univers qui se déploie en de multiples couches, qui ouvrent aux interprétations et au voyage. Un voyage qui, sans être totalement disruptif dans l'univers de l'indie rock, sait apporter sa petite touche personnelle, peut-être la petite touche belge en plus, sûrement une petite touche Gravas en plus.

■ Eric





BORGNE

RENAÎTRE DE SES FANGES

(Les Acteurs De L'Ombre)

Avec Borgne, on a affaire à des patrons de la scène black metal. Depuis 1998, le quatuor suisse nous abreuve de riffs sombres et de complaints sonores racontant les maux de l'humain.

Renaître de ses fanges, leur dernier LP chez , nous amène à nouveau dans un monde dystopique, avec un black metal hypnotique, mélangeant des notes atmosphériques et industrielles, toujours mélodiques. On se retrouve très vite bercé par des riffs envoûtants, percuté par du blast transperçant pour bien nous immerger dans leur univers torturé. Le chant est un classique du genre. Crié, tout en étant posé, comme une voix d'outre-tombe qui a le bon goût d'utiliser le français. Borgne nous offre des textes parfaitement intelligibles, ce qui montre la qualité de la production de ce onzième album.

Bref, Borgne, c'est un black metal enivrant, plutôt classique, mais solide et qui se vautre avec élégance dans la noirceur du genre.

■ Nolive



LE CRAPAUD ET LA MORUE

SUR LE CIEL

(Araki Records / Atypeek Music)

Quatre ans après Que faire ?, et une pause en solo pour Le Crapaud (et son disque Mauvais sillon), sans oublier la sortie d'un single bizarroïde d'electro-hip-hop en 2022 («EP5 : Procession de chenilles»), le groupe sarthois Le Crapaud Et La Morue revient avec cinq nouveaux titres compilés sous le nom de Sur le ciel. Une nouvelle occasion de goûter à leur rock étonnant, déroutant et souvent loufoque empruntant autant aux sonorités du prog 70's (ah, les beaux claviers de «Planète vive»), avec certaines touches jazzy, qu'à la chanson rock à la française (dû au chant, indubitablement). Sur le ciel navigue entre morceaux exaltants («La roupette»), parfois hargneux (comme le refrain d'«Adeline»), et moments beaucoup plus reposant («Sur le ciel») mettant ainsi en avant la qualité des mélodies du quatuor. De par sa singularité (bien aidé par un chant assez particulier) et son côté aventureux, la musique de Le Crapaud Et La Morue ne plaira pas à tout le monde, mais a le mérite de proposer ici une œuvre aux structures évolutives cohérentes qui tente de s'échapper des tendances.

■ Ted



GRAND CAMINO

WILDFLOWERS

[Autoproduction]

Un p'tit coup de folk rock bien fichu, parfait pour accueillir le printemps avec cette montée progressive des températures, ce désir de fuir les villes pour aller se promener dans la nature, percevoir les bruits, les fragrances saisonnières ? Alors Grand Camino peut évidemment s'écouter en toute saison, mais cette folk aérienne un peu pop est parfaite pour se rafraîchir les méninges, s'aérer l'esprit, et colle pas mal avec l'arrivée du printemps. Esther et Elie, le duo nancéen qui se cache derrière Grand Camino propose pour ce premier album (après l'EP Mountain faces sorti en 2022), 10 titres poétiques, où Esther chante essentiellement en anglais (il y a la chanson «Los Monegros» qui fait exception à la règle), parfois accompagnée d'Elie au chant, toujours accompagnée d'Elie à la guitare. Sinon, la basse, batterie et claviers complètent la formation et Magon est invité sur un titre. Il y a une certaine évidence que cette musique pourrait être la B.O. d'un voyage dans des grands espaces, peut-être vers le désert de Los Monegros, ou là où l'on trouve les fleurs sauvages, les pierres qui dorment, le soleil ardent. On pourra faire ce voyage à pied, en voiture, à cheval, mais on y trouvera la plénitude, la lumière, la beauté, de ces impressions qui se dégagent de ce premier album de Grand Camino.

■ Eric



RÄUM

EMPEROR OF THE SUN

[Les Acteurs De L'Ombre]

Voici le deuxième album des Belges de Räum, ils nous proposent un black bien travaillé digne d'intérêt pour les amateurs du genre. On retrouve immédiatement une atmosphère sombre et malsaine avec un chant qui résonne comme un cri de souffrance au milieu d'une forêt lugubre sans lune. Le combo maîtrise parfaitement les classiques du genre avec, derrière les blasts puissants et les riffs lancinants, des breaks posés de manière harmonieuse donnant du corps à l'ensemble de leurs créations. J'ai quand même trouvé au niveau de la production que le chant était un poil trop en arrière sur les premiers morceaux, mais cela ne nuit en rien à l'ensemble. Avec cet album, Räum s'affirme comme un groupe plein de promesses qui continue d'évoluer vers la perfection, dans un style musical foisonnant où il devient de plus en plus difficile de se faire remarquer, en tout cas de se distinguer de la masse. Les Belges réussissent à nous convaincre au fil des pistes. Ils nous plongent de plus en plus loin dans leur univers sombre et torturé, pour nous achever avec «Path to the abyss» dans un tourbillon hypnotique de noirceur mélancolique et de violence mélodique.

■ Nolive



PSYKUP

THE JOKE OF TOMORROW

[Vercords]

«Le changement dans la continuité» dit Julien dans l'interview qu'il nous a accordée pour évoquer l'arrivée de deux petits «nouveaux» au sein de Psykup (Matthieu - Uneven Structure, Baïkal - au chant depuis 2021, Dorian - HØST, The Heabangers, Watusi, Markit Zero, Shift - à la guitare depuis 2022). La formule remonte à la campagne présidentielle de 1969 où Georges Pompidou était désigné successeur de Charles de Gaulle, à part ses clopes, il n'était pas très rock le gaillard même si mourir sur scène, ça dénote un certain panache... Donc pas de «vrai changement» (Lionel Jospin, 1995) ni de «Le changement, c'est maintenant» (François Hollande, 2012) ou de «La relève, le changement» (François Bayrou, 2002), non, on est plus sur une politique de centre droit un peu molle à la Pompidou donc, ou alors à la VGE : «Le changement sans risque» (Valéry Giscard d'Estaing, 1974). Mais c'est juste pour ceux qui connaissent déjà bien le groupe parce que musicalement, si les évolutions sont limitées, on reste très loin d'un truc mou ou de droite, ou alors deux droites, une gauche et un uppercut.

Parce que ça balance toujours pas mal de pralines du côté de Toulouse et entre le côté fun et «what the fuck» incarné par le clown et la montagne de muscles qui lui fait face, j'ai ma petite idée de l'issue du combat... Si officiellement le match n'est pas terminé, dans les faits, The joke of tomorrow n'est pas tant porté que ça sur la

rigolade. Julien et sa bande ont resserré leur jeu et, tout en gardant ce qui fait leur force, à savoir leur folie, leurs compositions surprennent moins qu'avant et se retrouvent plus lisibles. Alors, tout est relatif car si tu n'es pas un habitué de l'autruche-core, tu risques d'y laisser tes cervicales mais dans l'ensemble, c'est plus «direct», on garde des sons («Same player» et ses samples de jeux old school ! Mate aussi le clip !!!) et des enchaînements / déchaînements («Burn after hearing» venus d'ailleurs, mais les contre-pieds font moins mal que par le passé. Certains titres sonnent même comme des tubes presque «normaux» avec des relances mélodiques à couper le souffle qui croisent des passages d'une lourdeur métallique assez extrême. Parmi ces morceaux que je trouve vraiment excellents, il faut citer «I will let you down», «Fear is the key» et les sublimes «Bigger than life» et «Death in the afternoon» que SOAD peut regretter de ne pas avoir écrit avant.

Les plus attentifs pourront repérer certains arrangements, quelques distorsions chiadées, des tonalités dans le growl ... prouver que le groupe évolue, mais ce qu'il faut retenir est que le groupe est toujours aussi bon ! Oui, on peut dire que Psykup incarne désormais du sérieux, du solide, une force tranquille qui a le courage de faire là où d'autres hésitent à poursuivre leur marche en avant.

■ Oli



PSYKUP

NOUVEL ALBUM, NOUVEAU CHANTEUR, NOUVEAU GUITARISTE... UNE NOUVELLE AVENTURE ? PAS TANT QUE ÇA, TANT PSYKUP CONTINUE DE FAIRE DU PSYKUP ! À QUOI ÇA TIENT ? PAS MAL À JULIEN AVEC QUI L'ON ÉCHANGE SUR TOUT CE QUI CHANGE ET NE CHANGE PAS... ET DONC LE POURQUOI DU COMMENT !

Avez-vous discuté des orientations à suivre ? Le sentiment qui prédomine à l'écoute de l'album, c'est qu'il y a du changement sans changement...

Le changement dans la continuité, c'est exactement ça. L'orientation n'a pas été discutée non, quand je prends la plume, je cherche avant tout la spontanéité, il n'y a pas de calcul.

J'essaie toujours de proposer de nouvelles sonorités à chaque album tout en gardant les bases qui font notre personnalité.

Anna Ramade fait une très belle apparition sur l'album, vous avez imaginé avoir un chant féminin permanent ?

Merci pour elle, c'est une excellente chanteuse,



elle apporte l'âme R'n'B et le côté lyrique du pont sur «Bigger than life». Cependant, non, nous n'avons pas spécialement envie d'intégrer une voix féminine permanente, nous avons déjà pas mal de taf à deux.

Matthieu Romarin a d'abord intégré le groupe pour la tournée, est-ce que c'était une sorte de «test» ou l'intégration au groupe en CDI était déjà actée ?

Dès que nous avons chanté ensemble avec Matthieu à la première répét, c'était acté au bout de quelques secondes qu'il allait intégrer définitivement le groupe. Il a suffi d'un regard entre les anciens membres pour comprendre que c'était le candidat idéal. Et la tournée a confirmé cette impression.

Vous avez aussi intégré Dorian Dutech, le fait qu'ils aient tous les deux de solides expériences dans des groupes a facilité le choix ?

Bien sûr, nous désirions travailler avec des musiciens confirmés, pros et surtout nous voulions qu'humainement le courant passe, car au final, c'est le plus important au vu des heures de camion que l'on doit passer ensemble. Dorian et Matthieu se sont parfaitement intégrés tous les deux, on a l'impression qu'ils ont toujours été là.

Est-ce que le process de composition a changé avec les petits nouveaux ?

Non, j'écris la musique en amont, on l'arrange et on la maquette avec Julian, mon bassiste. Brice transforme mes bases de batterie à sa guise. La seule différence par rapport aux deux



derniers albums, c'est que Dorian a ajouté des effets et autres cerises, et ensuite j'ai écrit les deux voix et tous les textes.

Julien, tu es donc le principal auteur et compositeur, c'est pour faciliter le travail ?

C'est surtout parce que je suis le principal compositeur depuis le deuxième album, *L'ombre et la proie*, et le principal auteur depuis notre retour avec *Ctrl+Alt+Fuck*. On a gardé ce mode de fonctionnement qui nous permet en effet de gagner beaucoup de temps et d'avoir une patte cohérente.

L'album semble plus «facile d'accès», même si tout est relatif, que d'autres, on devient moins fou avec l'âge ?

On évolue avec le temps, la maturité et l'expérience. Chaque album de Psykup est la marque d'une époque et de l'état d'esprit correspondant. Plus ça va, plus j'écris direct, efficace et concis, c'est ce que j'ai envie d'entendre, de jouer et de proposer au public. Ce sont des morceaux taillés pour le live et le partage qui va avec.

Les parties mélodiques sont incroyables, l'amalgame avec le chant lourd est parfait, est-ce que vous bossez sur une forme d'équilibre ou c'est instinctif ?

C'est instinctif. Au moment de poser les voix, je visualise très rapidement ce qui va coller le mieux selon moi à la partie instrumentale, et qui de Matthieu ou moi sera le plus adapté vocalement. Écrire pour Matthieu a été un grand plaisir pour moi, vu sa polyvalence et sa couleur vocale.

L'artwork est une fois de plus fantastique, d'où viennent ces idées ?

Depuis le troisième album, *We love you all*, nous travaillons avec Julien Rouche, alias Jouch, un graphiste d'exception qui est aussi un musicien très doué et un vieil ami. À chaque nouvel album, nous nous voyons longuement pour discuter du concept que je propose, et nous brainstormons des idées ensemble jusqu'à ce que la bonne s'impose d'elle-même. Nous nous comprenons très bien tous les deux, et il apporte toujours une touche de classe et de sobriété qui lui est propre.



Le combat a été sanglant, mais on ne sait pas qui gagne, si on imagine que le clown s'est fait défoncer, c'est pour nous dire qu'il n'y a plus de place pour l'humour ? Ou il ne faut pas chercher de message ?

Personne n'a gagné en fait, le clown symbolise notre folie décalée et notre côté fun, et le boxeur notre aptitude à encaisser les coups et à frapper droit au but. L'équilibre entre ces deux facettes fait la personnalité du groupe. À la fin du clip de «I will let you down», le clown et le boxeur sont assis côte à côte en copains, et le clown lui met une pichenette pour montrer que le combat n'est jamais fini.

L'autruche omniprésente, c'est un clin d'œil à vos débuts. Là encore, c'est sujet à interprétation, soit «c'est un nouveau commencement», soit «on est resté comme à nos débuts». Alors, on choisit quoi ?

L'autruche est notre mascotte, notre emblème, elle a toujours été là, cachée ou visible, et là nous avons décidé de la remettre en avant, car nous revenons à l'essence même du nom du groupe : Psykup, ça veut dire la psyché

vers le haut, la résilience, le fait de rebondir sur les échecs et les drames de la vie et de ne pas se voiler la face, de ne pas faire l'autruche. L'album entier parle de ça. Nous sommes résolument tournés vers l'avenir et non vers le passé, sans renier nos débuts pour autant.

Vous avez attaqué les concerts, vous avez retravaillé des «vieux» titres qui n'étaient pas sur la tournée précédente ou, tout ça, c'est de l'histoire ancienne ?

Il y aura évidemment des vieux titres et des surprises, mais aussi beaucoup de nouveautés sur cette tournée.

Merci Julien, à bientôt sur la route (à Lille avec Mass Hysteria !), merci également à Lucas chez Vercords.

■ Oli

Photos : Cedric Gleyal (Uripod)



SOM

LET THE LIGHT IN

[Pelagic Records]

The shape of everything nous a révélé Som qui a capitalisé sur sa nouvelle exposition pour enchaîner les tournées en Amérique (avec Rosetta, Katatonia, Slow Crush, Holy Fawn...), mais aussi en Europe (avec Katatonia et Sólstafr). Le groupe s'est également fait plaisir en enregistrant un EP de covers de Depeche Mode (4 titres dont «Enjoy the silence» et «Personal Jesus»). Alors qu'ils étaient de nouveau au boulot pour composer la suite de leurs aventures shoegaze post-metal, leur batteur Duncan Rich a du quitter le navire. Plutôt que d'en trouver un nouveau, Justin Forrest (bassiste) est passé derrière les fûts et Will Benoit (chanteur et guitariste) a récupéré la basse, laissant Joel Reynolds et Mike Repasch se débrouiller avec les 6 cordes. C'est donc un combo remanié qui a enregistré cette suite qui garde la même teinte tant musicalement que pour la colorimétrie de leur artwork.

Let the light in soigne les détails et joue avec ce concept, proposant un cercle de plus en plus blanc et donc lumineux à chaque morceau jusque l'ultime «The light». Pour autant, le début de l'album n'est pas particulièrement sombre, certaines frappes et distorsions sont mêmes plus lourdes vers la fin de l'opus («Give blood», «Nightmares») qu'en son début plutôt lancinant («Don't look back»). Très post-rock dans l'approche instrumentale, Som aligne les morceaux sans heurt. Les intentions ne changent pas vraiment et les variations ne se font qu'à la marge,

cela permet de se plonger dans leur univers, de se laisser bercer par leurs idées et de parfois devoir se pincer pour être certain qu'on ne rêve pas (face à la beauté vénéneuse de «Chemicals» par exemple). Les esprits chagrins diront que c'est un peu toujours la même rengaine, et s'il faut bien avouer que Will conserve tout le temps la signature shoegaze dans son chant, c'est aussi ce qui fait le charme des Américains. On peut même penser qu'ils ne voient les lignes vocales que comme un instrument supplémentaire pour accentuer le côté «post» de l'ensemble. Alors laisse la lumière entrer et laisse-toi porter par elle...

■ Oli



GRACEFUL

RIDING ON THE CHAOS

[Vlad prod]

Tous les 4 ans, un album de 10 titres : No one hears us en 2017, Demiurgia en 2021 et voici Riding on the chaos pour 2025. Une production métronomique pour un résultat dissymétrique. Dissymétrique dans le sens où chaque morceau est une surprise tant le quatuor nantais a l'art de nous surprendre à chaque changement de piste, sans toutefois de sortie de piste. Car depuis le premier album, l'éventail musical est grand, puisque l'on va taper dans l'indie rock, la pop, l'indus, l'electro, le rock psyché, ambient, n'en jetez plus, la caisse est pleine. Encore que pour ce dernier album, ça se resserre un peu. Graceful a-t-il trouvé son terrain de prédilection ? Peut-être que oui, mais alors lequel ?

Avec Riding on the chaos, c'est globalement de l'indie rock atmosphérique aux nappes claires et aux guitares plutôt aériennes, qui viennent englober un chant plutôt en retrait, entre chuchotements et mélodie douce. À tel point que pour l'unique cover de l'album, à savoir «The pretender» des Foo Fighters, c'est une reprise toute en douceur, sans guitares saturées, avec une rythmique travaillée, et un changement d'orchestration au milieu du morceau tout en nuance. C'est d'ailleurs un petit jeu auquel les Nantais aiment bien jouer, rajouter un pont en milieu de titre, qui a parfois tendance à s'allonger pour sembler proposer un autre track.

Ce dernier LP est beaucoup plus doux que les

précédents à l'instar de «Every morning» ou «Ectasy» qui terminent l'album, mais Graceful sait toujours sortir les crocs comme avec «Autochrone» qui envoie la basse lourde, la batterie explosive, et le chant qui passe du chuchotis au hurlement en l'espace d'un instant pendant lequel un riff de guitare zèbre l'espace. Avec Riding on the chaos, Graceful semble globalement plus apaisé, et nous offre encore un album surprenant et positivement perturbant.

■ Eric



GISELE PAPE

DISQUETTE

[Paule et Paule / Finalistes]

Quatre ans après son premier album *Caillou*, qui avait su toucher les cœurs par sa sensibilité et son authenticité, Gisèle Pape revient avec *Disquette*. Ce nouvel opus, sorti sous le label Finalistes créé par les membres d'Exsonvaldes, marque une évolution notable dans la carrière de l'artiste. Dès les premières notes de «Vivre», le ton est donné : une dream-pop électronique qui enveloppe l'auditeur dans une atmosphère à la fois fiévreuse et lumineuse. La poésie de Gisèle Pape se déploie avec une aisance déconcertante, chaque mot semble choisi avec soin pour créer des images vivantes et colorées. Les compositions aériennes et les touches de synthé nous transportent dans un univers nocturne où les lumières dansent dans nos têtes.

Disquette se distingue par son approche «fluo doux amer» des thèmes abordés. Gisèle Pape explore avec finesse la place de la femme, les dictats qui lui sont imposés («On nous a fait remarquer»), et l'obsolescence (sur le titre éponyme), tant technologique qu'existentielle. Des titres comme «Silhouette» et «Sur la rive» invitent à une réflexion profonde sur les relations humaines et la quête de liberté. L'artiste chante notre rapport au temps et à l'obsolescence avec des mots justes et percutants, notamment dans «Nous sommes l'élan magnifique». «Le bal des métamorphoses» joue sur ces bals qui étaient donnés dans lesquels les participants se déguisaient avec les vêtements du sexe opposé, tout

en opposant les sorcières à la science, comme si les femmes n'avaient le droit de réfléchir que sous l'apparence d'hommes. J'ai eu la chance de voir Gisèle Pape en live, à une époque où les concerts n'avaient pas encore repris après la pandémie. Son énergie sur scène et sa capacité à créer une connexion avec le public étaient déjà palpables. Avec *Disquette*, elle confirme son talent et son audace artistique. L'album se conclut avec «Ici sera quelque part», un morceau qui redessine les contours du mot «nous» et nous invite à danser sur de nouveaux horizons possibles.

Disquette est un album optimiste et audacieux, où la délicatesse des textes épouse à merveille la richesse des compositions électroniques. Avec une artiste aussi brillante que Gisèle Pape, on ne peut qu'espérer décoller et survoler son quotidien, porté par des mélodies rassurantes et enivrantes. Un opus à découvrir absolument pour tous les amateurs de musique électro-pop française.

■ JC Forestier



MARTINE

DEVENIR

(La Diskette)

Et voilà qu'arrive le hurlement de Martine, un duo de punk électronique qui semble tout droit sorti d'un univers parallèle où les machines sont aussi enragées que les humains. Non, ce n'est pas une remake du personnage de notre enfance, mais plutôt une version 2025 de la rébellion en version bruitiste. Martine, dans son propre rôle, chante sa rage et la balance dans un boucan que même les murs de la révolte n'ont pas vu venir. Oubliez les clichés de Martine à la plage, Martine, alias Marie Claude Martine, est la cheffe d'une révolte sonore. Guitariste, chanteuse, compositrice et aux machines, elle est accompagnée par Thomas Robin, à la basse et aux chœurs. Ensemble, ils livrent un électro-punk qui défonce tout sur son passage, genre, rien n'échappe à la violence de leurs amplis. «Hurle», «Parasite», «Vivement la misère»... c'est de la musique pour se défouler. Pour comprendre ce qui ne va pas dans ce monde et le dire en chanson. D'un coup de basse écrasante, Martine te secoue, te chope par les tripes et t'éclate la tête avec des riffs qui pissent le bruit.

Ce n'est pas l'album à écouter tranquille en faisant son yoga car il est certifié «haine sonore». Mais ça tombe bien, la haine est au centre de tout, dans des morceaux comme «Consumé par la haine», où la basse gratte le fond des fosses comme un canif rouillé. C'est grunge, sale, et franchement libérateur. La danse comme ultime forme de résistance. Martine, ce n'est pas juste

un album. C'est un coup de pied dans le ventre, une éruption hardcore de punk électronique dont la verve se déverse sans compromis. Des titres forts, un son abrasif, des paroles qui tapent là où ça fait mal. C'est comme une manifestation sonore, une protest song post-apocalyptique où tout crame et où la seule issue reste la danse, même si c'est dans la boue et sous les flammes.

Voilà, la naïveté est morte. Martine est vivante, et elle hurle : «Dansons». Alors, même si ça ressemble à un pogo déglingué, je t'assure que ça fait du bien.

■ JC Forestier



GISELE PAPE vs MARTINE

JE CONNAISSAIS LES DEUX ARTISTES SÉPARÉMENT, MARIE-CLAUDE (EX-BATTEUSE DE SHEWOLF) QUI AVAIT D'AILLEURS ENTRAÎNÉ UN TEMPS MON POTE DAGULAR DERRIÈRE LES FÔTS DANS SON PROJET MARTINE ; ET GISÈLE, QUE J'AVAIS DÉCOUVERTE À TRAVERS SON PREMIER DISQUE SORTI CHEZ FINALISTES. JE SUIS D'AILLEURS AMI AVEC L'ÉQUIPE DE CE LABEL DEPUIS LA FIN DU LYCÉE, À L'ÉPOQUE OÙ SES FONDATEURS DÉMARRAIENT EXSONVALDES. C'EST EN DÉCOUVRANT PAR HASARD UN PASSAGE DE REMERCIEMENTS ADRESSÉ À GISÈLE DANS L'ALBUM DEVENIR DE MARTINE QUE M'EST VENUE L'IDÉE DE CETTE INTERVIEW CROISÉE. COMME UNE FAÇON DE RESTER «EN FAMILLE». (À NOTER QUE L'ALBUM DE GISÈLE, QUE J'AI REÇU APRÈS AVOIR PRÉPARÉ CET ENTRETIEN, REND LUI AUSSI HOMMAGE À MARIE-CLAUDE.)

Vos styles musicaux sont très différents, mais vous semblez partager une certaine sensibilité artistique. Comment vous êtes-vous rencontrées ?

MC : J'habite à la campagne et avant, tous les ans, on faisait une grosse fête privée, un petit festival sur trois jours. Et une pote avait invité Gisèle à venir jouer son premier album, Caillou. Je pensais un peu que c'était de la musique de bobo, mais en sonorisant son concert, j'ai adoré l'univers et ensuite la personne.

G : J'étais venue l'année précédente en spectatrice, et Marie-Claude avait joué dans deux groupes différents dans la même soirée, au chant, à la guitare et à la batterie, et je me souviens qu'elle m'avait extrêmement impressionnée !

Vos albums respectifs, *Disquette pour Gisèle* et *Devenir pour Martine*, explorent des thématiques engagées. Pensez-vous que la musique est un outil de lutte efficace ?

MC : Efficace, je ne sais pas. Nécessaire, je pense, oui. Depuis que nous faisons société, la musique a toujours été un moyen d'information, de réflexion, de lutte et de rassemblement. La musique mainstream a un peu étouffé cette vocation, mais il me semble primordial que les artistes, chacun à leur manière, prennent position dans le monde. Alors, moi, de mon côté, je pense que la musique est un outil de lutte efficace.

G : Pour ma part, je ne suis pas sûre que ça soit un outil vraiment efficace, mais en même temps, c'est quand même une manière de soulever des questions, d'exprimer des idées et d'ouvrir une porte. De mon côté, j'utilise les chansons pour parler de sujets de société qui me tiennent vraiment à cœur et qui sont plutôt politiques : notre place dans la société, le fait de lutter, le fait d'être libre de son corps. Donc je ne sais pas si c'est un moyen de lutte efficace, mais un moyen de parler de certains sujets, oui, c'est sûr.

Dans vos textes, on retrouve une critique du patriarcat et des dictats masculins. Comment traduisez-vous cette révolte en musique ?

MC : Oui, c'est un thème parmi d'autres. Pour moi, c'est un problème général, et pas seulement pour les femmes ou les minorités. Le patriarcat utilise la violence pour exister, et il

nous impose cette violence dans tous les domaines de la vie, privé, public, au travail, etc. Lutter contre le patriarcat, c'est ouvrir une voie à un vivre ensemble sans violence.

G : J'ai deux chansons qui sont sur ce sujet dans *Disquette*. «On nous a fait remarquer» parle des injonctions faites au corps des femmes, de toutes les remarques qu'on leur fait, de la manière dont beaucoup de personnes considèrent le corps de la femme comme un objet collectif et non comme leur corps personnel. J'ai utilisé la métaphore de la fleur qui est sans cesse taillée par des jardiniers pour parler de ça, avec un refrain malicieux qui voit les roses devenir fleurs sauvages. «Le bal des métamorphoses» parle du fait qu'au cours des siècles derniers, des femmes ont choisi de se travestir pour avoir accès à certains métiers ou certaines vies réservées aux hommes, comme devenir médecin ou partir à l'aventure. Là aussi j'utilise beaucoup l'humour et une forme de légèreté pour mieux parler du sujet.

MC : Dans mes chansons «Consumés par la haine», ou «Parasite», ou même «Vivement la misère», je me mets un peu dans la peau de ces hommes qui dictent aux autres ce qu'il faut faire. Et c'est vrai que moi, dans ma musique, j'aime bien prendre le parti de l'opprimeur, ou de l'opprimée, mais souvent ce sont des oppresseurs, pour grossir un peu les traits et montrer leur violence, leur absurdité. Par exemple, dans «Consumés par la haine», j'ai eu l'idée des textes en me demandant comment était Éric Zemmour quand il était enfant. Je me suis dit que si ça se trouve, il était tout innocent, il jouait avec des gamins de son quartier qui pouvaient être d'origine maghrébine, des gens de cultures différentes. Et c'est en grandissant que la haine, le système l'ont changé en un amas de frustration mêlant homophobie, misogynie, colonialisme, etc. Et j'ai une chanson qui s'appelle «Nous sommes», qui est vraiment plus axée sur les femmes. C'est une chanson en liste, où au début, j'énumère tout ce qu'on dit des femmes. Et mettre ces mots à la suite, sans phrase, ça met en lumière la violence que l'on subit, même si ce ne sont «que des mots» ou des stéréotypes.

L'obsolescence touche tout, des objets aux idées en passant par les identités. Comment voyez-vous son impact dans la musique ?



G : Comme dans d'autres domaines, on a toujours eu des machines ou des instruments pour faire de la musique qui sont devenus eux-mêmes obsolètes et qui ont été remplacés par d'autres instruments ou d'autres machines. Après, est-ce que la musique elle-même va devenir obsolète ? Je ne pense pas, mais parfois je me pose un peu la question parce qu'on est tellement baignés de musiques dans tous les sens, on ne sait même plus quelle est la source de la musique, si c'est une personne réelle ou une personne artificielle qui en est à l'origine. On est aussi tellement submergés de musiques dans tous les sens, parfois, faire des concerts avec des gens paraît presque obsolète ! Je ne sais pas, qu'est-ce que tu en penses Marie-Claude ?

MC : Moi, ce que je ressens le plus, c'est le temps. Le temps à composer de la musique, à l'écouter, tout va plus vite, on consomme et produit comme si on allait dans un fast-food musical. Mes premières compos, je les ai faites dans ma chambre avec des lecteurs cassettes que je samplais ensemble. Ça prenait des

heures pour un résultat souvent approximatif. Il y avait une grande part de recherche musicale. Après, est-ce que la musique va devenir obsolète ? La question se pose en effet. Je ne pense pas, elle a toujours existé tout comme le chant des oiseaux. Peut-être sous un régime fasciste et encore, tant que nous pourrions parler, nous pourrions chanter.

Martine «a grandi et elle est vénère». Gisèle, de ton côté, comment as-tu évolué artistiquement au fil des années ?

G : J'ai sorti trois disques. Le premier était un EP qui s'appelait Oiseau. Il était assez intime, assez planant. Il y avait de la guitare, des synthés, quelques percussions plutôt acoustiques. Mon premier album, Caillou, était déjà un peu plus électronique et rythmique. Disquette, mon dernier, est vraiment full électronique, beaucoup plus pop. Avec beaucoup de rythmiques. Et quelque chose de plus ancré, de plus direct. J'ai évolué vers quelque chose de moins introspectif je pense, de plus ouvert vers l'extérieur. Ceci dit, je garde toujours une



part d'onirisme dans ce que je fais, c'est ce qui relie les trois disques. Mais en tout cas, j'avais envie d'aller vers quelque chose de plus pop et de plus électronique.

MC : Devenir une vraie popstar, quoi !

Votre approche musicale, entre électro, pop et punk, casse les codes traditionnels. Est-ce un moyen de revendiquer votre singularité ?

MC : C'était surtout un moyen de pouvoir jouer sans batterie ! (sourire). Cela fait un an que nous faisons cette formule rock avec boîte à rythmes. Il a fallu réadapter tout l'univers. Le projet Martine est encore tout bébé. Et j'aimerais davantage mettre un peu plus de mes diverses influences dans les prochaines tracks : plus d'électro et d'indus, et peut-être un peu de clarinette klezmer.

Vous semblez toutes les deux réenchanter le monde à votre manière, l'une par la rêverie, l'autre par la colère. Comment ces deux approches se complètent-elles ?

G : J'ai l'impression qu'elles se complètent.

Parce qu'il y a un propos qui est quand même assez similaire. Proposer des sujets qui sont des sujets de société, des sujets assez politiques et engagés. Et du coup, chacune a sa manière de l'exprimer. Moi, c'est plus par une approche un peu plus poétique entre guillemets, plus imagée. Et Marie-Claude, je pense que c'est quelque chose qui est plus dans l'expression de la colère ou d'une révolte, Mais à chaque fois, ça dénote une envie de changer le monde, de le questionner le monde, et d'essayer de parler de sujets qui nous semblent importants.

Quelle place accordez-vous à la douceur dans votre musique, dans un monde qui semble exiger de la combativité ?

MC : Dans Martine, pas beaucoup c'est vrai, et c'est ça que j'adore chez Gisèle. Elle arrive à nous faire réfléchir sans être dans la confrontation, mais plutôt dans une unité poétique.

G : Une unité poétique ? Oui, c'est-à-dire ?

MC : Se sentir unis. Dans des images, tu vois, tu nous mènes dans un univers avec une ima-

gerie poétique qui nous unit tous.

G : C'est gentil, ça. C'est vrai que je ne suis pas du tout dans l'agression, ou la combativité ou dans le fait d'affirmer des choses, même si j'ai des opinions claires sur ce que je pense. En même temps, je suis toujours un peu dans le doute, je ne prétends pas détenir la vérité. Et c'est vrai que la douceur, c'est quelque chose qui m'est hyper important. Je pense que je suis quelqu'un d'assez doux dans la vie et je trouve que c'est une qualité, un peu comme la gentillesse, qui sont souvent un petit peu sous-estimées ou dénigrées parce que dans notre monde, on va un peu plus valoriser les gens plus combattants, plus efficaces. C'est quelque chose qu'on m'a pas mal reproché d'ailleurs dans mon parcours, cette forme de douceur, de fragilité. Alors que moi, je trouve que c'est hyper important. Je trouve que la douceur permet le dialogue.

Vos chansons sont traversées par des images très fortes. Quel est votre rapport à la mise en scène et au visuel dans votre travail ? Comment cela se transcrit-il en live ?

G : Le visuel est quelque chose de très important dans mon projet, parce que je viens de l'image, j'ai fait des études de cinéma et me destinais plutôt à une carrière dans le cinéma. Du coup, je travaille beaucoup les visuels avec le graphiste Alexandre Chenet. Je réalise la plupart de mes clips, à part le dernier qui s'appelle «Obsolescence» et qui a été réalisé par Sacha Wolf, un ami réalisateur rencontré pendant mes études de cinéma. Le visuel est pour moi une manière de prolonger le propos. Dans les clips, surtout, ça me permet d'amener une seconde dimension qui n'est pas forcément présente dans les paroles ou dans les musiques. Les clips de «Sur la rive» ou «Vivre» amènent la présence de la nature, du vivant, ce qui est une manière de relativiser notre présence humaine sur Terre et de proposer justement une forme de recul sur ce que nous sommes et ce que nous faisons. Sur scène, par contre, c'est un peu plus compliqué de transcrire ça parce que de manière assez concrète, je n'ai pas les moyens de faire un set live avec une lumière ou de la vidéo dédiée, ce que j'aimerais beaucoup, mais pour l'instant, ce n'est pas trop possible.

MC : Dans ce premier album, c'est la révolte de

Martine à l'âge adulte. On est donc plus dans l'énergie des corps plutôt que dans un visuel bien particulier. On essaye d'offrir au public quelque chose de très énergétique. Pour danser ensemble, exprimer nos colères ou nos frustrations.

Le prénom Martine évoque des livres pour enfants très sages, tandis que Gisèle Pape crée des paysages sonores oniriques. Comment jouez-vous avec ces références culturelles ?

MC : C'est Dagular qui a eu l'idée du nom Martine. Il m'a dit : « Mais c'est génial, ton nom c'est Martine, on continue la tradition des groupes de rock qui prennent le nom de leur leader ». Je n'étais pas très convaincue au début de reprendre cette référence, déjà que j'ai eu du mal à assumer mon prénom, si maintenant tout le monde m'appelle par mon nom, ça va être compliqué. Et puis, j'ai réfléchi à mon enfance et je me suis dit que Martine, c'était un peu moi, cette petite fille sage et polie étant enfant. Et ça m'a semblé très intéressant d'incarner la révolte de Martine à l'âge adulte, de porter la parole des enfants brisés, violentés qui se terrent dans le silence.

Entre les injonctions à la féminité et les attentes sociétales, avez-vous déjà ressenti le besoin de vous affranchir d'une image imposée ?

MC : Tout le temps. Oui, tout le temps. On nous met constamment dans des cases et c'est assez fatigant. Je me rends compte qu'il n'y a pas beaucoup de place pour l'imaginaire. On peut aller dans l'espace, mais il paraît compliqué de s'imaginer naturellement une femme utilisant une tronçonneuse ou être technicienne du son. C'est assez pathétique quand on y pense. Mais les choses changent et c'est très positif.

G : Je trouve que les injonctions faites aux femmes sont toujours omniprésentes, de manière plus ou moins visible. Celles à la féminité, mais aussi celles au fait de rester jeune ou bien de disparaître. On parle d'«évaporation» des femmes, dès 35 ans, dans le milieu de la musique par exemple. C'est assez violent pour se projeter dans nos métiers. Plus personnellement, ce sont aussi des injonctions au fait d'être sûre de soi qui m'ont touchée, d'être très assumée, sur scène, dans la vie. Ça, ça m'a pas mal oppressée en fait et j'ai dû beau-





coup lutter pour assumer cette forme de fragilité et de doute que j'ai, que j'aurai toujours et qui, je pense, font partie de ma personnalité. Là encore, très récemment, une journaliste regrettait dans sa critique qu'on perçoive trop ma nature introspective sur scène et c'est vrai que ça m'a encore atteint. Comme s'il fallait que je change de personnalité sur scène, que le problème était ma nature profonde. Je trouve ça dur.

Disquette est à la fois le nom de l'album de Gisèle, le tourneur (Diskette) de Martine, et dans le langage courant, «mettre une disquette» est une façon de baratiner quelqu'un, la plupart du temps une femme. Que vous évoque ce mot ? Avez-vous voulu jouer avec cette ambiguïté ?

G : Je connaissais l'expression, mais je ne l'utilise pas trop. Pour moi, le mot disquette, c'était plus un mot qui évoquait justement cette obsolescence, cette espèce de course en avant, technologique d'une part, mais aussi de manière générale cette course vers toujours plus de croissance, toujours plus de développement, aux dépens de la planète et du bien-être des personnes qui la peuplent. Comme c'est un disque qui questionne les futurs que nous souhaitons et la société que nous voulons créer ensemble, c'était donc plus dans ce sens-là que j'utilisais le mot disquette. Par ailleurs, comme il y a des chansons qui traitent de la place de la femme dans la société, appeler cet album Disquette comme un petit disque, je trouvais que c'était un petit pied de nez.

MC : C'est un disque de filles, quoi !

G : Exactement (rires)

La révolte et la poésie peuvent-elles cohabiter dans une même chanson ?

G : Oui, je pense que la poésie est une forme, en fait, et on peut exprimer la révolte, à mon sens, par plein de manières : comme le fait MC, par la colère ou par l'expression d'une certaine rage, ou comme moi, par une approche plus «poétique». Ce sont des manières de traduire une envie profonde de changer les choses, de se révolter, de faire la révolution. Donc, je pense que ça peut tout à fait cohabiter !

Vos morceaux «Le bal des métamorphose» et «Chimère» évoquent tous deux la transfor-

mation et l'illusion. Comment ces notions résonnent-elles dans vos parcours artistiques et dans votre vision du monde ?

G : Dans «Le bal des métamorphoses», la chanson dont on parlait tout à l'heure, il y a un côté sérieux, parce que je parle de femmes qui ont fait le choix de se libérer de carcans. Mais il y a aussi une notion de jeu quand je dis : « Je me grime, je me maquille, je suis impertinemment habile ; vous ne savez pas qui je suis ». C'est une chanson qui parle de liberté, du fait de jouer dans la vie, de jouer avec les codes, avec les injonctions, et d'arriver à faire son chemin, et d'assumer de choisir un troisième chemin. Et après, par rapport à mon parcours artistique, je pense qu'effectivement, ça fait écho aussi au statut de l'artiste qui va jouer, parce que finalement, on joue de la musique, les comédiens jouent, la notion de jeu dans l'art est hyper présente. Et donc, c'est vrai que c'est quelque chose qu'on peut utiliser, le jeu, pour provoquer des émotions et exprimer des idées. Et dans ma vision du monde, je trouve que le jeu est très important, et qu'il y a une forme de second degré, d'auto-dérision, d'humour, qui est très importante. Quand on se sent mal, on a souvent tendance à l'abandonner, mais l'enjeu est justement pour moi de parvenir à la conserver.

MC : Pour moi, «Chimère» est une chanson qui parle en partie de l'image des artistes, et notamment des femmes qui parfois doivent se maquiller ou prendre des postures pour plaire, pour se rendre désirable à un public. Ça fait 20 ans que je fais du rock, et j'ai constaté durant dans ma carrière musicale que le fait que je ne me maquille pas, que je ne mette pas mon corps en avant, que je n'ai pas une image sexualisée est un frein. Si on n'a pas une image un peu belle ou sexy, ça va être plus compliqué de se vendre dans la musique. C'est ce que moi, je ressens. Je ne dis pas que c'est vrai pour tous les projets, mais un jour, j'ai fait un test. J'ai mis une photo un peu sexy de moi sur les réseaux, et tout de suite, j'ai eu beaucoup plus de likes et de commentaires. Pour beaucoup, c'est compliqué de ne pas être tentée de s'embellir pour plaire au public et aux programmeurs. Et je pense que c'est aussi un combat, de vouloir être écoutée pour sa musique, et non pas pour son corps.

Si vous deviez échanger vos styles musicaux le temps d'un morceau, comment vous y prendriez-vous ?

MC : J'aimerais bien voir Gisèle jouer du Martine, ça serait très drôle je pense. Moi, je prendrais un synthé, et je mettrais une grosse reverb sur ma voix, et je chanterais avec une voix très douce. Je pense que ça serait plus facile pour moi, parce qu'à côté, je fais de la chanson française, du coup, j'ai l'habitude de faire des styles très doux.

G : Moi, je pourrais musicalement faire la guitare énervée, ou du synthé super énervé.

MC : De la guitare énervée ? C'est comme ça que tu vois ma musique ?

G : Oui, mais pas que ! Par contre, je n'arriverais pas à crier ou chanter comme tu le fais, c'est quelque chose que je n'ai jamais réussi à faire, donc c'est pour ça que ça passerait plus par les instruments, et pas par la voix.

L'intime et le politique sont des thèmes centraux dans vos textes. Quelle est la frontière entre les deux dans votre écriture ?

MC : Pour moi, il n'y a pas beaucoup de frontières entre l'intime et le politique. Je pense que l'intimité est très conditionnée et influencée par le politique. Un exemple, si on est dans un État qui interdit l'avortement, je pense que le rapport à l'intime est très différent qu'un État où les femmes ont le droit de faire ce qu'elles veulent avec leur corps. Et, du coup, dans mon écriture, tout ce qui est intime est politique, et tout ce qui est politique est intime. Le fait de prendre la référence de Martine, c'est l'histoire intime d'une petite fille, mais qui, en fait, parle d'un problème politique aussi, de comment les enfants sont traités encore actuellement, que ce soit dans l'éducation, dans les violences qu'ils subissent.

G : On dit souvent que l'intime est politique, et je suis d'accord avec ça. On peut avoir des idées politiques, et lutter par l'action. Je pense qu'on peut aussi le faire par l'intime : dans sa manière d'être avec les gens, avec ses amis, avec ses amoureux ou ses amoureuses, sa famille. C'est peut-être de l'intime élargi, mais avoir des rapports sains, respectueux et égalitaires déjà à cette échelle-là, pour moi c'est non seulement nécessaire, mais c'est déjà politique.

Si vous pouviez créer une bande-son pour un film ou une série, à quoi ressemblerait-elle ?

MC : Je pense que ça serait un mélange, de jazz et d'indus. Très jazz, un peu à la Angelo Badalamenti, je suis très fan des VO de David Lynch, comme *Lost Highway*, mais avec un peu plus d'indus, des sons d'usine et tout. Enfin, voilà, ça serait un peu inquiétant, onirique, un onirisme inquiétant.

Martine, tu dis vouloir faire «danser sur les cendres de notre humanité». Gisèle, ton album semble proposer de nouveaux futurs possibles. Où se rejoignent vos univers ?

MC : En gros, moi, je brûle le système, je détruis tout, et après, hop Gisèle, elle arrive, et elle reconstruit ses futurs possibles, voilà.

G : Oui, c'est assez juste. Moi, je suis plus pour la création de mini-sociétés alternatives, et justement, dans cette idée que l'intime est politique, je suis plutôt pour commencer et construire avec peu, et déjà d'arriver, avec peu de gens, à avoir un système qui soit égalitaire et épanouissant pour tout le monde. Et ce qui nous lie avec Marie-Claude, c'est une interrogation sur vers où nous souhaitons aller collectivement.

Comment imaginez-vous la place des femmes dans la musique dans dix ans ? Le «More women on stage» de Lola de P3C aura-t-il porté ses fruits ?

G : Moi, je pense qu'on va plafonner vers 8% de femmes.

MC : Et puis, 50% de femmes IA.

G : Voilà. Je ne suis pas quelqu'un de très optimiste de ce point de vue-là. De manière générale, j'ai l'impression qu'il y a du progrès, mais en même temps, il est tellement lent. En fait, il n'y a toujours que 8% de femmes techniciennes son, par exemple, c'est dingue, et les chiffres des musiciennes programmées, des femmes directrices de lieux culturels, etc. sont loin de la parité. Donc, j'espère que la place des femmes aura changé dans 10 ans, mais je pense que tout dépendra de l'évolution politique du monde.

MC : Moi, je pense que dans la musique indé, les femmes et minorités de genre vont prendre énormément de place. Par contre, dans le monde institutionnel et subventionné, du côté de ceux qui ont le pouvoir de donner de l'argent

et de visibiliser, cela sera toujours malheureusement très masculin.

Une collaboration entre vous est-elle envisageable ? Si oui, il faudrait s'attendre à quoi ?

MC : Ah non, jamais ! (rires)

G : On a peut-être un groupe qui est en train de se former, avec une troisième personne. Voilà, peut-être qu'on arrivera à l'amener à terme, mais c'est un projet qui nous fait beaucoup rire et qu'on aime beaucoup.

MC : Oui, c'est un projet qui mélange beaucoup de styles musicaux, d'humour et de politique. Affaire à suivre !

Vos esthétiques visuelles sont radicalement opposées : sombre et brute pour Martine, éclatante et presque fluo pour Disquette de Gisèle. Comment ces choix graphiques traduisent-ils vos intentions musicales ? Pensez-vous que la couleur et l'image influencent la réception d'un album autant que la musique elle-même ?

G : Oui, je pense que ça participe, si on a accès aux visuels. Parce que si on écoute sur Spotify par exemple, dans le cas d'une play-

list, je pense que les gens ne voient absolument pas le visuel. Après, pour les gens qui voient les visuels et le disque, je pense que ça donne en effet des signes. Moi, j'ai voulu faire quelque chose de très coloré, de très pop, de très flashy. Quelque chose entre deux mondes aussi, avec un personnage qui est mi en chute, mi en équilibre, qui est en mouvement en tout cas. Ça génère une sensation, ça peut donner une direction.

MC : Je suis assez d'accord avec ce que tu dis.

Je vous laisse le mot de la fin.

MC : Je dois aller au tennis !

Merci aux deux artistes pour s'être prêtées au jeu délicat de l'interview croisée, née d'un esprit perturbé de passionné de musique sans cloison. Merci à Sissy pour sa passion et sa disponibilité.

■ JC Forestier

Photos de Martine :

Claudine-Odette Coignard (199) Martho (201)

Photos de Gisèle : JC Forestier



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut mon bon Circus ! J'espère que tes vacances de Pâques sont aussi heureuses que pluvieuses. Du côté du Grand Est, et même si le temps est maussade à l'instant où je t'écris, on ne va quand même pas trop se plaindre de la météo, les journées ensoleillées ainsi que la luminosité rallongée étant de mise. Ça fait du bien au moral, n'est-ce pas ? Je profite donc de quelques jours off (tandis que Tiffany vient de démarrer un nouveau boulot) pour faire quelques activités avec Victoria, écouter de la musique, rédiger mon article pour le fanzine qui sera consacré aux Pookies... et écouter en boucle le prochain Not Scientists qui sortira en septembre ! J'ai le privilège de pouvoir me délecter de ce nouveau disque que j'ai adopté sur le champ, là où les deux précédents ont nécessité une période d'acclimatation à mes conduits auditifs. Je rempile pour rédiger la bio dans un laps de temps assez court, mais écrire dans l'urgence ne me dérange pas, au

contraire. Heureusement d'ailleurs car toi comme moi, cela a pu nous sortir de situations, disons, périlleuses ! Bref, j'ai de quoi égayer ma semaine, mais je me dois également de te présenter mon bijou de tuyau.

Quand je t'ai interrogé sur le fait de savoir si tu connaissais Jamie Lenman, j'ai poussé un ouf de soulagement quand ta réponse a été négative. Pourtant, tu n'es pas étranger au fait que je sois devenu in love de ce singulier artiste anglais. Et oui, car sur ta recommandation, j'ai commandé auprès de La Face Cachée le génial double LP Celebrate life de The Rituals (excellent tuyau, soit dit en passant). Au moment de faire la commande, et comme à mon habitude, j'ai zoné sur le store du label/magasin de disques en lançant quelques mots-clés dans la barre de recherche. «Big Scary Monsters» a été l'un d'eux. Et je me suis retrouvé avec un flexi de Terrible Love et un album de Jamie Lenman



intitulé Devolver avec cette énigmatique (et pour le coup, assez kitch) pochette qui s'avèrera être une photo de l'artiste. Je lance mon appli Deezer, je passe assez vite la première plage et son intro assez longue et me retrouve avec une deuxième plage explosive avec cette batterie sonnante '90s et les guitares dans un registre très années 2000. Je ne pose pas plus de question, je commande le tout (un digipak à 3,99 , je ne prends pas beaucoup de risque) et me fais livrer l'ensemble assez rapidement (je ne fais pas de placement de produit mais La Face Cachée est une adresse sérieuse). Me voilà donc avec une nouvelle référence de Big Scary Monsters dans ma rockothèque, un peu par hasard certes, mais comme le hasard fait bien les choses...



Cela fait donc quelques mois que j'ai fait connaissance de Jamie Lenman et ce dernier est devenu un de mes meilleurs amis musicaux. Au point que j'ai tellement poncé Devolver que j'en connais les moindres plans... et que j'ai converti ma chère et tendre épouse, qui est peut-être même plus accro que moi ! Jamie Lenman ne te parlait pas en tant qu'artiste solo quand je t'ai proposé le tuyau, mais tu connais son premier groupe, Reuben. Jamie Lenman a mené ce trio anglais le temps de trois albums, avant que la formation ne splitte en 2008 et que Jamie Lenman fasse une pause musicale en se consacrant à fond à son activité d'illustrateur. Lenman démarrera une carrière solo concrétisée en 2013 par la production de son premier (double) album Muscle memory. Suivront Devolver (2017), Shuffle (2019), King of clubs (2020) et The Atheist (2022). On ne peut pas prétendre tout connaître mais pour le coup, je n'avais jamais entendu parler de ce type. Et pourtant, quelques indices ici et là auraient pu me mettre la puce à l'oreille : les labels (Xtra Mile, Big Scary Monsters), des featurings (sur l'album Sleep is for the week de Frank Turner, un split avec Mongol Hörde), et j'en passe. Mais il n'est jamais trop tard pour rattraper le temps perdu (sauf si tu veux voir Jamie Lenman sur scène car pour le coup, c'est mort, il a récemment déclaré vouloir arrêter de se produire en concert, privilégiant les apparitions sur le net pour son fan club). Et la flopée d'albums a de quoi te rassasier !

Comme un peu à notre habitude, je te propose d'écouter les disques dans cet ordre (qui n'est autre que celui que j'ai suivi) :

- Devolver
- The Atheist
- King of clubs
- Shuffle

Muscle memory, le premier, n'est pas dans la liste. Tout simplement car je n'ai pas encore pu m'occuper de son cas. J'ai tellement eu à faire avec les quatre autres albums que je te laisse le découvrir tout seul. Pour le reste, et commençant à te connaître, je pense que tu vas apprécier, même si le repas est copieux. Très copieux. Devolver (et cette pochette vraiment saisissante) est un album à écouter d'une traite. Les tubes s'enchaînent dans des registres vraiment différents (le remuant «Waterloo teeth», l'inquiétant et pénétrant «Personal», les atmosphériques «Comfort animal» et «Bones», le charismatique «Hell in a fast car», le dansant «I don't know anything» aux accents funk), avec pour points communs un son ultra puissant et des titres très aboutis. Multi instrumentiste (Lenman n'a recours qu'à un batteur pour ses sessions d'enregistrement) et compositeur avisé, notre homme s'en donne à cœur joie. Pop, funk rock, heavy rock, le choix est vaste et Jamie Lenman se laisse guider par ses émotions en donnant libre cours à son imagination torturée. Si on veut chercher des points de comparaison,

on peut se dire que ça navigue entre Helmet pour la puissance des guitares, Biffy Clyro pour le sens de la mélodie et Faith No More pour le grain de folie. Je pense même que mon idole Ginger Wildheart apprécierait le mélange des genres et l'approche de la mélodie parfaite. La pièce maîtresse de ce disque (et qui porte le nom de l'album) clôture cette écoute de la plus belle des façons, avec un thème pop lancinant mutant en riffs lourds et pesants et terminant sa gestation en un sublime refrain en mode stadium rock. J'ai beau avoir écouté le titre des dizaines de fois, j'ai toujours les poils qui s'hérissent à l'écoute de ce chef d'œuvre. Rien que ça ! Ce disque est aussi obsédant que réussi, et Lenman a su concilier avec brio la fougue des '90s avec la puissance et la rigueur des '00s, en alternant les parties chantées et bien sucrées et les hurlements glaçants et pénétrants.

The Atheist, le dernier en date, est une émulsion de mélodies pop et de riffs rock. Devolver m'a secoué, The Atheist m'a excité. C'est limpide comme de l'eau de roche (n'roll), c'est frais et vivifiant, et c'est surtout hyper bien fait ! Tu succomberas sans aucun doute au génial refrain de «Talk hard» (et sa basse ultra tonique), tes yeux vont s'embuer à l'écoute du somptueux «Hospital tree», et tu sauteras partout dans ton appart quand «Deep down» résonnera à fond dans ta hi-fi (ce refrain, putain, ce refrain !). La mélancolie plane au-dessus de «My anchor», l'ironie et le paradoxe s'emparent de «Song on my tongue», et c'est encore un chef d'œuvre qui clôture l'album avec le somptueux «War of doubt». The Atheist est l'album le plus accessible de la disco de Lenman, qui excelle dans l'art de pondre des mélodies imparables.

Si tu veux te faire un peu peur, King of clubs te retournera le cerveau en sept titres chrono. Pendant que tu écouteras ce disque, fixe bien la magnifique cover de ce disque. «Summer of discontent (the future is dead)», en duo avec le MC Illaman, aurait pu être un titre à succès de Prophets Of Rage (le riff d'entrée ne manquera pas de te rappeler «Bulls on parade» de RATM), «Sleep mission» est aussi lourd que saturé, tandis que «Like me better» et «I don't wanna be your friend» sont heavy à souhait

et qu'encore une fois, la plage clôturant l'album se veut formidablement entêtante, avec cette répétition cinq minutes durant d'un riff de quelques notes dissonantes. Ce disque ne fait pas dans la demi-mesure et pousse à l'extrême le côté sombre de Devolver. Un disque torturé à souhait et dont l'écoute est à éviter après une mauvaise journée, si tu vois ce que je veux dire.

Shuffle, le troisième album de la discographie (et qui porte bien son nom), est un disque un peu fourre-tout, avec son lot de morceaux percutants («Tomorrow never knows», «Popeye») et de mélodies renversantes («She bop», «Love song for a vampire»), mais aussi sa multitude de titres sortant des sentiers battus (l'instrumental jazzy «Taxi driver», «Song of Seikilos» aux accents indiens auquel succède l'énigmatique «Coda» rappelant les morceaux ambiants de Queens Of The Stone Age, le tzigane «A handsome stranger called Death»). Une fois n'est pas coutume, mon morceau préféré n'est pas celui qui clôture le disque, mais «Adamantium rage» qui, de par sa lenteur et sa lourdeur, rend ses trois minutes interminables. La reprise de «Hey Jude» des Beatles en mode stoner est surprenante, et je lui préfère «The remembrance», dernière plage au piano que Paul Mc Cartney apprécierait forcément.

Jamie Lenman est un coup de cœur tardif mais intégral. Je raffole de cet esprit aventurier, pratiquant le hors-piste avec une certaine dextérité et un esprit libre, sans se poser de question et sans jamais renier ses convictions. Déroutant et attachant, je prends autant de plaisir à écouter à plein volume les morceaux les plus durs qu'à savourer les refrains chauds et enivrants. J'en ai profité pour me pencher sur le cas Reuben (groupe dont Big Scary Monsters publie en quelque sorte les mémoires) et c'est clairement bien ma came (j'apprécie beaucoup Racecar is racecar backwards). Toi aussi mon cher Circus, plonge dans le monde merveilleux de Jamie Lenman sans retenue, accroche-toi au bord quand ça tangué un peu et profite de ces tubes à la pelle. Tu valides ? (GdC)



dents. L'ombre de Biffy Clyro plane sur à peu près sur tous les titres, mais en outre d'être des compatriotes UK et camarades de tournées, c'était assez fat au milieu des années 2000 en termes d'audience et popularité, ils partageaient pas mal d'influences en commun et cette passion pour les morceaux déstructurés. Normal. Laisse-moi quand même en rajouter d'autres. Pendant le titre «Mississippi», je ne peux m'empêcher de vouloir entendre PJ Harvey susurrer «down by the river», ainsi qu'une touche Nine Inch Nails à plusieurs occasions. Tout ça dans l'album Devolver, au titre éponyme très Frank Turner, entre le piano et l'intonation des couplets (le refrain me branche moins, limite soupe FM). Tu n'as pas mentionné «Body popping», ça aurait pu être mon morceau préféré (j'adore le riff entraînant), mais le morceau perd de sa tension et de son charme dès lors que la disto s'intensifie. Dommage, mais la première minute est absolument magique. Bonne pioche également avec The Atheist, qui démarre fort avec son «This is all there is» entre Faith No More et... Audioslave. Ahaha. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai enfin lu le bouquin sur le label Sub Pop paru chez Camion Blanc, mais j'entends du simili grunge partout. Je dis ça car j'avais pris quelques notes à la première écoute, genre Foo Fighters pour «Deep down» et son refrain catchy radio friendly, et même Bush sur une tonalité plus générale, mais ces impressions me semblent moins pertinentes en réécoutant ce matin. Ce qui est certain, c'est que ce disque est plus facile d'accès que Devolver («Lena

don't leave me», «The anchor»), et je pense que j'y reviendrai moins. Je passe vite fait sur Shuffle qui n'a pas suscité grand intérêt chez moi et est bien plus qu'un disque fourre-tout : c'est un disque de reprises ! King of clubs est par contre en effet plus torturé, plus viscéral et donc plus intéressant. Tu as complètement raison, la similitude des riffs entre «Bulls on parade» des Rage et «Summer of discontent (the future is dead)» est limite abusée, encore plus avec les sirènes et le MC qui vient rapper. Et on retrouve à nouveau un peu de Helmet («Sleep mission») et Nine Inch Nails («I don't wanna be your friend»). Je me demande si je ne vais pas le préférer à The Atheist. Le temps le dira. Sinon, j'ai aussi jeté une rapide oreille au premier album Muscle memory, qui comprend deux disques bien distincts. Un premier volet ultra agressif et sombre, et un autre plus folk et joyeux, mais aucun ne m'a pleinement convaincu comme a pu le faire Devolver, qui mélange habilement tout ça. En revanche, je ne me serais jamais penché dessus si je m'étais arrêté à la pochette. Ahaha. Ce tuyau ne va pas rentrer dans le top 5, mais je te remercie de m'avoir donné l'opportunité de me plonger dans ce qu'a pu faire Jamie Lenman après Reuben, et de m'avoir fait ressortir les albums des derniers, chose qui ne m'était pas arrivée depuis une quinzaine d'années. Et merci Big Scary Monsters, ton désormais fournisseur officiel.

Tu restes dans ta zone de confort, ok, moi aussi. Après quelques excursions aux Pays-

Bas (Third Ego), Italie (The Rituals) et Australie (Skegss), dans la [extrême] droite lignée de MAGA, je retourne aux USA. Pour un tuyau que j'attendais [plus ou moins] patiemment de te dévoiler depuis que je suis tombé dessus, fin octobre 2023, en Floride ! Un groupe de warriors et pas de losers cette fois : Winona Fighter ! Tu n'as pas dû bien lire mon zine et/ou mon report du Fest car j'écrivais noir sur blanc que c'était mon coup de cœur, ma découverte, ma révélation de cette édition, un bon tuyau quoi ! Le seul groupe avec Samiam et Ways Away que j'ai vu deux fois, c'est dire. Le premier contact que j'ai eu avec le quatuor c'est via le player du festival, où je m'étais farci en amont les 150-200 groupes que je ne connaissais pas. Histoire de ne pas passer à côté d'un truc ultra cool. J'avais fait une présélection assez minutieuse, sur petites fiches A6 avec brèves descriptions et Winona Fighter avait eu droit à «catchy mélo meuf cool». Je m'arrêterais presque là car tout y est, mais je vais développer un peu. Le deuxième contact, c'était donc ce concert dans un rade d'Orlando pour le pré Fest. On était quelques dizaines et iels ont tout défoncé, joué comme si c'était leur dernière fois sur scène. Grosse débauche d'énergie, de

fun, de sourires, de positivité communicative... le genre de moment grisant où tu es content d'être là. Tu sens qu'il se passe quelque chose. Conquis direct ! Coco (c'est le [sur]nom de la guitariste/chanteuse) délaissait parfois sa guitare pour sauter, se rouler partout, faire le show quoi, tandis que les trois autres zicos n'étaient pas en reste, dont un guitariste sortant par moments quelques soli qui devraient te plaire.

Avec mes camarades festers, on s'est promis de les revoir à Gainesville, pour reprendre une branlée, dans une salle avec de meilleures conditions sonores, et chanter à tue-tête les quelques refrains et woo-oh-oh bien sentis qu'on avait pu discerner. Et on s'en est donné à cœur joie, en ayant pris soin de réviser au préalable les rares morceaux qu'on avait pu trouver du groupe. Pas de disque, deux-trois clips et titres sur une page Soundcloud, on était sur un tuyau de niche, je m'en frottais les mains d'avance. J'ai donc surveillé ça de près, tâché de ne pas trop m'enthousiasmer et clamer haut et fort mon amour pour ce groupe sur les réseaux sociaux afin que tu ne me grilles pas, et vu avec plaisir qu'un album était dans



les tuyaux (uhuh) chez Rise Records. Signature pas dégueu car on peut retrouver sur ce label Hot Water Music, At The Drive-In, Sum 41, Kvelartak, Pup et j'en passe.

My apologies to the Chef est donc sorti le 14 février. Un titre plus qu'évocateur pour nous, et que je dédie à Oli (Grand-Chef du W-Fenec), qui va se retrouver pour changer à relire et mettre en page notre article, une semaine après la deadline et vraisemblablement la veille de la sortie du magazine... Désolé Chef ! Les excuses du quatuor de Nashville se déploient elles en 14 pages et 36 minutes, et je ne vois pas comment ne pas être convaincu. Moins de 3 min le morceau, tu as compris qu'on va à l'essentiel, l'efficacité prime et c'est l'une des forces du disque. Ça enchaîne tube sur tube (compte bien, il y en a 14... allez, 13), avec donc ce punk-rock bien catchy et ultra mélodique des années 2000 (normal, je ne pense pas qu'ils aient plus de 30 piges), porté par la voix de Coco. Au-delà d'une certaine naïveté à la Avril Lavigne ou Taylor Swift survitaminée (originaire de Pennsylvanie, mais qui a lancé sa carrière en incitant ses parents quand elle était ado à déménager à Nashville), et d'une surcouche bubblegum, elle balance ses punchlines plus personnelles (les excellents «I think you should leave» ou «I'm in the market no please no one»), pour ne pas dire féministes et c'est bien elle la patronne. Pardon, toutes mes excuses : la Cheffe ! C'est son projet et notamment elle qui enregistre les parties batteries. Ils n'apparaissent bizarrement qu'à trois sur les photos promo, stories Insta ou même dans les clips s'il n'y a pas d'extraits en live, alors qu'ils sont quatre en concert.

Franchement, je pourrais te citer absolument tous les titres, mais je vais commencer par dégager «You look like a drunk Phoebe Bridgers» (si tu ne connais pas cette dernière, pote de Julien Baker, tu pourras aller creuser). C'est celui que j'ai repéré en premier lors du show, qu'on a passé en boucle dans la caisse en Floride, et qui fait mouche à chaque fois. Répète après moi : T-U-B-E ! Bien content que comme les autres morceaux dispos précédemment, il ait été réenregistré pour figurer sur l'album. «Hamms in a glass» ou «Wlbrn St Tvrn» se démarquent également pour leur côté plus

punchy, avec des accords un peu plus graves que ce à quoi on pourrait s'attendre. Le gratteux a l'air fan de metal, je te laisse repérer ça et là où il pose sa patte pour arranger les morceaux. «Subaru», «Johnny's dead» (rien à voir avec notre idole des jeunes) ou «Swear to God that I'm fine» sont un peu plus convenus mais pas moins tubesques, quand «Swimmer's ear» se veut plus mélancolique, avec un chant légèrement différent mais tout aussi attachant. Il y a juste «Don't wallow» qui clôt l'album qui ne me procure pas grand-chose comme émotion, et me fait vite changer pour relancer l'ensemble avec le sympathique «Jumpercables» d'ouverture.

C'est le printemps, même si je me suis tapé une semaine avec un temps mitigé à Montpellier, j'ai un beach-volley prévu vendredi à Paris (une hérésie je sais, c'est le premier), et je pense que tu vas toi aussi succomber à ces petites pépites de saison, sucrées mais au caractère bien trempé, mais je suis quand même bien curieux d'avoir ton avis. Et si ça ne te plaît pas, tu pourras toujours te rabattre sur le très cool nouveau single de Wet Leg, héhé. À très vite mon ami et on essaie d'anticiper davantage la prochaine fois pour ne pas à avoir à soumettre de nouveau nos excuses au Chef. (GC)



Je suis désolé, mon bon Guillaume Circus.

Désolé d'être encore un peu à l'arrache à l'approche de la deadline, et je sens que sur ce coup-là, tu m'en veux un peu. Je peux le comprendre, d'autant plus que j'avais privilégié de décaler le tuyau Jamie Lenman (initialement prévu pour le précédent épisode) pour me donner un peu plus de temps afin de rédiger ce papier et ainsi te laisser le temps impartit pour digérer ce gros morceau. Bon, c'est raté. Désolé, une fois de plus. Je ne vais pas trouver de sombres excuses, tu ne me referas pas ! J'ai quelques circonstances atténuantes, mais rien d'insurmontable pour me retrancher derrière une excuse à deux sous. En tout cas, je constate que tu as bien capté le délire du Jamie (en Lorraine, il y a cette fâcheuse tendance à ajouter «la/le» ou «de la/du» quand tu parles de quelqu'un que tu connais (ou pas, même). Du genre : « t'as reçu les chroniques du Circus ? ». Ou alors : « Il est vachement en retard dans sa livraison de ses reviews, le Guillaume Circus, non ? ». T'as capté ? Donc, tu as

cerné le Jamie qui est un touche-à-tout et qui ne se fixe que très peu de limites. Ce n'est pas dans ton top 5, mais tu verras, tu vas y revenir et le temps fera son action. Dans six mois, quand le fanzine #4 sortira, tu auras certainement changé d'avis.

J'avais quelques tuyaux en stock, et là, je suis à poil. Il va falloir que je me creuse un petit peu les méninges pour te sortir une réf qui fera le boulot et remplira le catalogue des bonnes recommandations. En attendant, je vais me consacrer à ta suggestion du moment. Autant je conteste (sans trop de vigueur, mais avec une certaine rigueur) le fait que je sois resté dans ma zone de confort avec Jamie Lenman (qui n'est pas aussi évident qu'il n'y paraît), autant je te rejoins sur le fait que Winona Fighter te ressemble en tout point : mignon, sympa, entraînant, et dont on n'arrive pas à se défaire. Ce n'est pas une déclaration d'amour, je te rassure. En fait, ça ne m'étonne pas du tout que ce genre de band te fasse sensation. Est-

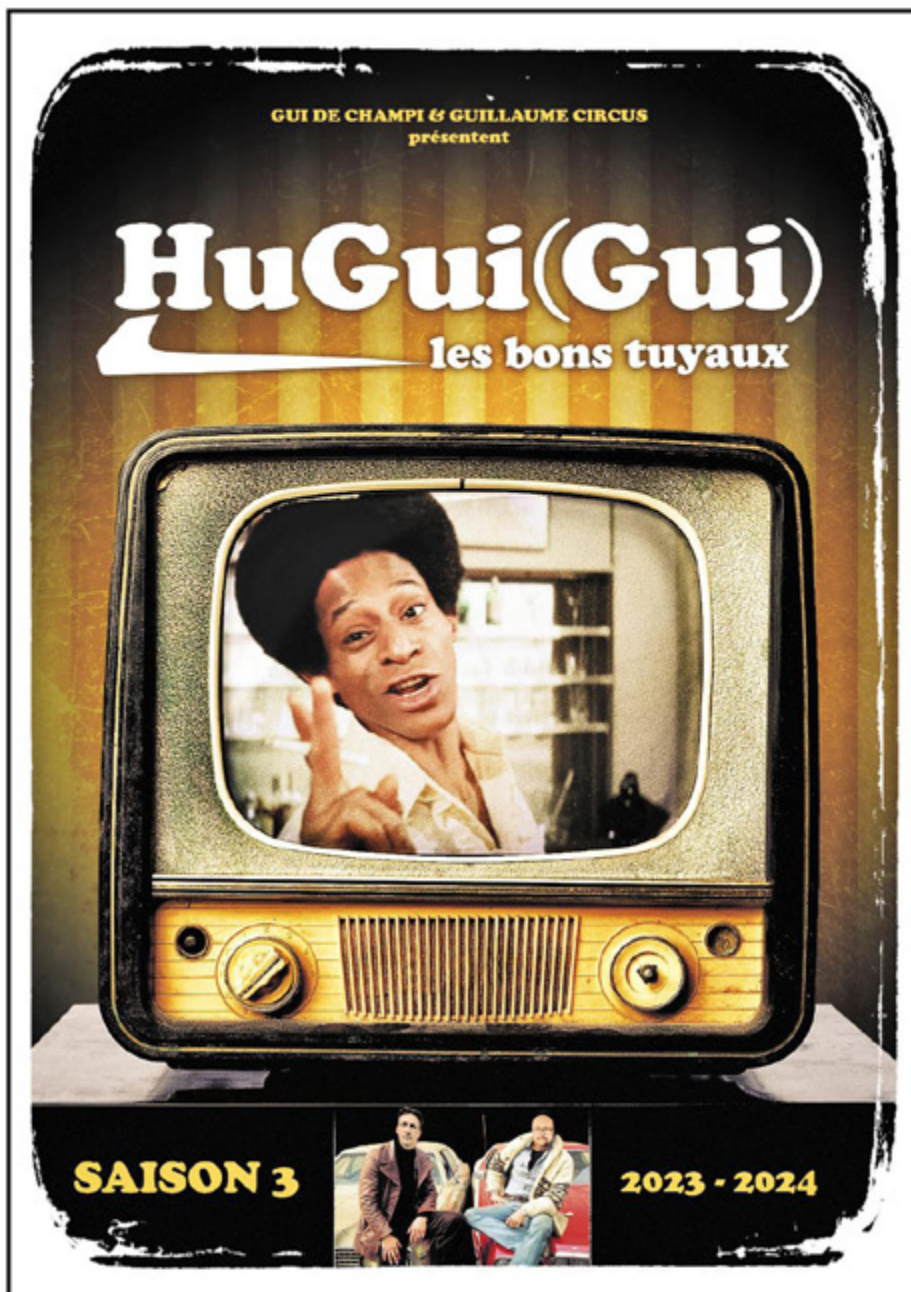
ce que ce groupe serait devenu un tuyau si tu n'avais pas une histoire avec eux et leurs lives en Floride ? Difficile à dire, mais c'est ce qui fait le charme de nos échanges, parfois musclés mais toujours bienveillants, n'est-ce-pas ? En tout cas, tu vises (encore) juste car même si j'ai trouvé le disque assez banal à la première écoute, je me retrouve après quelques écoutes attentives à chanter (en yaourt) les refrains entêtants de «Jumpercables» (cette intro so 90's est vraiment impeccable), «I think you should leave» ou «Swear to God that I'm (fine)». C'est marrant, car ton coup de cœur «You look like a drunk Phoebe Bridgers» est sympa, mais j'ai une préférence pour les titres précités ou pour «Swimmer's ear» aux voix impeccables et aux sonorités très Veruca Salt (j'adore ce groupe !) et «Subaru» qui a également retenu mon attention. Ce qui est sûr, c'est que je préfère ce registre punk pop sucré à souhait aux plans plus métalliques qui, bien que plus bruyants, sont à mon sens moins percutants («Hamms in a glass», «R U famous»). My apologies to the Chef (sorry Oli) est un album plaisant, assez ouvert au niveau des influences et des différents registres proposés. C'est clairement validé. Et en écoutant (et réécoutant) ce premier disque de Winona Fighter, je pense pêle-mêle à Veruca Salt (déjà dit, mais j'adore ce groupe), The Bombpops, Bad Cop Bad Cop, The Last Gang (qu'on a vu ensemble en Allemagne, rappelle-toi), Doghouse Rose et notre amie commune Lauran Hibberd. En fait, je crois que j'ai vraiment un faible pour tous ces groupes avec des voix féminines, qui savent alterner les harmonies rose bonbon et les passages plus saturés, même si Victoria Liedtke est indétrônable et que Colleen Green et le duo Nina Gordo/Luise Post (Veruca Salt - oui, je suis obsédé par ce groupe !) complètent le podium. Belle pioche en tout cas avec Winona Fighter. Tu as tout dit, pas grand-chose à ajouter. Ah, si... le nouveau single de Wet Leg est sorti le 1er avril : ça explique beaucoup de choses ! Plutôt que de te laisser bercer par le chant de ces sirènes, je te conseille de prendre quelques minutes (29 plus exactement) et d'aller écouter le très cool premier album de Haters (les Australiens) intitulé Non-violent et sorti le 21 mars dernier. Impeccable (sauf pour se le procurer, bien sûr). Moi, je vais me délecter une nouvelle fois du prochain Not

Scientists et attendre avec impatience ton prochain tuyau. Fais vite, je ne voudrais pas te mettre à l'amende et enfreindre notre pacte de non-agression. Bon mois de mai mon cher Guillaume, et si tu passes dans les coins de Nancy, n'hésite pas à t'arrêter et te délecter de quelques écoutes de mes superbes LPs de chez Big Scary Monsters ! (GdC)

■ Gui, Gui

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr



GUESS WHO'S BACK ?

LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 64 PAGES

PRIX LIBRE

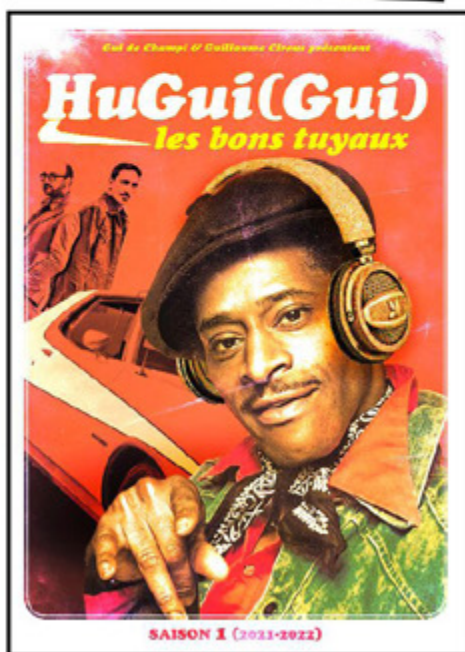
Avec les bons tuyaux :
Schedule 1, Church Girls, Durry,
Haters, The Windowsill, Plosivs,
Teen Mortgage, Avatarium,
Nervus, Cloud Nothings, Dead To
Me & Long Knife

couv' : Dan Kérosène

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

HuGui(Gui) Saison 1

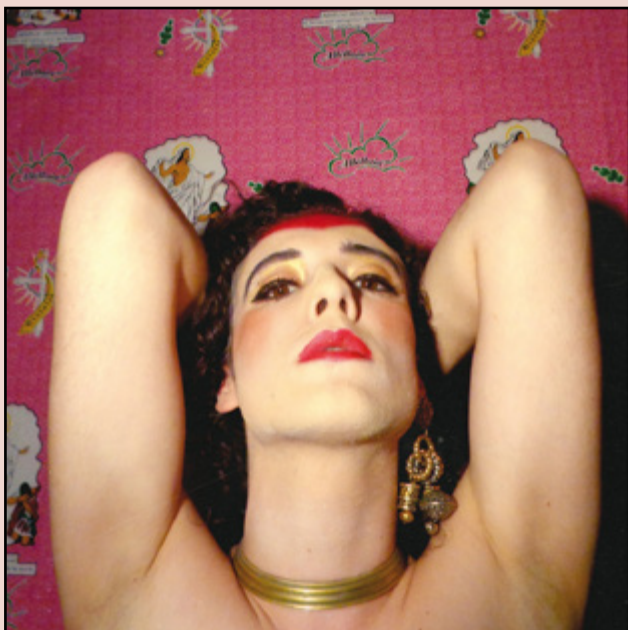
HuGui(Gui) Saison 2



guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

WWW.HUGUIGUI.FR





STRASBOURG

FRUIT DE LA PASSION (2015)

[Le Turc Mécanique]

On aurait pu volontiers vous présenter cet album dans le cadre d'une de nos anciennes rubriques qui s'intitulait «Il y a 10 ans». Mais comme elle n'existe plus, Fruit de la passion de Strasbourg fait l'objet des disques oubliés de ce nouveau numéro. Et c'est mieux ainsi car selon moi, c'est un véritable oubli, que dis-je, une erreur. J'ai découvert cette galette dans une période de ma vie où je m'étais rapproché, par un concours de circonstances, de la scène punk cold wave en langue française. À l'époque, un label de l'hexagone nommé Le Turc Mécanique (qui a disparu l'année dernière) était un point de repère très intéressant pour tout ce qui touchait à cette musique souterraine, froide et mécanique, aux paroles sombres ou décalées décrivant une société désabusée. Il a mis en lumière pendant plus de dix ans un certain nombre d'artistes et de formations, dont Delacave, Colombey, Balladur, Tropical Horses, Last Night, Oktober Lieber, Mary Bell, Teknomom et Tôle Froide. Tout leur catalogue n'était pas forcément à mon goût, mais une de leur référence m'avait tout particulièrement mis une claque : Fruit de la passion, le premier (et le seul ?) album du quatuor bordelais Strasbourg.

Un sacré album. Déjà, la pochette assez frontale te met dans l'ambiance : il s'agit du portrait d'un travesti prenant une pose ridicule, visiblement couché sur une nappe rose (à moins que ce soit un papier peint, et là, ce serait encore pire) avec

des symboles christiques. C'est d'un goût douteux voire provocant (surtout si on voit le truc façon «gonzo»), et tout ce mélange hétéroclite d'éléments visuels est assez fascinant, et fun quelque part (on en parle ou pas du titre de l'album ?). Eh bien, la musique de Strasbourg, c'est un peu ça aussi : non pas que le goût musical soit douteux, bien au contraire, le rapport s'effectue avec l'amalgame réalisé entre des sonorités sorties des bas-fonds (et des sentiers battus donc), des rythmes électroniques minimalistes et angoissants, et une énergie terriblement punk dans l'esprit. Chez Strasbourg, il y a ce côté «rien à branler» qui suinte continuellement dans cette brume grisâtre, et le chant ultra monotone au ton grave de Monsieur Crane prend un poids monstre dans la vision que j'ai de ce groupe qui incorpore une violoniste (en plus des machines). Ce disque me fait beaucoup penser à Suicide, c'est indiscutable sur «Jessica». En parlant de Jessica, l'accrocheuse «Galope» (mon titre préféré) me rappelle Jessica93 avec ses boucles percussives et ses nappes stridentes, et ce n'est pas la seule...

Si ce n'est pas déjà fait, je t'invite à découvrir ce ténébreux et trémoussant Fruit de la passion qui saura peut-être te faire remonter à la surface des souvenirs, des artistes que t'aimes bien, des peines ou des joies. En tout cas, en ce qui me concerne, ce disque est un marqueur temporel (cela fait un bail que je ne prends plus trop de nouvelles de cette vague-là, existe-t-elle toujours ?) que j'apprécie toujours d'enfourner dans le mange disque à l'occasion.

■ Ted

DEAD SEXY in nomine corpus

THE DEAD SEXY INC. IN NOMINE CORPUS (2023)

[Kuroneko]

Au nom du corps évidemment ! Comment intituler un best of de The Dead Sexy Inc. autrement que par une référence au body, à celui qui se trémousse sur des sons électro, celui qui vit, qui vibre, qui s'anime et prend le pas sur l'esprit quand lui parvient la musique de ce rejeton des Tétines Noires. Pour célébrer leurs 20 années de services, les bricoleurs musicaux ont rempli au maximum un CD (79 minutes !) avec des titres issus de leurs productions précédentes (Breakme, Kamikaze, Rodeo boys et Têtes à claques et quelques pépites).

Difficile de faire le tri ? Pas forcément, si tu pars du principe qu'il faut que ça bouge et que ça pulse durant 1h20 quasi en non stop ! Dans ces cas-là, tu envoies tous les morceaux qui ont le plus l'allure de tubes, peu importe qu'ils soient marqués par l'électro ou le punk («Born to lose», «Kamikaze rock'n'roll», «Black box baby», «Selfie gluten free», «God save the queer»...), tu en places quelques uns qui te rappellent des rencontres sympathiques (Mickey Blow, Kenzo A, James Leg, Maurice G. Dantec, Boris Jardel, Sue Combo, Shanka, Aude Lemoigne, Giorgio Handman... y'a du monde !) et pourquoi pas quelques remix savoureux qui apportent une autre lecture à la piste d'origine («Afterhours», «Span me»). Et pourquoi pas ajouter quelques raretés ? Parmi un choix assez vaste, les Dead

Sexy Inc. remontent à la surface leur «Ça plane pour moi» (Plastic Bertrand) paru sur un double album partagé avec LTNO en 2006 (Hollywood Sons - The french kiss sessions), beat marqué, ton un poil désabusé, on peut faire ce qu'on veut avec ce tube, ça fonctionne toujours ! Bien dans leur esprit, on a aussi leur version très rock de «Paris» qu'ils avaient enregistré en 2013 à l'occasion d'un Tribute to Daniel Darc & Taxi Girl. Le groupe anticipe aussi un peu et nous tease un EP à paraître avec l'inédit «A kiss», lascif et mélodieux, porté par une jolie guitare, il est partagé avec Oli le Baron qui est bien plus qu'un simple invité...

S'il faudra retourner sur chaque album pour retrouver tous les excellents titres de The Dead Sexy Inc. («Baby's got a crush» ou «She's driving me home» ne sont pas sur cette compil et pourtant ils sont très bons !), In nomine corpus permet de couvrir (déjà) 20 ans de carrière pour un combo qui n'a de cesse que de vouloir te faire bouger avec ses rythmes et ses idées et qui ne démontre ici qu'une partie de son talent.

■ Oli



NINA ATTAL

POUR CETTE INTERVIOU, ON A PENSÉ À LA GUITARISTE ET CHANTEUSE NINA ATTAL QUI VIENT DE SORTIR SON CINQUIÈME ALBUM, TALES OF A GUITAR WOMAN. SI LE TITRE DU DISQUE PORTE BIEN SON NOM, ON N'A PAS VOULU TROP CENTRER CELA SUR SON INSTRUMENT DE PRÉDILECTION, MAIS PLUS GÉNÉRALEMENT SUR LA MUSIQUE. CAR ELLE EST OUVERTE D'ESPRIT, COMME SA MUSIQUE !

Pop OU rock ?

Indéniablement rock, car tout simplement le rock ne se joue pas sans guitare, alors que la pop oui.

Guitare acoustique OU électrique ?

Électrique, une palette plus large pour s'exprimer, que ça soit au niveau du son ou de la manière de jouer. Je ne peux pas me passer des bends pour avoir des frissons. Même si j'adore l'acoustique et j'en joue de plus en plus.

Accord mineur OU majeur ?

Mineur, la mélancolie qui va avec m'emmène plus loin dans mes émotions. Mais la vérité est que le must, c'est le parfait mélange des deux.

Gibson ou Fender ?

Arghf, c'est dur... Fender pour ce chapitre de ma vie, même si j'ai des Stratocaster Custom Guitare Garage, mais ma ES 335 restera un des grands amours de ma vie.

Autodidacte ou académique ?

Quasiment full autodidacte. Comme dans la vie, le must c'est d'avoir les connaissances, mais d'être assez intelligent pour vite les oublier et sortir du cadre (sourire).

Enregistrer en studio OU jouer sur scène ?

Jouer sur scène ! Même si j'aime de plus en plus être en studio pour m'exprimer et enregistrer ma musique, la scène reste l'endroit où je me sens le plus moi-même et le plus libre. Une adrénaline incomparable.

Introvertie OU extravertie ?

Introvertie totale, voir maladif (rires). Je n'aime pas tellement les interactions sociales, ça me demande beaucoup d'énergie. Et oui, c'est paradoxal. En même temps, sur scène, personne ne vient me parler (rires) et je déteste le télé-

phone par exemple...

Se faire surprendre par le public OU le surprendre ?

Le surprendre, sinon j'aurais l'impression de les arnaquer et de mal faire mon boulot (sourire).

Tourner en France OU à l'étranger ?

Les deux, c'est super. Évidemment, sortir du territoire et exporter sa musique donne un sentiment de succès et de consécration, c'est toujours génial de pouvoir découvrir des choses dans tous les cas.

Chanter en français OU en anglais ?

Anglais. Ça n'est pas ma langue maternelle, mais ça l'est en musique. Depuis toujours, je n'écoute exclusivement que de la musique anglophone, anglaise ou américaine, donc l'anglais est une évidence pour moi. En plus de ça, j'habite en Suisse allemande depuis 5 ans et l'anglais est devenu ma langue du quotidien, donc je développe une relation encore plus fusionnelle avec l'anglais aujourd'hui.

Joue en solo OU jouer des solos ?

Des solos ! À gogo ! En fait, j'aime les deux. Jouer en solo est un exercice que j'aime de plus en plus car ça challenge et ça demande encore plus d'exigence envers soi-même. En revanche, jouer des solos, c'est bien plus que ça, c'est viscéral.

Salle OU festival plein air ?

Pas facile, c'est tellement différent comme vibe ... Peut-être que je dirais salle finalement pour la proximité avec le public.

Vinyle ou numérique ?

Je ne suis pas une ultra experte là dedans, donc je parlerais plus de l'objet que vraiment

du son. Le vinyle pour le côté vintage et nostalgique qui marche bien avec ma musique.

Écrire seule OU en jam session ?

Seule, j'ai vraiment besoin de ça pour être la plus authentique possible dans ce que je fais.

Album concept OU traditionnel ?

J'aime les deux. Entre Wish you were here des Pink Floyd ou Harvest de Neil Young par exemple, je ne saurais choisir (sourire). En revanche, les albums chef d'œuvre sont ceux avec un fil rouge et qui ont été composés comme tel.

Écriture des morceaux sous contrôle OU avec spontanéité ?

Je ne sais pas trop dans quel sens va cette question, mais en gros, j'écris tout toute seule à la guitare-voix jusqu'à être satisfaite de la chanson dans cette forme et ensuite on peut passer au reste de l'instrumentation et de l'arrangement. Donc je dirais spontanée au départ et plus sous contrôle ensuite, même si une chanson n'est jamais figée jusqu'à ce qu'elle sorte.

Home studio OU studio pro ?

Dans mon processus d'écriture, il y a des deux. Home studio au début pour que je puisse aller au bout de mes idées et quand tout est vraiment prêt avec les musiciens, studio pro avec matos vintage.

Setlist fixe OU changeante ?

Plutôt fixe, même si on est pas à l'abri d'une improvisation. Généralement, le live c'est quelque chose que j'aime bien bosser en amont. Même s'il faut du temps de rodage, j'aime respecter les dynamiques, les interactions que l'on a imaginées en amont. En revanche, les parties solo sont free et toujours au signe (sourire).

Nina Hagen OU Nina Simone ?

Nina Simone. Mon frère s'appelle Simon ... et sans le faire exprès de la part de mes parents. Pour être très honnête, je ne connais pas tant que ça Nina Hagen, ça ne m'a jamais trop parlé...

Gabriel Attal OU Yvan Attal ?

(rires) Yvan, of course. Je ne me prononce pas en politique, même si j'ai des avis et des opinions sur tout ce qu'il se passe dans le monde évidemment. J'aime beaucoup le cinéma et Yvan Attal fait partie des réalisateurs et acteurs français que j'aime bien. Je souligne, aucun lien de parenté, s'il y en a qui se demandent toujours !

Merci à Nina ainsi que Cassandra de Daydream Music.

■ Ted

Photos : Sébastien Toulorge





GROWL AND SCREAM

DANS LE NUMÉRO 63 DE VOTRE MAGAZINE PRÉFÉRÉ, ON VOUS AVAIT PARLÉ DE BREAKLESS ET FREE HOWLING. NOUS AVONS EUX LE PLAISIR DE REVOIR CES DEUX GROUPES DANS UN FERRAILLEUR (NANTES) FRAICHEMENT RÉNOVÉ.

Alors déjà quelques mots sur cette salle, qui est au fil des ans est devenue un lieu incontournable pour les concert dans l'agglomération nantaise depuis son ouverture en 2007. Le lieu à cette année fait peu neuve pour augmenter sa capacité et réorganiser son espace intérieur et extérieur. La jauge est ainsi passé de 290 à 390 personnes. Une augmentation devenue essentielle pour continuer à vivre et faire vivre la musique suite aux augmentations importante des charges. Cette transformation est vraiment réussi avec une mezzanine qui nous permet de bénéficier d'une vue d'ensemble de la salle et d'admirer l'énergie des moshers qui s'affrontent dans la joie et la bonne humeur du pit. La régie son à elle aussi

fait peau neuve pour que chacun puisse vivre un moment de qualité.

C'est dans cette salle ainsi rénovée que nous avons pu revoir Breakless, une jeune formation nantaise de HxC avec de fortes influences deatcore. Le groupe a de toute évidence travaillé depuis la dernière fois où nous les avons vus. Toujours une belle énergie, mais surtout une setlist bien plus cohérente avec l'ajout de nouvelles compositions dont le titre «Damocles» que vous pouvez retrouver sur Youtube. Le frontman nous a offert une belle prestation, bien équilibrée avec un chant maîtrisé du début à la fin. Bien sûr, il y a encore du travail pour maintenir une performance sans fausse



note, mais les progrès sont là. Breakless est aussi porté par un bassiste qui a une belle présence sur scène. Remuant et énergique, il fait le job même si sur une petite scène comme le Ferrailleur, on passe souvent pas loin du choc

viril avec ses partenaires. Bref, un groupe qui propose un contenu original de deathcore/HxC de plus en plus cohérent et épuré d'influences inutiles que l'on va continuer à suivre en attendant leur EP en préparation.









FREE HOWLING



FREE HOWLING



FREE HOWLING



FREE HOWLING



FREE HOWLING

L'autre groupe de la soirée, c'était Free Howling. Les Parisiens se sont imposés comme les patrons de la soirée avec un concert sans faille. Ils nous ont proposé leur crossover deathcore/rap/HxC/tech qui a rapidement converti les headbangers venus découvrir ce mélange original. Il faut encore le souligner, les jeunes groupes cassent les codes, mélangeant les cartes de la famille metal. L'univers sonore du metal prend depuis quelques années un tournant décisif avec la fin des classiques vieillissants et l'émergence de groupes ultra créatifs qui n'ont plus peur de déplaire au true old school. Free Howling fait partie de ces jeunes combos, arrivant sur scène comme des jeunes rappers du 91, arborant tous les codes de la cité pour mieux les faire exploser dès les premiers riffs de guitares. Le public nantais a été complètement retourné et en demandait encore.

Alors, pour continuer de vous parler de ces jeunes groupes qui nous proposent de brûler le jeu des sept familles du metal afin de créer un univers sonore novateur, je propose les chroniques de trois sorties dans le thème,

trois sorties à ne pas manquer et à découvrir à la suite : Areis avec leur album The calling, Versatile avec Les litanies du vide et Silver Dust avec Symphonie of chaos !

■ Nolive



WELFEST

LE OFF

BY LECLERC CLISSON

17-18 JUIN 2025



Am:Pm

ANTHARES



BACKSLAIN

BIUR

BLACK PANTERA

CUTTING
CORNERS

Dadabovi

Death
Structure

ENCOUNTERS

FALLEN AT
DAWN

Hümanimal

JAVES

Lois

kill an idol.

LEFT BANK!

MARCH
OF
SCYLLA

MORGANA
AGNA

MUHÜRPA

MURDER
AT THE
PONY
CLUB

NO2
NAONERDZ

RED GORDON

SALON
ERUPTION

SOMETHING
ANIMAL

LA SUITE PROCHAINEMENT...



McD
OFFICE

woodbrass



MÉCÈNE



OFFICIEL



Swinkels
family brewers

alcem
MÉTAL

MAKE IT
— event —

- STANDS - ANIMATIONS - FOOD TRUCK -

ALL
ROCK

B
RASTONNE

W-FBNC

HEUTE

France
MÉTAL

metal decadence

MÉTAL

MÉTAL ROCK

NAWAK

ROSSA

MÉTALIFE

MZ

UNITED
ROCK
NATIONS

VECTEUR

ROCK

OBJECTIF
LIVE

ROCK

Hexalive

ROCK

Hexalive



@LEOFFBYLECLERCCLISSON



AREIS

THE CALLING

[M&O Music]

Alors, la première fois que j'ai écrit, c'était pour parler de hardcore. La deuxième, de black metal. Et voilà que surgit de l'ombre un groupe qui mélange les deux. Impossible ? Je le pensais aussi, mais si ! Ils ont réussi cette gageure, et plutôt bien. Alors, oui, on penche plus sur le HxC. Mais avec un lourd manteau blackeux du plus bel effet. Vraiment un de mes gros coups de cœur du moment. Un chant typique HxC, mais avec envolée scream black superbement réussie. On retrouve ces passages chantés en cours typiques du HxC, puis des moments de lourdeur et une batterie qui part dans des ambiances black, profondes, qui donnent du corps et de l'épaisseur aux morceaux du quatuor occitan. D'ailleurs, Areis vient de cette langue et signifie «s'élever». Avec ce deuxième album sans fausse note, ils montrent qu'il faudra compter sur eux à l'avenir. Leur black HxC est puissant, violent, remuant et sans concession. Là encore, ce groupe montre à quel point la nouvelle vague a plein de choses à dire et est en train d'écrire le futur de la scène metal. On est impatient de les voir sur les planches afin de profiter de leur talent et de remuer avec frénésie sur leurs rythmes effrénés.

■ Nolive



SILVER DUST

SYMPHONY OF CHAOS

[M&O music]

Tout commence par une belle envolée électro avant d'être rattrapée par une batterie qui lance le tempo, appuyée par des riffs profonds et lourds. Pas de question à se poser sur «Fire !» qui ouvre cet album : on a des influences indus à la Rammstein plus qu'évidentes sur ce premier morceau. Silver Dust se démarque des Teutons avec un chant clair plus lyrique et des rythmiques technos qui ponctuent joliment le tout. Je vous parlais de cette foison d'artistes qui brisent actuellement les codes en adoptant des compos utilisant le crossover à outrance. Alors oui, parfois c'est «too much» et décousu, mais pas ici. On a un style bien unique qui se construit au fil de l'album avec une ambiance gothique qui doit beaucoup au chant. Dès le deuxième morceau on retrouve des riffs plus death, avec toujours cette ambiance goth'. On alterne entre tout ça de manière harmonieuse, le chant se montrant parfois proche d'un cantique. Dans «I'm flying» et «Symphony of chaos», vous retrouverez même un riff «hystérien» que les furieuses et les furieux apprécieront dans une version gothique du plus bel effet. Au final, un super album et une très belle découverte qui montre que le monde du metal a encore énormément de choses à proposer. Les groupes qui émergent actuellement font preuve de créativité en brisant les codes et les barrières, et cela n'est pas pour nous déplaire !

■ Nolive



VERSATILE

LES LITANIES DU VIDE

(Les Acteurs De L'Ombre)

Il aura fallu six ans de travail pour que les Suisses de Versatile nous offrent leur premier LP. Six ans, cela peut paraître long, mais quand on écoute le résultat, cela valait le coup d'attendre aussi longtemps. Un résultat aussi surprenant que déstabilisant. Versatile casse avec fracas les codes du genre en faisant fi de toutes les normes imposées au black metal par les adeptes du genre de

la première heure. C'est créatif, très équilibré et donc... déstabilisant. On nous propose un black metal indus d'une grande maîtrise qui est renforcé par un univers visuel travaillé avec soin collant parfaitement à leur musique. On est dans la haute couture pour la maîtrise et la cohérence globale de l'ensemble. Morphée (batterie), Cinis (guitare), Famine (guitare) et Hatred Salander (chant) lâchent leurs cerbères et nous plongent dans un futur digne des meilleurs auteurs d'anticipation. C'est un steampunk baroque, appuyé par un black metal torturé et rageux qui sont au menu.

Versatile apparaît donc comme l'enfant illégitime de Shaarhot (que l'on retrouve en featuring) et Regarde Les Hommes Tomber. On a de nombreux breaks, autant de cassures d'un monde post-apocalyptique qui s'est affranchi de toutes règles. On est au sommet de la montagne crossover, en contemplation devant un monde dévasté. La voix sombre et lugubre noyée d'effets, enveloppée par des guitares qui se plaignent, qui hurlent, qui déchiquettent l'espace, et une batterie qui pulse comme le cœur d'un monde à bout de souffle, nous donne un sentiment d'oppression permanente mettant nos sens en alerte.

■ Nolive





LA DISCOTHÈQUE FÉMINISTE



LA TANNERIE, LA SCÈNE DE MUSIQUE ACTUELLE (S.M.A.C) DE BOURG-EN-BRESSE DÉVELOPPE DEPUIS 2019 UNE DISCOTHÈQUE FÉMINISTE. SON BUT EST DE PROPOSER UN CENTRE DE RESSOURCES SUR LES ARTISTES FÉMININES DE TOUTES LES ÉPOQUES EN ESSAYANT DE METTRE EN AVANT LES ARTISTES OUBLIÉES. NOUS VOUS PROPOSONS UN ÉCHANGE AVEC GILLES GARRIGOS, DIRECTEUR DE LA TANNERIE ET INITIATEUR DU PROJET.



WE HATE YOU PLEASE DIE

Comment on en vient à développer une discothèque féministe ?

On est plusieurs à travailler sur le projet. On a eu l'idée et elle a émergé en 2019. Puis, petit à petit, on a avancé dessus, on a introduit ce projet-là dans le projet artistique et culturel de la structure. Donc il est maintenant partie prenante, on va dire, de toutes les activités qu'on mène à La Tannerie. C'est une logique de centre de ressources. Ce qui fait partie des missions des SMAC.

C'est féministe, l'objectif est d'avoir des disques d'autrices, compositrices et artistes féminines...

Exactement. En fait, le constat qu'on a fait, c'est qu'une des façons de donner de la visibilité à la présence des femmes dans la musique, et notamment dans son histoire, et ce, depuis très longtemps, c'est de montrer les œuvres qui ont été créées par les femmes. La musique a cette possibilité de pouvoir être écoutée via des enregistrements. Il n'y a pas que le live qui existe, même si par exemple dans un lieu de concert comme La Tannerie, ce qui nous préoccupe en premier chef, c'est le live. Mais en même temps, la musique s'écoute aussi grâce à des enregistrements. Et on s'est dit qu'on pouvait parler de la présence des femmes à travers tout ce qui a été produit comme enregistrements avec des compositrices, des musiciennes, des autrices et puis des productrices aussi, puisque notamment sur les musiques les plus récentes, il y a un enjeu énorme sur la production en elle même. Si tu prends Beyoncé ou d'autres artistes de la scène pop internationale comme Taylor Swift, elles produisent absolument tout. Elles ont une maîtrise totale sur ce qu'elles enregistrent. Donc il y a un enjeu aussi sur les productrices. Et l'idée, c'est donc de donner cette visibilité à travers tout ce qui a été fait en terme d'enregistrements.

Là, on parle d'artistes contemporains d'aujourd'hui, mais il y a aussi une volonté de remonter un peu dans l'histoire. Tu donnes deux exemples d'artistes importantes, mais les femmes ont mis un moment avant d'être reconnues. Et il y a justement cette volonté d'aller voir dans le passé...

Il y a une dimension mémorielle et matrimoniale, c'est à dire de montrer qu'il y a eu une

existence des femmes tout au long de l'histoire de la musique. Et ce qui est important, c'est d'aller chercher justement des musiciennes ou des compositrices qui ont été souvent ignorées ou qui ont eu un succès à un moment donné et qu'on a ensuite soit complètement oubliées, soit vraiment effacées de l'histoire. Et ça part des logiques qu'on connaît maintenant, parce qu'il y a eu un gros travail universitaire qui a été fait autour justement de cette façon d'invisibiliser les femmes dans le monde des arts, mais aussi dans le monde global, dans tous les secteurs d'activité, puisque si on regarde la littérature, le cinéma, c'est exactement pareil, la médecine.... Il y a eu plein de découvertes qui ont été faites par des femmes et qui ont été soit récupérées par un homme, soit qui ont été en fait occultées pendant un certain temps. Et puis, une deuxième personne est arrivée en s'inspirant du travail qu'avait fait une femme et c'est un homme... comme par hasard.

Mais j'ai un trou de mémoire, à l'époque, B.B. King avait son pendant féminin dans les années 50 qu'on a un peu éclipsé aujourd'hui... Big Mama Thornton. C'est ça ?

Exactement.

Donc voilà, c'est un exemple. Moi, je suis fan de blues...

Sur le rock'n'roll, il y a aussi Chuck Berry qui dit que «jouer de la guitare de cette façon-là, je l'ai appris en écoutant Sister Rosetta Tharpe». C'est une musicienne incroyable et qui jouait de la guitare de façon complètement folle. Quand on écoute les premiers morceaux des années 50 de Sister Rosetta Tharpe, il y a des morceaux de rock n roll purs et durs ... En fait, c'est Sister Rosetta Tharpe qui a inventé Chuck Berry ou Little Richard. Si on regarde et qu'on creuse un peu, on se rend compte que les femmes, elles ont été là à des moments hyper déterminants. Ça a été vrai dans le blues aussi. Si on reste sur les musiques populaires, puisque vraiment les premières artistes qui ont vraiment été importantes dans le blues, ça a été des femmes. Le premier enregistrement de blues, c'est une femme qui l'a fait avec un morceau à elle. Quand on sait l'importance que va avoir le blues dans tout ce qu'on connaît maintenant comme musique... tout est venu



en fait de la création féminine, alors qu'on n'a pas du tout cette impression là. A priori, on a l'impression que c'est essentiellement des hommes qui ont inventé tout un tas de trucs musicalement depuis des siècles.

On ne va pas refaire l'histoire de la relation homme/femme, l'époque change aussi... Tu parlais de Beyoncé, des productrices, aujourd'hui ça change. Il y a le mouvement More Women on Stage en France. Il y a encore du chemin, mais les choses évoluent. À l'époque, les logiques masculinistes pouvaient s'imposer, ce n'est plus possible...

Ouais, et puis parce que c'était difficile de le vivre pour une femme, véritablement. Il y a cette réalité là, les femmes ont quand même créé malgré les difficultés, malgré le fait que ce n'était pas leur place a priori. Mais en même temps, ce qui est resté dans l'esprit de beaucoup de gens, et certainement sans méchanceté, c'est de se dire que les femmes n'ont pas été présentes parce qu'elles ne pouvaient pas l'être, parce qu'on leur interdisait

de le faire, parce que c'était trop difficile pour elles, parce que il y avait que les hommes qui avaient du temps pour ça...

La Tannerie a organisé une exposition au conservatoire avec une conférence sur les compositrices dans l'histoire. L'aspect social de la musique pour les femmes était évoqué, soit elles étaient issues de familles bourgeoises où elles étaient formées aux arts, soit elles étaient issues de familles d'artistes et de musiciens. C'est bien mis en avant, mais qu'après c'était plus culturel, mais qu'il n'y avait pas de finalité à en vivre ou à développer cet art là à cette époque là, et seules quelques unes ont réussi à marquer l'histoire malgré tout...

Exactement, elles arrivaient à s'extirper, à se rebeller, on va dire plus ou moins par rapport aux normes sociales effectivement qui leur étaient imposées. Et en fait, le travail qu'on a envie de faire, c'est de parler de tout ça, de tout ce qui s'est passé, de mettre en lumière la réalité et d'essayer de retrouver les traces histo-







riques justement de la présence des femmes. Et on s'est dit que le faire à travers les disques et les enregistrements, c'était une super belle façon de le faire. Et au départ, quand on a commencé à réfléchir à ce projet là, on s'est dit non, mais ça, il y en a déjà qui l'ont fait. Il doit exister quelque part déjà une, deux, trois, dix discothèques féministes ou en tout cas lieux qui recueillent des enregistrements d'artistes féminines... Et en réalité, non, tous les fonds qui existent actuellement et qu'on a pu explorer un petit peu, parce qu'il y en a beaucoup qui sont accessibles sur le net ou avec qui on a pu avoir des échanges, ils nous ont bien confirmé qu'ils n'avaient pas de logique de classement de leurs fonds via l'entrée du genre. Donc si on veut chercher les compositeurs, les compositrices ou les autrices ou les musiciennes de telle époque dans leur fonds de disque, on ne peut tout bêtement pas. C'est super dommage. On devrait aller fouiner dedans pendant des heures ...

Aujourd'hui, on trouve combien de disques dans la discothèque?

Là, on est autour de 4000. 4000 pièces qui sont dans le fonds.

Et comment on recueille 4000 pièces ? Ça commence à faire pas mal !

Ça commence à faire pas mal ! Il y a une partie qu'on a récupéré il y a déjà assez longtemps à La Tannerie. C'est un fonds qui appartient à la salle qui venait d'une des médiathèques de Bourg en Bresse. La médiathèque Vailland qui avait fait le vide dans ses vinyles il y a une bonne dizaine d'années. On avait récupéré un bon millier de vinyles dans lequel il n'y avait pas que des musiciennes et des compositrices, mais il y avait quand même une bonne matière. Ensuite, on a petit à petit, depuis 2019, fait des achats spécifiques à La Tannerie. Alors pour des petits budgets pour l'instant, mais l'idée c'est de trouver justement des moyens pour développer cette partie-là. Et puis après, il y a des personnes qui sont très proches de la salle qui apportent leurs collections privées dans le fonds. C'est de toute façon une des façons d'alimenter des fonds de collections comme ce centre de ressources. Et du coup, on va essayer de développer aussi des partenariats avec des gens qui sont des

collectionneurs de disques. Ils pourraient nous amener des pièces qu'on pourrait présenter à l'occasion d'une exposition autour de telle esthétique ou de telle période de l'histoire.

Il y a des collaborations qui sont opérationnelles ?

On est déjà en contact avec la bibliothèque de la Part-Dieu à Lyon, on est sur une logique de travail en partenariat. On n'a encore pas monté de véritables projets ensemble. Mais l'idée est là, on va avancer là dessus. Bien évidemment, on a envie de voir se développer ce type de liens, soit avec des endroits qui ont des fonds, ce qui est le cas de la Part-Dieu, mais ça peut être la BNF avec qui on aura certainement des contacts d'ici peu, ça peut être aussi Radio France.... Ensuite, il y a aussi une connexion avec les labels de disques actuels qui sortent des artistes en permanence et qui ont des catalogues et des fonds de catalogue très intéressants, on pourrait aussi travailler avec eux pour alimenter le fonds.

Donc c'est vraiment l'idée d'un fonds pour un chercheur, quelqu'un qui s'intéresserait à des artistes féminines et qui pourrait trouver à la Tannerie l'ensemble des références à travers l'histoire, avec cette notion d'enregistrement...

Exactement. L'idée, en fait, c'est que le fonds dont on dispose à La Tannerie, petit à petit, soit complété. On ne pourra jamais être bien évidemment exhaustif, c'est à dire avoir absolument tout ce qui s'est fait. L'idée, c'est d'avoir quelque chose de représentatif de la présence des femmes, on va dire dans toutes les esthétiques musicales, en essayant de couvrir un maximum d'époques et aussi de territoires, puisqu'on ne veut pas se limiter à la France ou l'Europe ou la musique occidentale. L'idée, c'est vraiment de réfléchir globalement sur le développement de la musique sur toute la planète, comment il s'est fait à travers les créations féminines et on sait qu'on peut trouver relativement facilement grâce à Internet. Ça a des vertus, on peut trouver quelles sont les artistes qui peuvent être intéressantes ou importantes de telle période ou de tel territoire. Et l'idée est de constituer une espèce de petit comité scientifique. C'est un grand mot, mais pour dire des personnes qui sont un peu



POINT MORT



LOU NELL

qualifiées dans tel type de musique sur telle époque et qui seraient là pour nous orienter sur quels sont les achats qui seraient intéressants à opérer ou à quel endroit. Il y a un fonds qui existe et dans lequel on peut peut-être aller trouver des choses incroyables.

Cool ! C'est un beau projet !

C'est un projet hyper hyper stimulant qui est assez génial ! Ouais, carrément. Ce qui nous permet aussi d'avancer, c'est l'intérêt autour de ce projet que ce soit du côté du ministère de la Culture, que ce soit du côté du CNM, de partenaires avec qui on a travaillé par exemple, comme sur le partenariat avec le Conservatoire, vu qu'on a travaillé avec un centre qui est spécialisé sur les compositrices en musique classique qui s'appelle «Présences compositrices». Le travail qu'on est capable de faire en lien avec eux est super intéressant. On va certainement être partenaires sur le fait d'alimenter leur base qui est une base super importante autour des compositrices. Sur la partie des références discographiques, en fait,

on va leur amener de la matière sur le projet.

Je présume que sur certaines époques, on sait que ça existe, mais de là à trouver l'enregistrement...

Il faut savoir où aller chercher l'info. On a un peu de compétence là dedans, donc on va y arriver. On peut aussi citer le fait qu'on a une marraine pour cette discothèque féministe ! C'est Virginie Despentès, elle est passionnée de musique depuis toujours, on a des vrais contacts depuis très longtemps, notamment amicaux. Donc, quand elle a été informée du développement de ce projet là, elle a été super emballée et elle s'est proposée pour être marraine. Ce n'est pas rien d'avoir quelqu'un qui a une telle reconnaissance médiatique.

Tu as évoqué «Présences compositrices», j'ai trouvé vraiment intéressant cette conférence. Je ne suis pas allé voir l'exposition, mais cette collaboration avec Paroles de compositrice avec le Conservatoire et la Tannerie, entre la conférence à la Tannerie et l'exposi-

tion au conservatoire sur les compositrices avec des visites guidées, c'était une belle idée.

J'étais assez aussi heureux de la façon dont ça s'est passé. Le Conservatoire s'est super bien impliqué. Il y a eu beaucoup de gens qui ont vu l'expo, les visites guidées. Il y a eu entre 5 et 600 personnes. C'est un vrai bon succès. Même la conférence à la Tannerie, on ne s'attendait pas à avoir autant de monde. Pour une conférence, on n'a pas l'habitude, c'était un franc succès.

On est moins dans le milieu de la musique classique, mais de voir l'histoire de ce mouvement musical depuis 300 ou 400 ans et de voir le rapport des femmes dans la musique, c'est intéressant avec les histoire de religion, d'instruments qui provoquent la séduction... J'ai appris que les premiers violons dans les opéras, c'était les années 50 !

Oui, c'est intéressant de se rendre compte que les vraies évolutions, elles ne sont pas si vieilles que ça.

Oui, c'est l'après-guerre.

Les choses ont bougé.... Et ça c'est positif et important de le relever aussi. Il y a eu de vraies avancées. On espère que la période actuelle ne marquera pas un retour en arrière. Avec le nombre de personnes qui arrivent aux manettes de nombre de gouvernements, d'états, de régions, de tout un tas d'institutions politiques et qui ont une vision quand même un peu surannée de la place des femmes et de l'importance de leur laisser une place à égalité avec les hommes... On espère que ce ne sera pas un retour en arrière dans les mois ou années qui viennent... Il va falloir s'accrocher un peu, certainement...

C'est une bonne conclusion je pense... Merci Gilles.

■ Oofzos
Photos : Oofzos





DANS L'OMBRE : ALEXANDRE DE M&O MUSIC

BIEN CONNU PAR LA COMMUNAUTÉ METAL PAR SON COTÉ SYMPATHIQUE ET HYPER ACTIF, ALEXANDRE SABA DIRIGE Désormais un label parmi ses nombreuses activités. Celui qui a baigné dans le metal dès l'adolescence est désormais au service des groupes, que cela soit du nouveau venu ou de la femme du bassiste de METALLICA, CHLOÉ TRUJILLO.

Quelle est ta formation ?

Je suis totalement autodidacte dans ce métier et j'exerce dans le domaine depuis plus de 20 ans. J'ai débuté en 1995 avec un groupe de metal, et après 10 ans d'expérience enrichissante, j'ai progressivement évolué vers le management et d'autres aspects de l'industrie musicale. Cette expérience m'a permis d'acquérir une solide expertise et de développer un réseau au fil des années. Je suis un grand passionné par ce que je fais et toujours à la recherche de nouvelles opportunités pour collaborer et créer.

Quel est ton métier ?

Je suis label manager du label et attaché de presse de l'agence de communication M&O Office agency.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Le label M&O Music propose de la distribution physique en bacs et de la distribution digitale à travers le monde. Ainsi que des droits voisins et des éditions. L'agence de promotion M&O Office propose du suivi promotion avec les médias pour les albums ou EPs... L'agence traite avec les magazines, webzines, radios... et diffuse également sur tout le social network. L'agence de com se charge également de la communication de festivals comme le Hellfest Le Off, Muscadeath, Westil, Les États Généraux du Metal...

Quelle partie de ton job préfères-tu ?

Le développement des groupes, le management.

Tu pourrais travailler pour un groupe dont tu n'aimes pas la musique ?

Non, jamais. Je signe uniquement des groupes qui me plaisent.

Ce n'est pas frustrant parfois de devoir gérer ses groupes et de ne pas profiter des concerts ? En tant qu'homme de l'ombre, tu es partout sauf avec le public pour écouter tes artistes ?

C'est un peu la règle du jeu, mais je fais de mon mieux pour assister aux concerts. J'en vois déjà pas mal à Montpellier et dans la région. Cependant, je ne peux pas me déplacer partout, sinon mon travail en pâtirait.

Un artiste que tu aimerais manager/signer ?

Je gère déjà les artistes que je souhaitais signer. Chaque jour, je fais de nouvelles découvertes et c'est vraiment exaltant de découvrir de nouveaux projets. Je pourrais te donner des noms de groupes, mais je préfère ne pas signer juste pour le plaisir de signer. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est de signer des artistes avec le potentiel de se développer.

Ça rapporte ?

Je vis pleinement de ma passion, et je suis conscient de la chance que j'ai d'en faire mon métier. Cependant, cela demande beaucoup d'efforts, car je consacre environ 10 heures par jour à mon travail.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

À l'âge de 14 ans, j'ai commencé à écouter du metal et ça ne m'a jamais quitté.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

J'ai de nombreuses anecdotes à raconter, notamment des rencontres avec des musiciens et des groupes/artistes que j'écoute depuis l'âge de 14 ans. Avoir l'opportunité de les ren-

contrer, que ce soit pour le travail ou par pur plaisir, a été une expérience incroyable. Il y a tant d'histoires à raconter, et je serais ravi d'en discuter autour d'une bière !

Ton coup de cœur musical du moment ?

En ce moment, les coups de cœur sont nombreux... Neckbreakker, Rotting Christ, SepticFlesh, Areis, Death Structure, Silver Dust... et bien d'autres... Y en a beaucoup !

Es-tu accro au web ?

Pour le boulot, oui.

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Le metal et les concerts (sourire). Passer du temps avec ma femme, ma fille, la famille et les friends of metaaaaaal ...

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Heureux !

Merci à Alex pour sa disponibilité.

■ JC Forestier
Photos : DR



TOUS LES ANCIENS NUMÉROS SONT À TÉLÉCHARGER SUR LE **W-FENEC.ORG**



ON N'A PLUS 20 ANS

@NOLIVE

@Espace René Cassin / Fontenay le Comte [18-19-20/04/2025]

Neuvième édition du festival anniversaire de Tagada Jones qui n'aura bientôt plus 20 ans depuis 10 ans... En attendant un live-report complet dans le prochain Mag, voici une petite sélection de photos, d'autres sont déjà à retrouver sur nos réseaux...



























0425

